1768

LETTRES
DE
BABET

Par feu Monsieur BOURSAULT.

TROISIEME EDITION AUGMENTEE.

TOME TROISIEME

Se vend separement des deux premiers.



A LYON,
Chez ANTOINE BRIASSON, Libraire,
ruë Merciere au Soleil.

M. DCC. XV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE LOUVOIS

Miniſtre & Secretaire
d'Eſtat.

MONSEIGNEUR,

Mon zéle l'a emporté ſur ma raiſon, & n'a pû demeurer muët pendant que vôtre conduite force

toute la France à parler ſi avantageuſement de Vous. Ma raiſon vouloit que je differaſſe pour quelque temps un hommage que le peu que j'ay de capacité eût tâché de proportionner à ce que vous avez de mérite : mais quand même il ſeroit poſſible de mettre de la proportion entre ce qu'on vous offre, & ce que vous valez, mon zéle qui ne trouve rien de ſi juſte que ſon impatience, eût mieux aimé être un des premiers à vous faire un preſent médiocre que d'être le dernier à vous en faire un raiſonnable. Ce que vous êtes, MONSEIGNEUR, vous met tellement au deſſus de tout ce qu'on peut faire, que l'on ne peut rien vous conſacrer qui ne ſoit moins élevé que Vous : Ce qui pourroit immortaliſer un autre, a beſoin que vous luy faſſiez la même grace :

Et vôtre nom qui ſuffit pour rendre un ouvrage conſiderable, s'eſt acquis une reputation ſi grande, que de quelque façon que l'on en parle, on ne peut jamais le rendre plus fameux qu'il eſt. Le moyen qu'il le puiſſe être davantage, MONSEIGNEUR, puiſque le plus grand Roy que la France ait eu, & qui juſqu'icy n'a jamais fait que des choix judicieux, ne ſçait point de dignitez, pour importantes qu'elles ſoient, que vous ne ſoyez capable d'honorer ? Il n'auroit pas la confiance qu'il a en Vous, s'il ne vous connoiſſoit pour l'un des plus honnêtes hommes du monde : dire qu'il vous comble de ſes bontez, c'eſt dire que vous en êtes digne : La faveur ſous ſon regne eſt ſans ceſſe accompagnée de l'équité, & la raiſon regle ſi bien toutes ſes actions, que quand

il fait la fortune de quelqu'un de ſes Sujets, on peut dire que la fortune ne s'en méle pas. Si la France n'étoit pas inſtruite de l'état qu'il fait de Vous, & qu'on m'imposât la neceſſité de faire vôtre éloge, je ne pourrois m'en acquitter mieux qu'en publiant que vous en avez l'eſtime : Il ſçait trop bien de quel prix elle eſt pour la donner à de communes vertus ; & ſi vous n'aviez toutes les qualitez qu'il faut avoir pour la mériter, il eſt conſtant qu'il ne vous l'accorderoit pas. Que vôtre gloire eſt grande, MONSEIGNEUR, de voir un Roy qui fera diſtinguer ſon ſiecle de tous les autres, vous diſtinguer de tous ceux qui approchent de ſa Perſonne pour vous confier les plus beaux emplois de ſon Etat ; & que ſon plaiſir doit être doux, de trouver en vous une

fidelité inébranlable, un Zéle déſintereſſé, & une probité incorruptible ! Je déclare à quiconque n'a pas l'honneur de vous connoître, qu'il ne m'échappe aucun mot icy que la verité ne ſoit prête d'avoüer. Vôtre vie me fournit plus de belles choſes à dire que mon eſprit n'eſt capable d'en inventer : Et dans quelque rang que vous ſoyiez, vôtre protection ne me ſeroit guére néceſſaire, n'étoit que vous acquerez moins de biens par vôtre puiſſance, que vous n'acquerez de cœurs par vos vertus. La plûpart des perſonnes qui ont des graces à demander, étudient ordinairement le foible de ceux qui leur en peuvent faire : mais, MONSEIGNEUR, vous n'en avez aucun par où l'on

vous puisse prendre ; & loin d'être de ceux qui s'imaginent tenir des mains de la justice les loüanges que la complaisance leur prodigue, vôtre modestie vous fait souvent croire que la flaterie vous préte celles que la verité vout doit. Je passe donc sous silence tout ce que vôtre modestie ne pourroit souffrir : quoy qu'on ne vous puisse donner que des loüanges légitimes, il y a si long-tems que l'on vous en doit, qu'ayant épuisé toutes celles qu'exige un aussi grand mérite que le vôtre, il n'y a plus que ce qu'on ne vous peut dire qui vous puisse dignement loüer. Aussi me tairois-je par respect, si mon silence, qui vous loüera mieux que mes paroles, vous pouvoit persuader qu'on ne peut

être avec plus de passion que je le suis,

MONSEIGNEUR,

De V. G.

Le trés-humble & trés-obëïssant Serviteur
BOURSAULT.

PREFACE

Qu'on lira si l'on veut.

AMy Lecteur (car il faut appeller amis tous ceux de qui l'on attend des graces.) Si la plûpart des Lettres que tu trouveras dans ce Livre te touchoient comme elles m'ont touché, tu prendrois autant de plaisir à les lire que j'en ay eu autrefois à les recevoir. La vérité est que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien vû de plus spirituel que la

personne qui me les écrivoit: la passion que j'ay euë pour elle, & qui a peut-être contribué à me faire admirer tout ce qui en venoit ne m'a pas si fort aveuglé, qu'elle ne m'ait laissé le discernement libre; & selon moy, il n'y a jamais eu de stile plus aisé ny d'expression plus nette. Je ne doute pas que parmy le nombre de ceux qui les liront, il n'y en ait quelqu'un à qui la foy manque: si l'on ne croit que j'ay aidé à les faire, on croira du moins que je les ay corrigées: Quoyque dans le sexe dont elle étoit, on rencontre infiniment de l'esprit, on y trouve toutefois si peu de plumes qui ayent la même délicatesse, que quand un siecle en produit une ou deux, on crie Miracle. Et comme on n'est

pas obligé d'avoir la foy pour tous les miracles qui arrivent, je laisse la liberté à tous ceux qui ne voudront pas me croire, de croire tout ce qu'il leur plaira. Il ne tient qu'à moy de dire que les gens éclairez verront facilement la difference qu'il y a de son stile au mien ; & que pour les Sots, je ne m'informe pas de ce qu'ils en pensent: mais je ne veux offenser personne, & d'ailleurs il doit être permis à quiconque achete un livre d'en dire son sentiment pour ce qu'il luy coûte. Les Libraires qui ont traité des manuscrits, & qui n'ont jamais voulu me les rendre, quelque priere que je leur en aye faite, justifieront encore à un besoin par la difference des caracteres que plus d'une main s'est mêlée de les

écrire : & si l'on m'objecte qu'il est aisé de faire copier par une fille ce qu'on fait soy-même, je réponds (& qu'on me croye ou non) que de toutes celles que je connois, il n'y en a pas une à qui j'en osasse donner la peine. Le plus grand déplaisir que j'aye, est de n'avoir pas assez bien conservé des lettres qui m'étoient si cheres : Je les ay prêtées à tant de personnes, & ces personnes-là les ont prêtées à tant d'autres, que si je recouvrois ce qu'elles en ont égaré, & que celles-cy te contentassent, il y auroit dequoy faire un second Volume. Une chose dont j'ay à t'avertir, Ami Lecteur (puisque Ami y a) est de ne point chercher de pompe dans des écrits où nous n'avons jamais eu dessein d'en

mettre : nous ne nous imaginions pas en ce tems-là que ce que nous nous écrivions dût être imprimé un jour : & nos cœurs qui ne ſongeoient qu'à ſe dire ce qu'ils ſentoient, ne ſe ſoucioient guéres comment nôtre eſprit les fit parler, pourvû qu'ils ſe pûſſent faire entendre. Il y a des gens par le monde qui diront ſans doute que je ne devois pas expoſer à la cenſure du public des lettres qui n'ont été faites que pour moy ; que c'eſt faire tort à celle dont je les ay reçûës, & que ceux qui ne pourront rien dire contre ſon eſprit, attaqueront peut-être ſa conduite. Pour ce qui eſt de la cenſure, il y a ſi peu de choſes qui en ſoient exemtes; & ſur tout les ouvrages qui font un peu de bruit y ſont ſi accoû-

tumez, que le ſort de celuy-cy ſeroit à plaindre ſi l'on ne le cenſuroit pas. Loin de m'imaginer faire le moindre tort à une perſonne que j'ay auſſi honnêtement que paſſionnément aimée, j'ay crû qu'elle morte, il étoit de mon devoir de faire mes efforts pour tâcher d'en faire revivre ce que c'eût été dommage de laiſſer mourir : Et pour deux ou trois eſprits chagrins qui condamnent tout ce qui ne vient pas d'eux, & qui voudroient peut-être que ces lettres fuſſent enſevelies avec la Babet qui les a faites, il y en a cent raiſonnables qui en auroient regretté la perte s'ils en avoient eu la connoiſſance. Si je croyois qu'il y eût des ames aſſez baſſes pour oſer attaquer la conduite d'une fille qui n'eſt plus, je ferois l'é-

loge de celle dont je parle, & défierois la verité de me dédire, s'il m'échappoit rien dont elle ne demeurât d'accord. De tous ſes Parens, qui compoſent l'une des plus honorables familles de Paris, & de qui elle étoit tendrement cherie, il n'y en a pas un qui ne luy eût voulu un mal mortel, ſi elle eût été capable d'en faire : mais ſa vertu étoit extraordinaire comme ſon eſprit ; & ſi dans ce qu'elle a écrit il s'eſt quelquefois gliſſé de petites libertez, je ſuis sûr que ſon enjoûment les achetoit bien cher de ſa modeſtie. Peut-être ces libertez ſeront-elles condamnées par des perſonnes qui en ont toûjours priſes de grandes, & qui n'en oſeroient plus dire de petites ; car ordinairement une vertu qui ne recommence

mence à l'être que depuis qu'elle eſt ſortie d'entre les bras du vice, trouve du mal dans ce qu'une vertu qui ne s'eſt jamais laiſſée corrompre, ſeroit bien fâchée d'en imaginer. Ce qui infailliblement te dérobera du plaiſir, Amy Lecteur, (& ce qui me chagrine à cauſe de l'amitié qui eſt entre nous) c'eſt que tu trouveras quelques lettres qui n'auront point de réponſes, ou des réponſes qui ſont faites à des lettres, que tu ne verras point qu'on me les ait renduës. Il y a treize mois paſſez que ceux à qui je les ay prêtées me les promettent. Je ſatisferai à ma parole quand ils auront ſatisfait à la leur. Pour ce qui eſt de ce que j'ai fait, je ne crois pas t'en devoir rien dire : tu ſçauras ſeulement que je préfere la cenſure d'un honnête hom-

me aux approbations d'un fat. Rends-toy juſtice avant que de ſonger à me la rendre ; & ſi tu ne juges pas ſainement de toy-même, ne te mêle pas de vouloir juger d'autruy.

On ajoûtera ſeulement icy que dans cette troiſiéme Edition il ſe trouve quelques Lettres & quelques Poëſies qui n'ont pas encore été imprimées. On a crû que tout ce qui ſeroit d'un ſi bon Auteur feroit plaiſir au public, qui a montré de l'empreſſement pour avoir ſes *Oeuvres Poſthumes :* mais il faudroit une auſſi bonne main que celle de feu Monſieur BOURSAULT, pour achever pluſieurs Piéces de Vers qu'il a laiſſées commencées, & qu'une mort trop prompte ne luy a pas donné le loiſir de finir.

Les Lettres de ce troiſiéme Volume connuës ſous le nom de *Lettres à Babet*, ont toûjours été fort eſtimées pour leur naïveté inſinuante & pour l'agrément de leur ſtile auſſi ingenieux que naturel: & la fameuſe Comteſſe de la Suze a marqué publiquement toute l'eſtime qu'elle en faiſoit, par ce Madrigal ſi galant qu'elle envoya à leur Auteur, & qui eſt la plus grande loüange qu'on en puiſſe faire.

A BABET,

SUR SES LETTRES.

MADRIGAL.

BABET, qui que tu ſois, que tes Lettres ſont belles !
Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir !
Ce ſont des beautez naturelles
Qu'on ne ſe laſſe point de voir.
Les naïvetez enchantées
Qu'avec tant d'enjouëment ton amour t'a dictées
Ont d'inimitables appas.
Quand Tirſis, inſenſible aux accens de ma lyre,
Pour ne pas m'écouter portoit ailleurs ſes pas,
Que ne te connoiſſois-je, helas
Tu m'aurois appris à luy dire
Ce que je ne luy diſois pas.

La Comteſſe de la SUZE.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *Les Lettres de feu* M. BOURSAULT, *diviſées en trois Volumes*; & je n'y ay rien trouvé qui puiſſe en empêcher la reimpreſſion. Fait à Paris le 2. Decembre 1708. Signé BURETTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : à nos Amez & Feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut, ANTOINE BRIASSON Libraire à Lyon, Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer *les Lettres de* BOURSAULT, s'il Nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege *pour*

la ville de Lyon, seulement, Nous avons permis & permettons par ces presentes audit BRIASSON, de faire imprimer ledit livre en telle forme, marge, caractere, conjointement, ou separement, & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de cinq années consecutives; *à compter du jour de la datte desdites presentes.* Faisons defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangeres dans aucun lieu de nôtre obéïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres *dans ladite ville de Lyon seulement* d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre en tout ny en partie, & d'y en faire venir, vendre, & debiter d'autre impression que de celle, qui aura été faite pour ledit Exposant sous peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, domages & interêts; *à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris & ce dans trois mois de ladate d'icelles, que l'impression dudit livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs en bon papier & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie,* & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre chateau du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur PHELYPEAUX Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement, & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens; voulons que la copie desdites presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit

livre, soit tenu pour deuement signifié, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & Feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original; Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le tranteuniéme jour de janvier l'an de grace 1711. & de nôtre regne le soixantehuitiéme. Par le Roy en son Conseil.

DELAMET.

Registré sur le Registre N° 14. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page &* N° 129. *conformement aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du* 13. *Aoust* 1708. *à Paris le* 9. *Fevrier* 1711.

DELAUNAY Syndic.

LETTRES

A MADAME
LA DUCHESSE
D'ANGOULESME.

RELATION D'UN VOYAGE.

MADAME,

Je reçus Lundy au soir les ordres de Vôtre Alteſſe, & je partis Mardy matin de Paris, à deſſein de venir à Sens, où je ſuis arrivé le plus heureuſement du monde, à quelques petits

accidens prés. Je ne fus pas plûtôt descendu dans le Batteau, que des six Pistolles que vous me donnâtes pour faire mon voyage, trois Hommes qui ne sçavoient pas joüer, car ils le disoient eux-mêmes, me gagnerent dix-huit écus, & me querellerent ensuite, à cause de la liberté que je pris de leur dire qu'ils me trompoient. Qui de soixante livres en leve cinquante-quatre tout d'un coup, vingt sols pour ma place du Coche, & trente sols que j'avois dépensé à déjeûner, reste trois livres dix sols. Ces trois livres dix sols de reste étoient tout l'argent que j'avois quand le Coche arriva à Châtillon, où tout le monde descendit pour aller dîner. Je descendis comme les autres, mais je ne voulus me joindre à personne, afin d'épargner pour le moins vingt sols, qu'il m'en auroit coûté pour mon écot, si j'avois eu l'audace d'approcher d'un petit Barbillon, qui avoit la meilleure mine du monde. J'étois dans la resolution de ne manger de vingt-quatre heures, lorsque me tournant du côté de la Riviere, j'apperçûs quatre pauvres Recollets, qui faute d'argent s'amusoient à

dire des Gaudés. Je les priai de venir boire un coup, & ces bons Religieux y vinrent. Je croyois en être quitte pour fort peu de chose, & qu'une pinte de vin qui ne coûte que huit sols à Châtillon, quoi qu'elle y soit fort grande, suffiroit pour éteindre la soif de ces bons Peres; Mais, Madame, quand ils furent en train de boire, ils s'en acquitterent si bien, qu'au lieu d'une pinte que je croyois qui devoit suffire, nous en bûmes cinq, qui sans le Jeûne qu'il étoit cette journée-là, ne suffisoient pas. Tout ce que je vous puis dire, Madame, c'est qu'avec une Omelette qu'ils me prierent de leur donner, il m'en coûta trois livres cinq sols, des trois livres dix que j'avois de reste, & je demeuray avec quatre sols marquez, pour faire vingt-cinq lieuës & quantité d'affaires, toutes de consequence, & toutes fort pressées. Aprés que l'Hôtesse eut reçu mon argent, & moy les Complimens que les saints Religieux me firent, je rentray dans le Coche, resolu de vendre un habit de Moire que j'avois dans une Valize, à quelque Chirurgien de Melun; mais la nuit vint si vîte, ou les Che-

vaux du Coche marcherent si doucement, que tous les Chirurgiens de Melun étoient couchez quand nous y arrivâmes. Comme j'étois parfaitement bien mis, d'abord que j'arrivay à la Corne, qui est la meilleure Hôtellerie de là, on me demanda ce qu'il me plaisoit que l'on m'accommodât pour souper; qu'il y avoit des Truites dignes de la bouche du Roi, & que j'avois la mine d'en manger une avec grand appetit, qu'il me falloit avec cela une petite salade, & que pour le Dessert il seroit le plus beau du monde. Je répondis que j'étois malade, & veritablement je ne me portois pas trop bien: Que je les priois de remettre au lendemain qui étoit encore jour maigre, la chere qu'ils me vouloient faire, & que j'étois venu pour demeurer à Melun trois ou quatre jours. Que comme j'avois l'estomac foible, ils m'obligeroiét pourtant s'ils me vouloient donner une couple d'œufs, & que j'avois une incommodité qui ne me permettoit pas de m'émanciper à manger davantage. Quand j'eus gobé mes œufs, on me mit dans une Chambre où il y avoit les gens de Monsieur Foucquet,

Ils m'apprirent qu'il étoit à Vaux; & je ne l'eus pas plûtôt appris, que je me souvins d'un méchant Sonnet que je fis à sa loüange, il y a pour le moins six mois, & que toutefois il trouva passable, quand je pris la liberté de le luy presenter. Aprés plusieurs reflexions sur l'état où je me trouvois, je m'imaginay qu'il me seroit plus avantageux de luy en demander le payement, que de me défaire de mes Hardes; & qu'il étoit pour le moins aussi glorieux de passer pour Poëte que de passer pour Fripier. Dans cette pensée, je prens du papier que j'avois dans un Porte-feüille; Je luy écris, je luy mande la perte que j'avois faite, Je lui dépeins le repas que j'avois donné; Je le fais souvenir d'un Sonnet qu'il avoit eu la bonté d'applaudir; & quand j'eus cacheté ma Lettre, je me couche & m'endors aussi tranquillement, que si ç'avoit été une Lettre de Change pour recevoir de l'argent le lendemain. Je crois avoir lû un Auteur qui soûtient que quand on ne soupe guere, on en dort incomparablement mieux: Que cela soit, ou non, je suis seur que je ne m'éveillay point

qu'il ne fût pour le moins sept heures, & que je ne fus pas plûtôt éveillé, que je foüillay dans ma poche, pour voir si l'on ne m'avoit point dérobé ma Lettre, car c'étoit tout ce que j'avois vaillant. Je la trouvay en la même posture que je l'avois mise le soir d'auparavant; & m'étant levé, j'allay à la Messe, où je priay tant Dieu pour mon interêt, (car je n'avois pas le loisir de le prier pour sa gloire) qu'au sortir de l'Eglise j'allay à Vaux, avec quelque espece d'espoir de n'y pas aller inutilement, quoy qu'apparemment il ne fût gueres bien fondé. D'abord que j'y fus arrivé, je demande à parler à Monsieur le Sur-Intendant; mais le Portier me répondit qu'il ne parloit à personne, & que de quelque part que je vinsse, il luy étoit défendu de laisser entrer qui que ce fût. Aprés avoir fait cent priéres à ce Suisse qui ne me servirent toutes cent de rien, je m'en retournois vendre mon Habit, quand j'apperçus de loin l'Ecuyer de Monsieur Foucquet, qui se nomme La Forêt, & qui est l'un des plus honnêtes hommes que je connoisse. Je l'aborde avec autant d'assûrance, que si j'avois apporté

une Lettre de Cachet; & luy dis qu'ayant appris que Monsieur le Sur-Intendant ne parloit à personne, & ne pouvant m'en retourner sans luy apprendre quelque chose que j'avois ordre de ne dire qu'à lui seul, je venois d'écrire un Billet qui l'instruisoit d'une affaire dont il étoit en peine; & qu'il seroit sans doute bien aise de le recevoir. Que je ne me soucios pas de parler à lui, puisque je trouvois à lui faire tenir mon billet par des mains fideles; & que je le priois de m'en apporter la Réponse le plûtôt qu'il lui seroit possible. La Forêt s'en charge; me fait entrer dans le Jardin pour me promener en attendant qu'il m'apportât Réponse; au bout d'un demy quart d'heure il me vient trouver dans une allée où je songeois à la perte que j'allois faire sur mon habit de Moire, si j'étois obligé de le vendre à Melun; & m'ayant donné trente Loüis, me fait la reverence & me dit que Monsieur Foucquet me remercioit. Je vous jure, Madame, que je fus si surpris d'une generosité si grande, que depuis Vaux jusqu'à l'Hôtellerie où j'avois laissé ma Valize, je regarday

pour le moins cent fois le preſent que l'on me venoit de faire. La peine que j'eus à me figurer que trente Loüis ſe donnaſſent ſi facilement, fit que je crûs long-temps qu'il falloit qu'ils ne fuſſent pas de bon or; & cette apprehenſion m'inquietoit ſi fort, qu'il me tardoit que je fuſſe à la Corne, pour voir ſi l'on ne feroit point difficulté de me les changer. Je ſupplie Vôtre Alteſſe de ne pas attendre que je l'entretienne de la joie que j'eus de voir que mes Piſtoles paſſoient avec autant de facilité, que ſi je les avois reçuës pour de bonne marchandiſe; Elle ne fut gueres moins grande que le zele que j'ay pour vôtre ſervice; Et je penſe, Madame, que c'eſt dire aſſez, qu'il eſt mal-aiſé d'être plus joyeux que je le fus, quand je vis que mes Loüis étoient de bon alloy. J'en regardois un qui me ſembloit douteux, & que j'avois envie de reporter, lors qu'il entra un homme dans l'Hôtellerie, où je reparois le deſordre qu'avoit fait le jeûne de la veille, qui demanda du vin pour des Meſſieurs qui étoient dans le Coche de Montereau. Auſſi-tôt que j'entendis

parler de Coche, je païay en diligence ce que je devois, & je courus ſi vîte, que je m'y rendis avant l'homme qui étoit ſorti de mon Hôtellerie devant moi. N'ayant point joüé de tout ce jour-là, j'arrivay à Montereau ſans aucun évenement conſiderable: mais quelque deſſein que j'euſſe de courre la poſte aux Anes, m'étant levé le lendemian ſi tard qu'ils étoient tous partis, on me donna un Cheval ſi maigre, qu'il ne m'en coûta qu'un regard pour en faire toute l'anatomie.

Faute d'une pauvre Bourique
Je puis dire que j'eus l'affront
Depuis Montereau juſqu'à Pont
De monter un Cheval étique
Il étoit hydeux, décharné,
Mais au reſte Cheval bien né,
Car pour mieux donner connoiſſance
De l'humilité qu'il avoit,
Il faiſoit une reverence
A tous les Paſſans qu'il trouvoit.

Avec un auſſi bel habit que celuy que j'ay ; jugez, Madame, quelle figure je faiſois ſur une haridelle, qui, outre cinq ou ſix incommoditez, dont la moindre ſuffiroit pour faire mourir un Cheval de la grande Ecurie, avoit une bride de corde & des étriers de bois.

Paré comme un Roy de la Chine,
Et blond comme l'Aſtre du Jour,
Tous les Païſans d'alentour
S'étonnoient de ma bonne mine :
En chaque Village où j'allois
On diſoit que je reſſemblois
Un Soleil qui va faire éclypſe :
Et s'il faut ne vous celer rien,
Le Cheval de l'Apocalipſe
Etoit moins maigre que le mien.

Comme j'entrois à Pont, preſque autant fatigué que le jour que je perdis mes dix huit écus, & que je donnay à dîner aux Recolets, je trouvay heureuſement une Charette qui en partoit pour aller à Sens. Pour prendre cette commodité, ayant pris congé de mon

infortuné Cheval & de ſon Pere nourricier qui le ſuivoit avec autant de ſoin que s'il en eût valu la peine ; le Chartier qui me conduiſoit fit tant de diligence, que nous arrivâmes à la porte de la Ville une heure plûtôt que je ne l'eſperois. J'allay d'abord voir Monſieur le Lievre qui eſt Intendant de la Generalité de Paris, ou du moins j'allay pour le voir; car il eſt aux Champs d'où il ne reviendra que Mardy. Il ne ſera pas ſitôt de retour, que je lui rendray la Lettre de Vôtre Alteſſe, & prendray tant de ſoin des affaires qu'elle luy recommande, que ſi leur ſuccez dépend de ma vigilance, vous devez être ſeure de l'avoir auſſi avantageux que vous le ſouhaitez. C'eſt une verité auſſi conſtante qu'il eſt conſtant que je ſuis avec tout le reſpect imaginable,

MADAME,

De Vôtre Alteſſe,

Tres-humble, &c.

A MADEMOISELLE D'AUMALE, ACCORDÉE AU ROY DE PORTUGAL.

MADEMOISELLE,

Si parmy la foule des hommages que vous recevez, les miens étoient d'une qualité à paroître devant Vôtre Alteſſe, mon zele n'auroit pas tant mis à vous aller rendre ce qui eſt dû à l'auguſte ti-

tre que vous êtes ſur le point de recevoir. Dût-on me faire l'injuſtice de croire que ce zele eſt accompagné d'un peu d'audace, je ne puis retenir plus long-temps ſon impetuoſité. J'aime mieux ſouffrir des reproches que je ne meriteray pas, que de meriter que l'on m'en faſſe. Outre que la temerité a quelque choſe de moins honteux que l'ingratitude, la joye que j'ay euë d'apprendre de quel bonheur vous allez joüir, eſt aſſez grande pour rendre excuſable l'empreſſement que j'ai de vous en faire voir l'excés. Aprés tout, Mademoiſelle, qu'ay je à craindre ? Ne vous ay-je pas cent fois rendu, du conſentement de Vôtre Alteſſe, tous les reſpects qu'elle imprime à ceux qui ont l'honneur d'approcher d'elle ? Et depuis ce temps-là vous eſt-il rien arrivé au delà de ce que vous aviez droit d'attendre ? Si vous n'aviez pas encore une Couronne, ne ſçaviez-vous pas que vous n'en pouviez manquer ? Toutes les qualitez que vous avez reçuës du Ciel pour vous la faire meriter, ne vous répondoient-elles pas de ce qui vous étoit dû ? Et ſe peut-il, parce que la fortune n'eſt pas toûjours d'in-

telligence avec la vertu, que vous ayez douté de ce que vous deviez être ?

Dequoy qu'on s'osât défier,
Le Ciel vient de justifier,
Par les dons précieux qu'en vous seule il assemble,
Que la Fortune & la Vertu,
Aprés avoit bien combatu,
Sont quelquefois d'accord ensemble.

Enfin, Mademoiselle, vous voilà Reine, & peut-être n'y en a-t'il gueres au monde qui fasse tant d'honneur à la Couronne que vous luy en ferez. Vôtre vertu, qui n'est pas moins haute que le Trône qui vous attend, va d'autant plus paroître qu'elle sera plus élevée. Je ne sçay, Mademoiselle, si au travers d'un si grand espace, vos yeux se voudront fatiguer jusqu'à m'honorer de quelqu'un de leurs regards : & si les devoirs que Vôtre Altesse permet que je luy rende, ne seront point indignes de Vôtre Ma-

jesté : mais je sçay bien que je ne seray pas moins de Vôtre Majesté que je suis de Vôtre Altesse,

MADEMOISELLE,

Tres-humble, &c.

A MONSEIGNEUR
LE PRINCE.

Touchant la Barbe des Capucins.

Theophile.

GRand Prince, on me traite d'impie,
Et du plus grand Faiſeur de Vers
Qui jamais de ſa gloire ait rempli l'Univers.
On veut que je ſois la Copie :
J'en connois qui ſont interdits
De voir les Saints de Paradis
Déchaînez contre le Parnaſſe ;
Car, Auguſte Sang de nos Rois,
Autrefois c'étoit Saint Ignace,
Et c'eſt aujourd'huy Saint François.

Oüy, Monſeigneur, on me fait la guerre pour avoir parlé de la Barbe d'un Capucin, comme ſi des Barbes ſi venerables étoient des choſes ſacrées parmy les Myſteres de nôtre Religion. En verité, Monſeigneur, je ne ſuis coupable, que parce que V. A. Sereniſſime

me, a trouvé des endroits dans mes Gazettes qui ne lui ont pas déplû. Comme le ſuffrage d'un auſſi grand Prince que vous, eſt la choſe du monde la plus glorieuſe pour ceux à qui vôtre bonté l'accorde, j'ay des ennemis qui ſe ſont imaginez que ma Gazette étoufferoit la leur ; puiſque vous lui faiſiez la grace de vous déclarer pour elle ; Et ravis de trouver un prétexte ſi favorable, ils ont mandié de l'aſſiſtance pour ſe delivrer d'un Concurrent qui n'eſt redoutable que par l'honneur qu'il a d'être favoriſé de vous. Ne vous offenſez donc pas, Monſeigneur, ſi j'ay recours à vos bontez nouvelles pour me venger de ceux qui ſe formaliſent de vos bontez paſſées : Je ne ſçay point de meilleur moyen de les punir, qu'en faiſont arriver ce qu'ils apprehendent ; & puis qu'ils craignent que je n'écrive, je penſe qu'il faut que j'écrive pour les faire craindre. Juſqu'icy tous les Privileges que j'ay mis au Sceau, pour avoir la permiſſion de faire imprimer, m'ont été volez ; & j'ay peur ſi j'en hazarde d'autres, qu'ils ne ſoient encore, à moins d'une recommandatiõ auſſi puiſ-

ſante que la vôtre. Je vous la demande, Monſeigneur, & j'oſe dire,

Que ſi par un bonheur que je n'oſe encor croire
Ma façon d'écrire vous plait,
Il y va plus de vôtre gloire
Qu'il ny va de mon interêt :
Car comme vôtre vie, en miracles féconde,
En promet de nouveaux au Monde,
Ma Muſe aſſervie à vos loix,
Afin que vôtre gloire en tous lieux ſoit ſemée,
Marchera ſur les pas de vôtre renommée,
De Triomphe en Triomphe, & d'Exploits en Exploits.

Peut-être m'accorderiez-vous plus facilement ce que je vous demande, ſi je vous faiſois des promeſſes moins deſavantageuſes. Mon genie eſt trop foible pour traiter une matiere ſi délicate; Mais, Monſeigneur, un zele auſſi grand que celui que j'ay pour vous, vaut bien une capacité paſſable.

Si par un coup d'eſſay favorable à mes vœux,
J'ay déja d'un grand Prince attiré le ſuffrage,
Mon ſuccés n'a rien de douteux,
Si jamais Vôtre Alteſſe enfle un peu mon courage :
Sans ſçavoir ni Grec ni Latin,
Je puis prolonger un Deſtin,
Et ſans rien mandier être un jour eſtimable :
Je puis même du temps défier le courroux ;
Pour faire un Ouvrage durable
Il ne faut que parler de vous.

Je veux faire un Tableau que reſpecte l'Envie,
Sans tirer du ſecours des préceptes de l'Art ;
Aux veritez de vôtre vie
Il ne faut point méler de fard :
Ma Muſe n'eſt gueres ſçavante,
Je ne ſçay pas comme on invente,
De trop peu de clartez j'ay l'eſprit revêtu :
Auſſi de mes écrits je bannis l'artifice,
Et je défigure le vice
Comme j'embellis la vertu.

Je croy, Monſeigneur, que c'eſt aſſez faire pour vous, que de ne rien oublier de ce que vous avez fait, & de ce que vous ferez encore : Je croy

que c'eſt aſſez faire en faveur de la Poſterité, que d'aimer ſes Heros par l'exemple d'une vie qui ſera d'autant plus belle, qu'elle n'aura rien que de veritable ; Et je crois enfin, que pour reüſſir dans le deſſein que je me propoſe, il ſuffit d'être avec autant de reſpect que je le ſuis,

MONSEIGNEUR,

De V. A. Sereniſſime,

Tres-humble, &c.

A SON ALTESSE ROYALE MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE,

Vôtre Alteſſe Royale qui a eu la bonté de me faire dire que je la déſobligerois ſi je laiſſois paſſer une ſemaine ſans lui faire part des nouvelles que je me ſuis chargé de debiter à tout le monde, m'a fait un honneur dont je ſerois indigne, ſi je ne tâchois de le meriter par une obeïſſance auſſi reſpectueuſe que le commandement qu'elle me fait m'eſt glorieux. J'ay peur, Mademoiſelle, qu'aprés la lecture de la premiere de mes Gazettes, vous ne revoquiez la grace dont vous m'honorez. V. A. R. qui ne ſe divertit jamais que de ce qui eſt fort agréable, aura de la peine à ſe contenter de ce

que je fais. Ayez un peu d'indulgence pour les cinq ou six premieres qui échaperont à une plume qui n'eſt conſiderable que par la gloire de vous obéïr. J'ay deſſein de plaire, & je ſçay le moyen de réüſſir. L'eſprit le moins délicat fait toûjours quelque choſe de paſſable quand la matiere qu'il traite fait naître de plus belles penſées que l'invention n'eſt capable d'en fournir : & comme vôtre vie n'eſt qu'un enchaînement continuel d'actions heroïques.

Que ma Muſe ſincere à preſent vagabonde
Aura ſoin d'étaler à tous les yeux du monde.

Je ne doute point de mon ſuccés, ſi vous m'accordez la permiſſion de pouvoir quelquefois parler de vous. Je vous la demande, Mademoiſelle, avec autant de reſpect, qu'il eſt neceſſaire d'en avoir pour être

De V. A. R.

Tres-humble, &c.

A MONSIEUR

DE ST OLON,

GENTILHOMME ORDINAIRE DE LA CHAMBRE DU ROY.

JE vous proteſte, Monſieur, que je ne ſuis gueres moins reconnoiſſant que vous êtes genereux : Et vous ayant autant d'obligation que je vous en ay, vous devez avoir la bonté de vous perſuader, que ſi je n'ay pas eu le bien de vous voir pour vous en remercier, il faut que j'aye eu des raiſons legitimes qui m'en ayent empêché. Je meriterois le malheur qui m'eſt arrivé touchant la Barbe des Capucins, ſi je m'étois attiré celui de n'être plus conſideré de vous. Je vous conjure de me rendre vôtre eſtime, & comme vous êtes le plus obligeant de tous les hommes, de me ménager la Pro-

tection de Monsieur le Président, à qui j'ay voüé d'éternels respects, & à qui je n'en puis trop rendre. La grace qu'il me fait de prendre part, & de s'informer quelquefois de ce que fait ma Muse, m'honore si fort, que je la desavoüerois, si elle avoit osé faire quelque chose qu'elle dérobât à son plaisir. Obligez-moi de lui montrer la copie de la Lettre que j'ay ce matin écrite à Monseigneur le Prince, & que son Alteſſe a eu la bonté de lire deux fois de suite avec autant de joye que si elle eût merité un honneur si grand. Je croy que Monseigneur le Duc ira demain demander lui-même mon Privilege à Monsieur le Chancelier, & que je continüeray de faire la Gazette. Cela étant, vous aurez de semaine en semaine des marques de ma reconnoissance; & quand cela ne seroit pas, je tâcheray de vous en donner tous les jours de ma vie, du desir que j'ay d'être,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

A MA-

A MADAME TALEMANT.

QUand je vous promis, Madame, de vous aller lire Lundy ma Piece, la passion que j'ay de satisfaire à ce que vous me faites l'honneur de souhaiter de moi, me fit oublier que je dois tantôt partir pour aller à dix lieuës d'ici remercier un grand Prince qui s'est employé pour me faire avoir un Benefice qui ne laisse pas de m'être échapé. Je devois prêcher le jour de la Magdelaine; mon Sermon étoit plus d'à moitie prêt; j'avois déja été solliciter tout ce que j'ay d'amis, qui n'auroient pas eu le loisir de me venir entendre, d'envoyer leurs Carosses devant la porte de l'Egliſe, comme on fait à la plûpart des jeunes Prédicateurs: Et pour faire toutes les choses dans l'ordre, j'avois évange-

lizé juſqu'à des Laquais qui ſe devoient tenir dans la ruë, & dire à tous ceux qui paſſeroient, C'eſt l'Abbé BOURSAULT qui prêche ; quand tout d'un coup l'Abbaye s'en eſt allée comme elle étoit venuë. Cependant, Madame, il n'y a rien de plus vrai que j'ay été prés de trois ſemaines à un Miroir à étudier tous les geſtes que je devois faire : Je m'admirois ; Je m'applaudiſſois ; Je me remerciois ; J'avois même emprunté une Soutane, un Bonnet carré & un Rochet, pour voir à peu prés quelle figure je ferois en Chaire ; & par malheur pour moy, j'ay pris toute cette peine là *gratis*. Comme la main qui me favoriſoit d'une ſi grande grace, peut s'ouvrir plus heureuſement dans une autre occaſion, je ſuis obligé de lui aller témoigner ma reconnoiſſance du paſſé pour l'encourager à ne pas ſe rebuter pour l'avenir. Cela eſt cauſe que je ne pourrai avoir le bien d'aller demain ſoûmettre ma Piece à vôtre correction, dont je profiterois plus que de tout ce que l'on peut apprendre dans les livres. Vous êtes ſi accoûtumée à dire toutes choſes de bon ſens, que vôtre ſuffrage ſeul re-

gle le deſtin de tous les ouvrages qu'on vous montre ; Et quand je n'obéirois pas à vos ordres par le reſpect que je vous dois, je le ferois pour mon interêt propre ; puiſqu'il m'eſt auſſi avantageux d'expoſer ma piece à vôtre Jugement, qu'il m'eſt glorieux d'être, Madame, Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur.



A SON ALTESSE ROYALE MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE,

La ſeconde Gazette que je viens de faire eſt un peu plus méchante que la premiere que je fis, & par conſequent vous fatiguera un peu davantage, (car je n'oſe dire,) vous divertira un peu moins. Si j'avois ſçu que Loret eût dû mourir ſi-tôt, j'aurois traité avec lui *ad reſignandum* de l'honneur qu'il avoit de vous plaire, & l'aurois obligé à me donner tant de ſeuretez, que V. A. Royale n'auroit rien reçu de moi que

de divertiſſant, à peine de tous dépens, dommages & interêts. N'étoit que je ſuis un Auteur modeſte, je vous dirois pourtant, Mademoiſelle, que ma premiere Gazette fut reçuë à la Cour plus favorablement que je n'eſperois. Madame, qui a ſi bien planté la Foy, qu'il n'y a perſonne qui ne fit ſcrupule de ne la pas croire, eut la bonté de dire qu'il n'y avoit que moi qui fût capable de la faire; & qu'elle aimoit mieux qu'on ne lui en dediât pas une méchante, que d'être privée de la lecture d'une bonne. J'ay beau faire tout ce qui m'eſt poſſible pour n'en pas tirer vanité: Je ſens bien que je me ſçay bon gré de m'être attiré un tel ſuffrage; Et ſi pour comble de bonheur V. A. Royale me faiſoit la grace de m'honorer du ſien, j'aurois de la peine à me changer contre le grand Corneille, à moins qu'il ne me donnât quelque choſe de retour. Comme je ne ſuis encore Gazetier qu'-*incognitò*, je reçois ſi peu de nouvelles, & le peu que j'en reçois ſont d'une ſi petite conſequence, qu'il n'eſt pas étonnant que je ne faſſe rien qui ſoit de conſequence auſſi: mais quand mes

Concurrens m'auront quitté, ce qu'ils n'oseront me disputer, si vous trouvez à propos de vous declarer pour moi, j'étudieray sans cesse ce qui sera capable de vous divertir le plus ; Et ravi de sçavoir que vous aimiez ce qui est tout-à-fait burlesque, je ne songeray à prendre mon serieux, que pour vous protester le plus respectueusement qu'il me sera possible, que je suis,

MADEMOISELLE,

De V. A. R.

Le tres-humble, tres-obéïssant, & tres-soûmis Serviteur.

A MONSIEUR,

CHARPENTIER.

DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

JE vous ay fait promettre qu'aprés diné nous irions ensemble chez la belle Brune avec qui nous joüâmes hier au logis de Madame des Houlieres: mais je vous dispense de me tenir parole, à moins que vous ne me donniez caution bourgeoise pour la seureté de ma personne. Ce n'est pas que je dûsse rien apprehender pour ma liberté ; Délivré de la tyrannie d'une Blonde, qui m'a fait soûpirer quinze ou seize mois pour neant, j'ay fait serment de ne tomber de ma vie en de pareillas fautes ; mais du temps de ma premiere servitude, il m'est échappé tant de sermens, & j'en ay tenu si peu, que je n'ose plus me mettre au hazard de jurer de rien. Je trouvay hier vôtre

Brune si bien faite, ses yeux me parurent si brillans ; sa bouche me sembla si petite ; sa gorge, que je ne vis que par les yeux de la foy, est je croy si belle, que si vous n'eussiez arraché ma veuë de dessus ses charmes, quand vous me fites souvenir qu'il étoit temps de nous en aller, je sentois déja ce que je sentis la premiere fois que je commençay d'aimer. Mon cœur, que j'ay fait le gardien de ma franchise, m'a tant joüé de tours, que si tantôt je vous accompagne à la visite que vous avez dessein de rendre, je gage que j'en reviens aussi chargé d'amour, que si on le donnoit *pro Deo*. Si j'osois vous parler à cœur ouvert, je vous dirois que ce n'est pourtant pas l'apprehension d'aimer qui fait toute mon inquietude : la peur de vous avoir pour rival, est ce qui m'en cause le plus. De la façon dont vous parliez hier, & de l'air dont on vous répondoit, je vis bien que si vous desiriez faire la conquête du cœur de la Belle qui a déja presque assujetti le mien, vous ne tarderiez gueres à faire de grands progrez. Vouloir que vous soyez à son

côté quand elle joüe, sous prétexte d'apprendre le jeu de vous qui ne le sçavez pas si bien qu'elle ; Etre de moitié du gain qu'elle espere que vous ferez, & refuser d'être de moitié de la perte que vous pouvez faire ; Quand vous joüez le Valet de Cœur au lieu de celui de Pique, vous donner des soufflets qui font tous les biens du monde d'une main aussi belle que la sienne, ce sont de petites faveurs que l'on vous fait de trop bonne grace, pour oser prétendre qu'on m'en veüille faire aussi. Je fis deux Bêtes avec le Roi, la Dame & le Dix de Triomphe ; une Renonce & un autre Roi que sans doute je n'aurois pas faites, si je n'eusse plus songé à vous qu'à mon jeu. Voilà où j'en suis, Monsieur, pour n'avoir vû qu'une seule fois une si agréable Fille. Pendant que je suis maître de mon cœur, voyez ce qu'il peut faire pour vôtre service. Ma flâme n'est pas si grande, que je ne puisse vous en faire un sacrifice, sans croire m'acquitter des obligations que vous m'avez forcé de vous avoir. Mandez-moi de bonne foi si vous êtes bien avec elle, afin que je ne sois pas

mal avec vous ; & que tantôt quand nous l'irons voir s'il n'y a pas de seureté pour ma personne, il y ait du moins seureté pour nôtre amitié. Il m'est plus facile de ne pas devenir Amant, que de cesser d'être, Monsieur, Vôtre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur.



A MADEMOISELLE PERIER.

DItes moi un peu, s'il vous plaît, Mademoiselle, ce que vous pensez de l'Abbé B*** que vôtre neveu le Docteur nous a fait connoître. N'est-il pas vrai que sa science a quelque chose de bien fatigant ? & ne m'avoüerez-vous pas qu'il faut être perpetuellement en embuscade quand on veut attraper un mot de ce qu'il dit ? Il a l'esprit si guindé, qu'à moins d'être aussi sçavant que lui, il est impossible de l'entendre. Le François dont il se sert est si peu commun, qu'au commencement de la conversation d'hier, dont je n'entendois que quelques mots par cy par là, je crûs que c'étoit une Langue étrangere qu'il vous expliquoit. Pour

moi qui, Dieu merci, n'apprehende pas qu'on me reproche que je sois sçavant, & qui toutefois ne laissai pas de voir qu'il falloit que Monsieur l'Abbé le fût, à cause des grands termes dont il m'assommoit, je fis tout ce que je pûs pour tâcher de profiter de sa doctrine : mais quoy que ma conception n'eût autre chose à faire qu'à comprendre ce qu'il disoit, elle n'en put jamais venir à bout. Il faisoit quelquefois prendre à son esprit un essor si haut, qu'en le voulant suivre je me trouvois insensiblement en Païs perdu, où je ne rencontrois plus pas un pauvre mot de ma connoissance; Et je me souviens, que sans le mot de *Volubilité*, qu'en poussant une Periode il laissa humainement échaper à son genie, il m'avoit si bien égaré, que d'une grosse heure je n'aurois pû me reconnoître. A propos de Volubilité, Mademoiselle, remarquâtes-vous quelle volubilité de langage a Monsieur l'Abbé ? Ne demeurez-vous pas d'accord qu'avec lui il faut retenir à parler un jour avant qu'on en ait envie? Lorsqu'on l'eut prié de s'humaniser, jusqu'à nous faire la grace de se rendre intel-

ligible, n'êtes-vous pas témoin qu'à toutes les Questions qu'il me fit, je ne répondis jamais que Oüy & Non, & si je n'y pouvois suffire ? Et la charmante Babet ayant pris le temps qu'il toussoit pour m'interroger sur quelque chose, ne fus-je pas obligé d'attendre qu'il éternuât pour lui rendre réponse ; Hé bon Dieu ! y a-t'il un supplice égal à celui d'écouter un grand parleur, qui ne dit que de méchantes choses. Ce petit Monsieur l'Abbé compte-t'il pour rien le défaut qu'il a d'être si sçavant? Faut-il qu'aprés s'être saoûlé ailleurs d'une doctrine qui n'est assaisonnée de rien, il la vienne toute vomir en nôtre présence, pour dégoûter ceux qui sur le chapitre de la science sont comme moi, encore à jeun ? Je vous conjure, Mademoiselle, si jamais Monsieur le Docteur vous menace de l'amener chez vous, d'avoir la bonté de m'en avertir. Vous avez trop d'esprit pour vous y trouver, en cas qu'il vous donne le loisir de ne l'y pas attendre, & j'en ay peut-être assez pour n'y pas aller que je ne sois assuré qu'il en soit sorti. Vôtre maison, qui sans doute est un des lieux du monde

où les honnêtes gens sont le mieux reçûs, & où les conversations sont les plus-galantes, ne doit être faite que pour ceux qui viennent profiter de ce qu'on y dit ; & non pour ces perturbateurs de la societé, qui ne disent jamais rien dont il y ait personne qui profite. J'aime mieux ne rien entendre que d'entendre un homme qui jamais ne dit quatre paroles sans citer un Auteur, & qui durant une heure d'entretien, vous jette plus de Livres à la tête, qu'il n'y en a dans la Bibliotheque d'un Garde des Sceaux. Nôtre societé a quelque chose de bien plus agréable. Loin qu'il nous échape de ces mots qui blessent les oreilles, nous n'en disons pas un qui ne touche l'ame. De peur de ressembler à Monsieur l'Abbé, qui parle par la seule envie qu'il a de parler, nous ne parlons que pour nous dire quelque chose. Témoin la Lettre que je vous écris & que je finirois en cet endroit, n'étoit que j'ay à vous apprendre que je suis, Mademoiselle, Vôtre tres-humble, &c.

A MONSIEUR CHARPENTIER.

NE vous l'avois-je pas bien dit que j'aimerois ? J'ay fait tout ce que j'ay pû pour m'en empêcher, & tout ce que j'ay pû faire ne m'a servi de rien. D'abord que j'ay eu appris que je pouvois prendre de l'amour sans faire tort à nôtre amitié, je suis devenu amant à bon escient. La verité est, que la belle Brune dont vous m'avez donné la connoissance, a quelque chose de bien fripon, & de bien engageant. Vous m'avez tantôt fait le plus grand plaisir du monde de vous en aller où vos affaires vous appelloient, & de me laisser seul avec elle. Nous avons causé prés de trois heures ensemble, & tout ce qu'elle m'a dit m'a semblé si spirituel, que si elle avoit manqué de me prendre par les yeux, je pense qu'elle m'auroit pris par

les oreilles. De propos à autres nous sommes insensiblement tombez sur le chapitre de l'amour, (je ne puis bien vous dire quoi) il suffit de vous apprendre que nous en étions sur le discours d'aimer, & que dans le dessein d'avancer mes petites affaires, je lui ay fait la déclaration de celui qu'elle m'a donné. Elle a d'abord dit que je raillois, mais d'une façon à persuader à un homme qui auroit bonne opinion de lui, qu'elle souhaiteroit que je n'eusse pas raillé ; & me doutant qu'il ne tenoit plus qu'à des sermens que mon amour ne fût en bon état, j'en ay tant fait pour tâcher de me faire croire de la Belle, qu'à la fin par bonheur, la Belle m'a crû. Nous devons nous écrire immanquablement une fois ou deux par jour ; Et comme il seroit difficile de nous faire tenir les Lettres que nous nous écrirons, parce que son Pere,(qui est un des plus fâcheux Peres qui soient au reste du monde,) ne veut pas souffrir qu'on ait aucun commerce avec ses filles ; nous avons choisi une chatiere qui est au haut de l'Escalier, où je dois mettre les Billets

Billets que je lui addresserai, & prendre les réponses qu'elle me fera. Je vous avertis de tout en ami, mais à condition, s'il vous plaît, que vous n'irez point dénicher les Poulets que je prétends que l'on m'envoye. Si j'en reçois de gras, & que mon cœur se trouve bien d'une nourriture à quoi on ne l'a jamais accoûtumé, je promets de vous en regaler. Il me semble, Monsieur, que ce ne sera pas vous faire méchante chere, que de vous donner des mets apprêtez par de si belles mains ; & que ce sera assez bien reconnoître la grace que vous me faites de souffrir que je sois Vôtre tres-humble, &c.

LETTRE
A MADAME
DE LA RIVIERE.

JE ne retournai pas chez vous Samedy comme je vous l'avois promis, & cependant je n'ai point d'excuse à vous en faire. C'est à vous, Madame, à consoler ceux qui ont le malheur de perdre des momens qu'ils passeroient si bien auprés de vous. La douceur de vôtre conversation a quelque chose de si charmant, que je n'aime point à la voir interrompuë par d'autres; & je trouve de si grands plaisirs à être seul avec vous, que je maudis dans l'ame tous ceux qui y viennent quand j'y suis. J'ay pourtant peur que ce ne soit pas vôtre conversation seule qui m'attire: Vous avez tant d'autres charmes, qui sont tous capables de m'assujettir, qu'étant aussi charmé que je le suis, j'aime autant ceux qui touchent le cœur, que ceux qui contentent l'esprit. Et quand je souhaite d'être auprés de vous, je ne puis bien vous en dire le sujet, parce que je le sçay trop bien.

Vous m'avez soupçonné d'avoir le cœur volage,
Et je veux sur ce point vous répõdre sans fard:
En vieillissant on devient sage:
Et comme à vous aimer toute chose m'engage:
Ce cœur vers d'autres yeux ne court pas grand hazard:
En tout cas si jamais l'Inconstant se partage,
Vous aurez du moins l'avantage.
D'en avoir la meilleure part.

N'est-ce pas vous parler en fort honnête homme que de vous faire un aveu si franc; & ferez-vous quelque difficulté de me croire, quand je vous diray, que si presentement vous n'étes pas la seule personne que j'aime, vous étes du moins celle que j'aime le mieux? Je ne serois pas digne de vos bontez, si je n'en recevois que de vous. Il n'est rien de si aisé que de conquerir un cœur qui ne tient à personne. Comme la victoire est foible, le triomphe doit être petit: Mais l'arracher à celles qui le tiennent, c'est le dernier effort du merite; & le plaisir

que l'on goûte eſt incomparablement plus grand quand on y joint celuy de faire dépit à une autre. Un eſprit moins raiſonnable que le vôtre feroit ſcrupule de me vouloir du bien, aprés un aveu ſi ſincere ; & c'eſt par là que je prétens vous obliger à m'en vouloir. C'eſt vous aimer que vous ouvrir mon ame avec tant de franchiſe : & vous avoüer qu'elle ne tient plus guéres à d'autres, n'eſt-ce pas vous dire qu'elle eſt preſque toute à Vous ?

Je n'ay point le cœur hypocrite.
Ce qu'il penſe il le met au jour :
Quoy que ſa flâme ſoit ſubite
Ne craignez de ſa part aucun foible retour :
Lors que l'on a vôtre mérite,
On donne bientôt de l'Amour.

REPONSE
DE MADAME
DE LA RIVIERE.

CE que vous promettez n'eſt pas à ce que je vois la choſe du monde la plus aſsûrée ; & je croy même que l'habitude que vous avez à ne tenir pas toûjours ce que vous avez promis, vous fait trouver plus de facilité à donner vôtre parole qu'à l'executer. Peut-être auſſi eſt-ce pour ne pas manquer auprés d'une autre, que vous me la tenez ſi mal : Je vous avouë que cette penſée a preſque renverſé tout le bon ſens que j'avois voulu donner à vôtre Lettre, qui eſt aſsûrément plus galante que veritable. Il vous eſt ſi aiſé de déguiſer agréablement vos penſées, que pourvû que l'on ne ſe veüille point flatter, on les jugera plûtôt produites du feu de

vôtre esprit, que de celuy de vôtre cœur. Je ne vous demande pas l'impossible ; & vous sçavez que je me suis assez expliquée avec Vous sur l'envie que j'ay d'être seulement de vos amies. C'est à quoy il se faut tenir, & je croy que ce n'est pas être malheureuse que de fixer une amitié avec un homme qui en doit à tant de personnes.



A SON ALTESSE ROYALE MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE,

Est-il possible que Vôtre Alteſſe Royale ait la bonté de faire lire toutes les semaines des Gazettes qui ne valent que ce qu'elle les fait valoir? Et se peut-il qu'elle employe des momens aussi précieux que les siens, à vouloir entendre de quelle façon je débite des nouvelles, qui souvent ne le sont plus pour Elle, quand elles sont venuës jusqu'à moy : je sçay, Mademoiselle, que vous êtes la Princesse du monde la plus obligeante, & que vos bontez vous attirent plus de loüanges, que vôtre Naissance ne vous attire de respects ; mais je ne sçavois pas que vous ressemblas-

ſiez ſi parfaitement à Henry le Grand vôtre auguſte Ayeul, qui le plus ſouvent laiſſant la Majeſté à part, ſe communiquoit perſonnellement à tous ceux qui avoient beſoin de luy :

Et dépoüillant le Roy pour ne paroître qu'Homme.

s'abaiſſoit juſqu'à s'entretenir avec ſon peuple, & ne cheriſſoit pas moins la gloire d'être aimé de ſes Sujets, que celle d'être craint de ſes Ennemis. Les bénedictions que l'on donne à vôtre vie ſont des larcins que l'on fait à ſa mémoire: Non que V. A. R. ne les mérite de la même façon qu'il les méritoit; mais ce que vous êtes, fait oublier ce qu'il a été : Et comme il ne ſeroit plus qu'un peu de cendres, ſans les vertus dont vous avez herité de luy, & que vous faites ſi glorieuſement revivre; chacun refuſe ſes hommages à de la cendre qui ne repréſente plus Henry le Grand, pour les rendre tous à des vertus qui le repréſentent encore. Pour moy, Mademoiſelle, qui n'étois pas de ſon ſiécle, & qui ay l'honneur d'être du

du vôtre, je ne parle de la reſſemblance que vous avez avec luy, qu'aprés ce qu'en diſent les Hiſtoires. Si V. A. Royale prend la peine de ſe les faire lire, elle y trouvera tout ce que je luy en écris. Il n'y en a pas une qui n'aſſure qu'il étoit vaillant ſans témérité, prudent ſans crainte, fier ſans orgueïl, liberal ſans profuſion, & bon ſans foibleſſe. C'eſt dire auſſi veritablement que vous luy reſſemblez, que je ſuis avec un véritable reſpect,

MADEMOISELLE,

De V. A. R.

Le tres-humble, tres obéïſſant, & tres-ſoûmis Serviteur.

A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE.

MADAME,

Voici la troiſiéme ſemaine que je ne vous mande rien de gay ; & Dieu ſçait ſi cela m'ennuye. Toutes les fois que j'écris des lettres qui ſont triſtes, & que je prens la liberté de les adreſſer à V. A. S. il me ſemble que je luy envoye des Billets d'enterrement;& je m'imagine que c'eſt un honneur que je dérobe, quand je l'entretiens de quelques matiéres qui ne la divertiſſent pas. Aprés tout,

Madame, ce n'eſt pas ma faute. Si la maladie de la Reine empire, je n'en ſuis pas la cauſe; ſi ſa Majeſté meurt, je n'y puis que faire, & ſi V. A. Séréniſſime eſt préſentement en travail d'enfant, je n'en peux mais. Apparemment je reprendray bien-tôt mon ſtile enjoüé, & je me ſerviray de ma façon d'écrire qui vous plaît le plus : car enfin la Reine eſt morte pour long temps ; & V. A. S. n'accouchera pas tous les jours. Demeurez d'accord, Madame, que je m'acquitte mieux d'un hommage galant, que d'une offrande ſerieuſe ; & que je ne ſuis bon qu'à faire pleurer, quand je ne cherche pas à faire rire. Hé ! s'il ſe peut, que V. A. S. ſe dépéche de mettre un Prince au monde : Un de mes chagrins, c'eſt d'être obligé de faire des vœux pour vôtre convaleſcence ; & j'aimerois mieux que vous m'impoſaſſiez la neceſſité de faire des Vers à vôtre gloire, que de réciter la Vie de Sainte Marguerite à vôtre intention. Ah, Madame, ſi vous faites un fils, que de charmantes petites piéces je m'en vais mettre au jour. A preſent que je ſuis devenu Poëte pour l'expiation de mes pé-

chez, je solemniseray sa naissance par les plus jolis Vers du monde. J'ay déja commencé un Sonnet pour Monseigneur le Prince que je ne puis achever tant il est beau! Deux de mes amis qui soûtiennent eux-mêmes qu'ils ont de l'esprit, & à qui je fis dernierement grand'chere, l'ont applaudi de toute leur force; & depuis ce temps-là je n'oserois douter que je ne sois Poëte-Juré, de peur de faire tort à leur jugement. Je feray tous mes efforts pour l'achever, quand on m'apprendra que vous ne souffrirez plus. Le travail de V. A. S. empêche le mien, & je ne puis enfanter de Vers, que vous n'ayez enfanté un Prince. Hâtez-vous donc, Madame, de remplir les desirs de toute la France, & laissez-moy joindre des souhaits aux vœux que font pour vous ceux qui sont avec autant de respect que moy,

MADAME,

De V. A. S.

Le Tres-humble, &c.

A MADEMOISELLE DE BEAUMONT.

VOus souhaitez, Mademoiselle, que je vous dise le nom, & que je vous fasse le portrait d'une Maîtresse que j'ay qui ne veut pas l'être: Et quoyque je vous aye assez d'obligation pour ne point devoir garder de mesures quand il s'agit de vous obéïr, je vous refuse la premiere chose que vous me demandez, & je vous la refuse pour deux raisons. La premiere, est que cette beauté est assez modeste pour ne pas avoüer le portrait que je vais faire d'elle, à cause que j'y mettrai des appas qu'elle ne croit pas avoir; parce qu'elle n'y a jamais pris garde: Et la seconde, c'est, Mademoiselle, que j'ay un amour si respectueux pour elle, qu'il craint de paroître de peur de lui faire

tort : car je m'imagine qu'elle passeroit parmy le monde pour moins qu'elle n'y passe, si l'on étoit certain qu'avec tant de charmes elle fût aimée d'un homme qui en a si peu. Ainsi, Mademoiselle, contentez-vous du nom de Climéne, ainsi je la nomme ; & de crainte que vous ne croyiez que ce soit une beauté imaginaire, je vous en envoye une copie si fidelle, que si jamais elle a le bien de vous voir, j'espere que vous la reconnoîtrez facilement, pour peu que vous vous souveniez de la peinture que je vous en vais faire. Climéne a les cheveux aussi noirs que vous les avez blonds ; Et comme vous les avez du plus beau blond qui ait jamais été, elle les a du plus beau noir du monde. Elle a le front assez grand, assez élevé pour être admirablement beau ; & les sourcils qui sont au bas, sont si noirs & la symmétrie en est si délicate, que pour les arranger avec tant de justesse, il semble que la nature ait emprunté les mains de l'art. Ses yeux raviſſent la franchise quand ils ont toute leur vivacité ; & touchent l'ame quand ils ont toute leur langueur. Son nez

qui passe pour un peu gros parmy ceux qui ne s'y connoissent pas, passe pour tout-à-fait beau parmi ceux qui s'y connoissent. Ses joües inspirent de l'amour quand elles ont de la rougeur : & quand elles n'en ont point, elles donnent de la tendresse. C'est dommage que sa bouche soit si petite, parce qu'il en sortiroit en foule toutes les bonnes choses qui n'en sortent que l'une aprés l'autre, à cause des limites du passage : & si j'osois me servir du mot précieux d'ameublement de bouche, pour dire ce que je pense de ses dents, je vous protesterois qu'il n'y en a jamais eu de plus riche que le sien. Elle a les lévres d'une couleur fort vive, & si elle ne les mord jamais : Et son menton passeroit pour impertinent, s'il avoit l'audace d'être laid, & de se mêler avec toutes les beautez qui sont sur un si charmant visage. Le point dont elle se couvre la gorge est assez raisonnable pour en laisser voir assez peu pour ne point causer des desirs qui blessent le respect que l'on doit porter à Climéne ; Et toutefois il en montre assez pour donner envie de voir le reste : Tout le défaut qu'elle a, c'est qu'elle est aussi dure que

son-cœur. Au reste, malgré la peine que luy cause un amour qui la chagrine, & qui la rend plus maigre qu'elle ne devroit être, elle a les mains si belles, que je ne suis jamais si ravi, que lorsqu'elle m'en donne des soufflets. Et pour la taille elle l'a encore plus belle que tous les attraits dont je viens de vous parler. Jugez, Mademoiselle, si avec un esprit qui pourroit seul embellir un corps qui n'auroit rien d'aimable, Climene n'étoit pas une des personnes du monde qui est la plus accomplie : Et puisque vous m'avez si obligeamment promis que vous vouliez m'aimer, n'est-il pas vrai que vous me conseillez de lui être toute ma vie ce qu'il faut que je lui sois ? & à Vous,

MADEMOISELLE,

Tres-humble, &c.

A NOTRE AMY L'ABBÉ

DE SAINT P****

TU sçais bien, mon cher Abbé, que je suis trop de tes amis pour vouloir te déguiser ce que je pense. J'allay hier t'entendre prêcher, & tu seras bien fin si tu m'y attrape de ta vie. Tu m'avois bien dit, que tu te vengerois de ce que l'autre jour je te fis ennuyer à la Croix noire : Tu m'as si bien tenu parole, que c'est maintenant à moi à te menacer ; car je ne te fis attendre qu'un quart d'heure, & ton Sermon d'hier dura une grosse heure & demie. Je te jure que je ne voudrois pas être Saint Barthelemy, & me rencontrer dans tes mains. Il est incomparablement plus grand Martyr depuis que tu as fait son panégyrique, qu'il ne l'étoit auparavant ; & tu ne le fis, je pense, hier revivre que pour l'écorcher tout de nouveau. Au commencement que tu fus

Abbé, je craignois qu'on ne jettât un dévolu sur ta Crosse. Toutes les fois que tu me parlois de bénéfices, tu faisois monter si haut ce que le tien te coûteroit, que je doutois que tu l'eusses bien acquis : mais un de mes amis qui entre dans ta confidence, m'ayant aujourd'huy appris que c'étoit de ton Sermon que tu voulois parler, j'ay banni l'appréhension que j'avois, qu'on ne formât des conspirations contre ton Abbaye : elle te coûte si peu de chose, que tu ne dois pas craindre qu'on t'accuse de Simonie. Ce n'est pas, mon cher Abbé, que je te blâme de ce que tu as prêché pour avoir du bien de l'Eglise ; mais à present que tu en as suffisamment, il n'y aura pas grand mal pour le bien de l'Eglise quand tu ne prêcheras plus. Crois-en l'homme du monde qui est avec le plus de sincérité,

Ton trés-humble Serviteur.

A PHILIS.

C'Est au commencement du Roman d'Alcidamie que vous trouverez l'Histoire de Cinthie & d'Iphile ; Vous aurez beaucoup de plaisir à la lire, parce que Cinthie qui est de vôtre sexe, y fait le plus beau personnage du monde ; & qu'aprés tout cela vous valez incomparablement mieux qu'elle. Je haïs autant ce coquin d'Iphile, à cause de son inconstance, que j'aime Cinthie à cause de sa fidelité ; & malgré tout le remors qu'il a, s'il n'avoit pû mourir, & qu'on m'eût fait l'arbitre de sa vie, je l'aurois condamné à être pendu. Ne vous lassez point de conserver le caractére de Cinthie, belle Phillis : Et quand même vos bontez devroient faire un Iphile, songez que vous ne perdriez rien de vôtre gloire, & que vôtre mémoire seroit

autant reſpectée de tous les honnêtes gens, que la mienne leur ſeroit odieuſe. Vous ſçavez-bien, Philis, que vous ne riſquez quoy que ce ſoit. Vous vous êtes renduë Maîtreſſe de mon cœur, avant que de m'accorder une place dans le vôtre : Ainſi vous ne m'aimez que ſur bons gages. Il eſt vray que ces gages ſont en de trop chéres mains pour ſonger à les en retirer jamais ; Et quand ils ne vaudroient pas ce que vous m'avez prété deſſus, vous avez bien la mine de les garder éternellement, ſi vous les gardez auſſi long-tems que j'ay envie d'être Tout à vous.

A

MADEMOISELLE

MILLEY.

A Force d'être heureux, Mademoiſelle, je ſuis le plus miſerable de tous les hommes. Monſieur vôtre frere m'honora hier de la plus obligeante lettre qui ait jamais été ; & à vous dire vray, je n'attendois pas moins d'une politeſſe auſſi grande que la ſienne. Qui l'auroit crû que la perſonne du monde pour qui j'ay le plus de reſpect, & qui ſans doute en merite le plus, trouvât autant de joye à ne me point voir, que je trouve de plaiſir à penſer à Elle ? Eſt-il poſſible que vous ayïez pû vous reſoudre à commettre la plus grande de toutes les injuſtices : & vôtre conſcience ne vous reproche-t'elle point qu'une légereté ſi ſoudaine

que la vôtre, ne devoit pas abuſer d'un amour ſi fidelle que le mien? Dites-moy de grace, Mademoiſelle, qui vous ſouhaitez que j'accuſe de mon malheur! Monſieur vôtre Pere me fait des careſſes que je ne mérite pas; Monſieur vôtre frere m'accable de civilitez, bonnes ou mauvaiſes; & Mademoiſelle vôtre ſœur a le cœur aſſez grand pour ne vouloir point de mal, à qui ne luy ſouhaite que du bien: Cependant je ne vais point chez Vous. Je crois y être haï de tout le monde; & peut être ne le ſuis-je que de Vous. Puiſque vous me banniſſez ſi facilement de vôtre vûë, vous n'aurez pas beaucoup de peine à m'éloigner de vôtre cœur. Quelque empreſſement que j'aye de ſçavoir la certitude de mon ſort, j'ay peur de recevoir de vos nouvelles, parce que je crains d'apprendre que vous ne m'aimez plus. Quand vous m'ordonnâtes de ne vous voir que le moins que je pourrois, je ne vous ſoupçonnay point d'une ſi noire malice.

Pour flatter ma douleur (car toûjours on ſe flatte)
Mon amour quelquefois faiſoit dire à mon cœur,
Si le pére me haït, ou le frére, ou la ſœur,
Je ſuis ſeur que du moins Philis n'eſt pas ingrate:
Puiſque le Ciel en elle a tant mis de tréſors,
Son eſprit eſt ſans doute auſſi beau que ſon corps,
Pour rien faire d'injuſte elle a l'ame trop belle:
Je me trompois, mon cœur: car malgré tant d'appas
Philis, elle ſeule eſt cruelle;
Et ſes Parens ne le ſont pas.

Voilà, Mademoiſelle, ce que je croyois, mais tout change, & rien n'eſt durable que le deſir que j'ay d'être éternellement, Vôtre tres humble & trés-obéïſſant ſerviteur.

A UNE AUTRE BABET.

JE ſouhaiterois, aimable Babet, que la lettre que je prens la liberté de vous adreſſer aujourd'huy, fût capable de vous conſoler du ſacrifice de celle d'hier. Je ſçay bien que vous ne recouvrerez pas ce que vous avez perdu: j'écris avec moins de politeſſe, que celuy de qui j'envie le bonheur, & je luy céde avec bien du plaiſir, le droit que je prétens ſur le Parnaſſe, pourvû qu'il ne me diſpute pas celuy que je prétens ſur vôtre cœur. Ce n'eſt pas Babet, que ſa lettre ne meritât le feu: C'eſt commettre un crime de léze-Majeſté d'amour, d'attendre que l'on ſoit enſevely dans une Soûtane, pour parler des feux que l'on reſſent: Ou pour s'exprimer plus chrétiennement, c'eſt commettre un crime de léze-Majeſté divine, de parler des feux que l'on reſſent, quand on eſt

eſt enſeveli dans une Soûtane.

Lorſqu'on eſt dans un Seminaire
Où l'on ne doit penſer qu'à ce qu'on doit à Dieu
Les paſſions doivent ſe taire,
Et ne pas profaner la ſainteté du lieu:
Pour moy ſans étaller une ardeur criminelle:
Si j'aſpire à plaire à vos yeux,
J'aime en vous, aprés Dieu, qui vous a fait ſi belle,
Ce qui luy reſſemble le mieux.

Vous allez dire, Babet, que je parle en intéreſſé, & que je plaindrois le ſort d'une auſſi belle lettre que la ſienne, ſi elle avoit été adreſſée à tout autre qu'à Vous: Quand vous le direz, vous ne vous tromperez peut-être pas. Je ſuis un peu Jaloux, & la conquête que je tâche de faire, mérite bien que je le ſois. Si en vous perdant je ne faiſois qu'une perte médiocre, je ne m'en allarmerois que médiocrement; mais vous m'êtes devenuë ſi chére, & je crois vous mériter ſi peu, que toutes les fois qu'on vous debite des tendreſſes, on me fait trembler. Le nom de Sœur qu'on luy donne, & celui de Frere dont vous l'honorés, ne s'accordent point avec le mot de flâme dont il uſe quand il vous écrit, ny avec

les soûpirs qu'il pousse quand il ne vous écrit pas. Il me semble qu'il s'en doit tenir à l'amitié, & ne pas trouver étrange que j'aille jusqu'à l'amour.

Ce n'est pas luy faire un outrage,
Il n'est que vôtre Frére, & je suis vôtre Amant:
L'Amitié l'accommode, il en fait son partage,
Et l'Amour a pour mon usage
Quelque chose de plus charmant.
J'ay des Sœurs comme un autre, & le nœud qui m'engage
Me les fait aimer tendrement;
Mais je vous aime davantage,
Et vous aime bien autrement.

J'ay beau vous aimer, Babet, si ma Lettre vous trouve encore en colére quand elle tombera dans vos mains, elle court risque de n'avoir pas un sort plus considérable que celle de l'Abbé. J'ay peur même qu'elle ne soit plus malheureuse, & que vous ne la brûliez avant que de l'avoir luë. Ce seroit faire une injustice à se recrier. Examinez-la avant que de la condamner : Vous serez en droit de la punir, quand vous sçaurez qu'elle est criminelle; & que vous aurez appris par son moyen que je ne puis m'empêcher d'être Tout à Vous.

A MONSIEUR
CHARPENTIER.

AH! juste Dieu! Monsieur, que la Maîtresse à qui je ne suis que par vôtre moyen, est vertueuse! Pour luy avoir aujourd'huy baisé deux ou trois fois la main, elle m'a vigoureusement querellé; voyez ce qui m'arriveroit si je faisois pis! Je n'ay osé luy dire, que je ne faisois l'amour que pour baiser, & que j'aimerois autant être amoureux *ad honores*, que de ne pas faire les fonctions requises à la qualité que ses yeux m'ont contraint de prendre. Je croyois en verité, qu'être amant declaré d'une fille, c'étoit en être plus d'à moitié Mary; & qu'on faisoit toûjours quelques pas du côté de l'amour défendu, avant que d'en venir à l'amour permis. A vous dire vray, je me lasse d'être amant, s'il n'y a que cela à

faire. Il eſt juſte, ſi j'ay la diſcretion de ne rien demander à la Belle qui lui coûte quelque choſe ; qu'elle ait la complaiſance de me laiſſer prendre ce qui ne luy coûte rien. La charmante Clotilde que vous connoiſſez pour avoir autant de vertu que fille du monde, en uſe d'une façon bien plus galante. Quand Lundy je revins de la Campagne, aprés deux baiſers qu'elle reçut auſſi goulument que je les luy donnois, ſon mouchoir qui vint à tomber, m'ayant obligé de couvrir ſa gorge de mes deux mains, de peur que d'autres ne la viſſent, elle m'en remercia le plus civilement qu'il luy fut poſſible; & me demanda ſi je n'avois beſoin que de cela. Il n'y a rien qui ſatisfaſſe tant, & qui revienne à ſi peu de frais. Si vous allez tantôt vous promener, & que vous accoſtiez la Maîtreſſe à qui vous êtes cauſe que je ſuis, repreſentez-luy bien que la vertu farouche n'eſt point une vertu qui ſoit de miſe ; & qu'il ne luy ſerviroit de rien d'avoir des appas, ſi elle n'en fait un bon uſage : Puis qu'elle m'a dit ce matin, que je ſerois reſponſable devant Dieu du tort que je me faiſois, de

négliger des talens qu'il ne m'a donnez que pour m'en ſervir ; apprenez-luy ce ſoir, qu'elle luy eſt comptable des momens qu'elle perd & de ceux qu'elle fait perdre aux autres : & que c'eſt pour aimer, auſſi bien que pour être aimée, qu'il en a fait le plus beau de ſes ouvrages. Quelque paſſionné que j'en puiſſe être, ſi j'oſois vous faire un aveu de ma foibleſſe, je vous dirois, que Michelon n'a guéres moins de charmes que ſa Sœur ainée. Son procedé me paroît ſi franc ; ſa façon d'agir me ſemble ſi honnête ; & tout ce qu'elle dit, me plaît ſi fort ; que ſi j'avois deux cœurs, je leur en donnerois à chacune un : Et vous prierois de ne me point vouloir de mal de ce que je ne pourrois plus être que de toute mon ame, vôtre trés-humble &c.

A

MADEMOISELLE

DE P. P.

JE vous trouve, Mademoiſelle, la plus galante perſonne du monde de m'écrire ſi cavalierement, & de me traiter d'une maniére à faire croire que je vous aye aimée. Je ne vous en voudrois point de mal, ſi vous ne vouliez que vous en faire honneur, & perſuader par là que vous avez du merite, puis qu'un homme d'eſprit s'eſt amusé à vous conter fleurette; mais vous me menacez ſi mal à propos d'avertir ma Maîtreſſe de mon inconſtance, que ſi je faiſois bien, je l'avertirois de vos ſottiſes. Dites-luy la verité ſi vous l'oſez, & nous verrons à qui des deux vous ferez le plus de tort: Dites

luy que je promis de vous épouſer, quand je croyois que vous étiez ſage; & que je m'en ſuis dédi, quand j'ay vû que vous ne l'étiez pas. Apprenez-luy que vous avez accordé des faveurs à tout le monde, hors à moy, & que mon amour n'a duré qu'auſſi long-temps que vôtre vertu. Repetez-luy les réprimandes que je vous ay faites aſſez de fois pour vous en ſouvenir, de ce que vous faiſiez des avances à des garçons que je ne voudrois pas avoir pris la liberté de faire à des filles: Et pour ne pas oublier la partie honteuſe de vôtre vie, récitez-luy le dialogue que vous fites D... & Vous, quand vous lui voulûtes faire une grace dont il vous remercia, parce que vous la luy accordiez trop librement. Croyez-moy, Mademoiſelle, ne vous faites point connoître, de peur que cela ne vous nuiſe. Si c'eſt que vous ayez envie d'un mary, vous pouvez jetter les yeux ſur ceux qui le ſont déja plus d'à moitié; ſinon le Couvent des Madelonnettes n'eſt pas encore plein, & vous ſçavez que c'eſt un lieu pieux, qui ſert ordinairement d'azile à toutes celles qui ſe veulent

repentir de leurs vieux péchez. Au reſte pour montrer que je vous mets au pis, je vous trouve ſi indigne d'une civilitre, que je ne vous en ferois point, ſi je pouvois finir ma lettre ſans dire que je ſuis Vôtre ſerviteur.



A SON ALTESSE ROYALE MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE,

La Gazette que j'envoye aujourd'huy à Vôtre Alteſſe Royale, ne peut manquer d'avoir un ſuccez heureux. La ſanté de la Reine-Mere qu'elle publie, eſt deſirée avec trop de paſſion, pour ne pas l'apprendre avec plaiſir : Et comme les reſpectueux attachemens que vous avez continuellement eu pour Elle, vous a merité l'amitié tendre qu'Elle a toûjours eûë pour Vous, je ſuis sûr qu'une ſi grande nouvelle auroit de quoy vous charmer, ſi les ſoins que vous luy avez donnez durant qu'elle étoit malade, ne vous avoient déja appris qu'elle ne l'eſt plus. Quand je vous ay dit, Mademoi-

ſelle, que ma Gazette d'aujourd'huy ne pouvoit manquer d'avoir un ſuccez heureux, je ne me ſuis pas ſouvenu qu'une ſanté auſſi précieuſe que celle de la Reine, ne fait qu'une partie de ce qu'elle contient: Les autres Nouvelles n'étant pas d'une ſi grande conſéquence, exciteront moins de curioſité: & quoi que dans l'article où je parle de la Victoire que Monſieur de Beaufort a remportée, il y ait une deſcription aſſés particuliere, je doute que V. A. R. la trouve aſſés plaiſante pour s'en divertir. Aprés tout, Mademoiſelle quand je ne vous divertiray pas, je ne feray rien contre ce que je vous ay promis. Je ne puis rien donner à V. A. R. qui ſoit digne d'Elle, ſi je ne l'emprunte d'Elle-même. Les beautez médiocres ne ſont pas pour les eſprits ſublimes: & je déſeſpére de pouvoir jamais rien faire d'achévé à moins que vous ne m'offriés des occaſions de parler de Vous. On peut dire qu'il ne vous échape rien qui ne ſoit à imiter; & que vos moindres actions ſont capables d'effacer les belles que les autres ont coûtume de faire: Mais, Mademoiſelle, y a-t'il quelqu'un qui ait beſoin que je l'en inſtruiſe? Et puis-je faire des nouveautez de ce que toute l'Europe n'ignore pas? V. A. R. a fait concevoir une ſi grande opinion de ce qu'elle vaut, qu'à préſent c'eſt médire d'Elle, que d'en parler ſimplement, comme on parle bien d'un autre: Elle ne peut rien faire d'auſſi grand que l'idée qu'elle eſt obligée de remplir; & ſi déſormais en parlant de Vous, j'entretenois la France de quelque choſe qui fût moins extraordinaire que vos Vertus, on croiroit que je me ſerois mépris. Contentez-vous donc, Mademoiſelle, d'apprendre ce que les autres font, en attendant que j'apprenne aux autres ce que vous étes capable de faire: recevez ce que je dis, au défaut de ce que je voudrois dire; & ne me refuſez pas la permiſſion que vous avez coûtume de m'accorder, puiſque c'eſt avec mon reſpect ordinaire que je vous ſupplie de ſouffrir que je ſois,

MADEMOISELLE,

De V. A. R.

Le tres-humble, tres-obéïſſant,
& tres-ſoûmis Serviteur.

A MADEMOISELLE DE NANTEUIL.

JE ne vous envoierois pas les paroles que vous avez souhaité que je vous fisse, si j'avois osé vous les porter moy-même. Si vous n'aviez d'appas que ceux qui sautent aux yeux de quiconque a l'honneur de vous approcher, (quoy qu'ils soient en assez grand nombre pour ne pas laisser échapper un seul cœur qui s'est osé froter à Vous) il n'y auroit qu'à se tenir sur ses gardes en vous voyant; & peut-être ne seroit-on pas vaincu, sans avoir du moins le tems de l'être. Mais quand aux beautez que vous étallez sans cesse, vous joignez d'autres charmes que vous n'étallez que lors qu'il vous plaît; il n'y a point de cœur ferré à glace, à qui d'abord vous ne fassiés rompre le cou. Il est constant que je n'ay jamais rien vû de si accompli

que Vous. Vous avez l'esprit si beau, si aisé, si gracieux, l'entretien si galant, l'air si modeste, l'humeur si égale, & tant d'autres choses si charmantes qu'il n'y a point d'honnête-homme qui en vous voyant ne fit conscience de ne faire que vous estimer. Je ne parle point de vôtre voix, parce que je n'en puis parler qu'en transport; il ne m'en souvient jamais qu'il ne me souvienne aussi que vous me fites bien payer le plaisir que j'eus de vous entendre; j'aime mieux en revenir aux paroles que vous m'avez commandé de faire, aussi-bien disent-elles assez ce qu'il m'en coûte: Et si quelque jour vous les chantez, il n'y a qui que ce soit qui en apprenant qu'elles sont de moy, ne devine facilement qu'elles sont pour Vous.

Moy qui fuyois l'amour, à la fin j'en ay pris,
Mais est ce ma faute, Iris?
Ah! sans doute c'est la vôtre.
Vous devez voir mes feux sans en être en courroux:
En chantant les amours d'un autre.
Vous m'en avez donné pour vous.

Vous changez de couleur. Qu'avez vous résolu?
Est-ce vous avoir déplû,

Que d'avoir pris tant de flâmes ?
Ah comment, belle Iris m'en ſerois-je empéché?
Vous chantiez pour toucher les ames ?
J'écoutois, Vous m'avez touché.

Je voudrois, Iris.... Mon Dieu ! Mademoiſelle, je vous demande pardon: Je ſuis ſi accoûtumé au nom d'Iris, à cauſe que je vous l'ay donné dans les deux Sixains que je vous ay faits, qu'il m'échappe avec auſſi peu de peine en proſe qu'en vers. Vôtre deſtin étant d'être aimée d'un homme qui mérite ſi peu de vous aimer; encore eſt-ce une eſpéce de conſolation pour Vous, de ce qu'en parlant de ce qu'il aime, il déguiſe ce qui vous peut faire reconnoître. J'ay beau dire, j'aime Iris, avant que perſonne devine que vous la ſoyiez. Je ſuis ſi jaloux de vôtre gloire, que ce n'eſt qu'à Vous que je dis que je vous aime, parce que je ſuis aſſûré que vous ne le direz pas. Mais au moins, Mademoiſelle, je ne veux garder le ſilence que ſur le chapitre de l'amour. Je ne diray en aucun lieu que je ſuis vôtre amant; mais je diray par tout que je ſuis Vôtre trés-humble & trés-obéiſſant Serviteur.

A MONSIEUR
BERTHELOT.

POur la premiere fois, Monſieur, que je prens la liberté de vous écrire, il eſt aſſez extraordinaire qu'un homme comme moi, au lieu d'avoir des graces à vous demander, ait des remercimens à vous faire. Monſieur & Madame de Bragelonne avec qui je ſoupai hier, m'apprirent les obligations que je vous ay; & comme vôtre ſuffrage eſt quelque choſe de glorieux pour celui qui le reçoit, j'ay tant de joye de me l'être attiré, que je n'ay pas encore eu le temps d'examiner ſi je le mérite. Il eſt vrai, Monſieur, qu'il n'y a rien à examiner aprés vous: avec autant de lumieres que vous en avez, on ſe trompe difficilement: Et puiſque le petit ouvrage que j'ay fait ne vous a pas déplû, j'en tire une conſequence infaillible, qu'il doit plaire à tout ce qu'il y a de gens d'eſprit qui

le verront. Si j'avois l'honneur d'être plus particuliérement connu d'un auſſi galant homme que vous l'êtes, peut-être aprés avoir mérité vôtre ſuffrage, mériterois-je encore vôtre confiance ; & ſi j'étois employé pour vôtre ſervice, je n'ay, je penſe, jamais rien fait de ſi bien, que ce que je ferois pour Vous. Vous verriez, Monſieur, que ce que je fais ne me coûte pas tant de ratures que vous penſez. Quoy que mes premieres penſées ſoient celles dont je me ſers toûjours, je tâche de les exprimer ſans confuſion, parce que je ſuis ravy de faire entendre ce que je veux dire ; & ſur tout quand je dis que je ſuis, avec tout le reſpect & tout le zele poſſible, Monſieur, Vôtre trés-humble & trés-obéïſſant Serviteur.

A MONSIEUR
DE QUANTEAL,
MEDECIN
DE MADAME LA PRINCESSE.

VOus avez ſouhaité, Monſieur, que je vous envoyaſſe le Medecin-Volant, & je vous l'envoye ; mais à condition que ſi jamais je vais au païs, & que je ſois aſſez heureux pour y devenir malade, vous aurez la bonté de ne me pas faire languir long-tems. Remarquez, s'il vous plaît, que je ne veux pas dire, que vous aurez la bonté de m'expédier le plûtôt qu'il vous ſera poſſible ; & ſouffrez que je vous avertiſſe, de peur d'équivoque, que je n'eſtime la Médecine, qu'en ce

qu'elle peut être utile à la conservation ou au recouvrement de ma santé : parce que je mourrai bien sans le secours de personne, & particuliérement de vôtre Faculté, de qui les homicides journaliers font trembler les plus saines gens du monde. Il meurt plus de personnes en ces quartiers-cy par la faute des Médecins que vous n'en ressuscitez en celui où vous êtes par vôtre capacité; & Paris est si miserable pour les malades, que l'on prend plus de soin pour les faire mourir, que vous n'en prendriez pour les faire vivre. Je vous proteste, Monsieur, que si l'on mappelloit à la Police, j'y donnerois bon ordre : Il ne seroit plus permis d'assassiner impunément un homme : & ces Messieurs, qui ne sont Médecins que par la Soûtane, seroient obligez durant quelques années que je limiterois, de faire l'épreuve de leur science sur les Animaux qui ne sont plus propres au travail. Si cela étoit, les habiles comme Vous, Monsieur, n'en seroient pas plus mal, & les malades en seroient beaucoup mieux : Vous en auriez plus de pratique, & ceux qui meurent avec tant de précipitation entre les mains de ces ignorans, ne mourroient, peut-être pas si vîte entre les vôtres. Pour moy, Monsieur, j'ay tant d'estime pour Vous, & tant d'inclination pour le pays, que si jamais il me prend envie de sortir du monde, j'aime mieux mourir de vôtre main, que de pas une autre : quand ce ne seroit qu'à cause qu'il y a de mes parens qui en sont déja morts ; & que par conséquent je suis obligé d'être, Monsieur, Vôtre trés humble &c.

A

MICHELON.

TU as beau faire tout ce qui t'eſt poſſible pour me déſabuſer, je ne puis revenir de la méchante opinion que j'ay de l'Abbé qui eſt à préſent Couſin de ta Couſine. Je luy trouve l'eſprit ſi mince, les ſentimens ſi bas, l'entretien ſi fade, les inclinations ſi mauvaiſes, & la mine ſi dégoûtante, que ſi je n'étois aſſuré que tu es incorruptible, je ne pourrois ſouffrir que tu le viſſes, tant j'ay peur de la contagion. Il n'y a pas un Quolibet qu'il ne ſçache, pas un Rébus qu'il n'étudie, & pas un méchant mot qu'il ne veüille dire. Je ne te veux point de mal de ce qu'il vient quelquefois chez toy; mais j'auray de la peine à m'empêcher de t'en vouloir, ſi jamais quand il y viendra, & que j'y ſeray, tu m'empêches de ſortir, comme tu fis Dimanche. Son étourdy de Frere n'eſt guéres moins inſupportable que lui: Et pour

te dire au vray ce que je penſe de tous deux; je te proteſte que j'aimerois mieux tomber entre les mains des ennemis de la Foi, qu'en celles de deux ſi grands ennemis du ſens commun. Dis-moy, de grace, toy qui as de l'eſprit autant que dix, comment tu peux t'accommoder de deux Animaux qui en ont ſi peu? T'ont-ils quelquefois dit en particulier quelque choſe de ſpirituel, qu'ils ne veulent pas dire en préſence du monde, de peur que l'on n'en profite? Sont-ils Sots de profeſſion? le ſont-ils par politique? ou bien eſt-ce le péché originel de leur maiſon? L'Abbé n'ouvre jamais la bouche qu'il ne faſſe trembler toutes les oreilles, dont il eſt le perſecuteur déclaré. On n'a jamais dit de bonnes choſes où il a été, qui n'ayent été ſalies de quelqu'une de ſes impertinences. Je penſe, pour moy, que jamais il ne va par la Ville, qu'il ne ramaſſe tout ce qu'on y dit de plus méchant, pour en aſſaſſiner à ſon retour les honnêtes gens dont il eſt le fleau: & je te jure, que ſi j'avois quelque choſe à demander à Dieu pour le ſalut de mon ame, je le prierois de me donner la patience qu'il eſt néceſſaire

d'avoir avec un si grand diseur d'inutilitez. Quelque noirci de pechez que l'on puisse être, deux heures de sa conversation vont rendre une ame blanche comme neige, pourvû qu'on fasse une bonne application du Martyre qu'on aura souffert. S'il est vrai que tu me considéres un peu, délivre-moi de sa persecution. La fiévre tierce que j'ay euë durant six mois, & qui étoit journellement précedée d'un frisson qui duroit quatre heures, m'a fait moins trembler que sa présence. Toutes les fois que je le rencontre, j'ay peur qu'elle ne me reprenne : & comme il te rend des visites assez fréquentes, je n'ose t'aller voir de crainte que sa langue ne dérobe à tes yeux le succez de leur attentat. Si j'ay à mourir, tâche auparavant de me faire aimer la mort; comme tu m'as fait aimer la vie. Il ne faut qu'étaller à mes yeux tout ce que les tiens ont de charmes : Tu m'accoûtumeras insensiblement à voir l'appareil de mon trépas, comme tu m'as accoûtumé au plaisir qu'il y a d'être tout à toy.

A MONSIEUR

MILLEY.

MONSIEUR,

Je venois de prendre congé de Monsieur le Duc, & j'étois sur le point de faire gagner cinquante sols à mon Cheval de loüage, aussi maigre que celuy qui nous est représenté dans l'Apocalypse, lors qu'hier à Chantilly j'apperçus un homme à Juste-au-corps bleu qui couroit aprés moy, & que je reconnus facilement quand il en fut plus prés. C'étoit Monsieur Boccard, qui d'abord me sauta au coû, & me serra si fort, que si nous avions été en un autre païs, je me serois fort allarmé de ses caresses. Aprés les premiers complimens de par

& d'autre, qui consisterent en un *Comment vous portez-vous ? Fort à vôtre service : Je suis ravi d'avoir l'honneur de vous tenir icy : C'est moy qui le reçois : ô vous vous mocquez ! ô pardonnez-moy.* Il me dit qu'il avoit quelque chose à me communiquer ; & que comme il avoit oüi dire à sa sœur, qu'une femme lui avoit dit, qu'elle connoissoit un Prêtre qui disoit que j'avois de l'esprit, il me seroit obligé si je lui voulois donner mon conseil dans une affaire qui luy étoit de la derniere consequence. Je lui répondis, que je m'estimois fort heureux d'être connu d'un Prêtre, qui connoissoit une femme, qui étoit connuë de Madame sa sœur : que je ne demeurois pourtant pas d'accord d'avoir de l'esprit, quoyque ce Prêtre l'eût dit à cette femme; que cette femme l'eût redit à sa sœur, & que sa sœur eût eu la bonté de le lui redire ; mais qu'en récompense,ayant beaucoup de zele pour ce qui le regardoit, je lui dirois mon sentiment avec le plus de sincerité qu'il me seroit possible. Quand il vit que je paroissois si affectionné à le servir, & qu'il pouvoit sans risque me

me faire le dépositaire de ses secrets ; il m'apprit qu'il étoit amoureux de la plus belle fille de Chantilly ; qu'il étoit si absolument résolu de se marier avec elle, que le premier de ses amis qui lui conseilleroit le contraire il l'envoieroit au Diable ; & qu'il me prioit de lui dire s'il la devoit épouser ou non. Vous pouvez penser que je ne me fis pas tirer l'oreille pour lui dire que je lui conseillois de l'épouser. J'eus trop peur qu'il ne m'envoyât où il promet d'envoyer tous ceux qui ne seront pas de son avis : & je vous proteste que je le satisfis si fort, qu'il me felicita de nouveau sur ma capacité;& me jura sur son honneur, que j'avois beaucoup plus d'esprit qu'il ne pensoit, puisque j'étois si heureusement tombé dans son sens. Il me dit ensuite que pour me faire voir qu'il avoit fait le plus beau choix du monde, il souhaitoit que je visse sa Maîtresse ; Je m'en excusay, sur ce que j'étois fort pressé de partir: mais mon excuse ne me servit de rien ; Il me soûtint que puisque j'avois donné trois heures de mon temps,à voir ce qu'il y a de rare à Chantilly, je devois pour le moins donner

un quart d'heure à la rareté la plus considérable qu'il y ait. J'allay donc voir vôtre future Cousine, qu'en verité je trouvay fort jolie. Je la baisay des deux joües, & luy dis d'abord, que je n'avois jamais rien vû de si galant qu'elle; à quoy elle me répondit fort obligeamment, *Point du tout*. Je lui dis de plus, que j'étois un phisionomiste assez passable; & que j'étois le plus trompé du monde, ou elle avoit infiniment de l'esprit; cette seconde fleurette fut repoussée par un second *Point du tout*: Et quand même je luy témoignay ma joye de ce qu'elle étoit aimée de Monsieur Boccard, & que je l'assuray que c'étoit un fort honnête homme; elle me répondit encore, *Point du tout*.

Si j'avois par malice pure
Dit à la bonne créature
Que j'eusse un peu poussée à bout,
Vous avez votre pucelage;
Elle m'eût répondu, je gage
Point du tout.

Aprés ces trois *Point du tout* consecutifs, je lui fis trois revérences consecutives, & la baisay trois fois consecutivement, puis je montay sur ma Mazette; & dés que j'eus reçu les ordres de vôtre cher Cousin, qui me pria de vous raconter tout ce qui s'étoit passé, je picquay si vivement, qu'en moins de quatre heures, je passay au bout de vôtre ruë, à dessein de vous assûrer, si j'avois eu l'honneur de vous y rencontrer, que je suis avec autant de passion qu'on le puisse être, Monsieur, Vôtre trés-humble, &c.

A MADEMOISELLE M.***

S'Il est vray, Mademoiselle, que le plaisir le plus sensible que je sois capable de recevoir, soit d'apprendre que vous ayez sujet de vous loüer de moi, la douleur la plus cruelle que je puisse sentir, est de sçavoir que vous ayiez sujet de vous en plaindre. Je le sçai pourtant ; & ce qui me donne encore un secret chagrin, c'est de n'en pouvoir trouver la cause. J'ay beau foüiller dans ma conscience, je n'y vois rien qui ne me défende de vos reproches : mon cœur, où vous êtes si bien gravée, ne m'accuse de rien qui soit contraire à ce que je vous dois : & tant que d'autres objets n'y usurperont point vôtre place, je ne vois pas quel sujet vous pouvez avoir de soupçonner la fidelité que je vous ay promise. Quand je me suis donné à quelque chose d'aussi aimable que vous,

je ne me repens pas si facilement que vous vous l'imaginez, moins il coûte de peine à vous aimer, plus il en coûte à ne vous aimer plus ; Vous avez mille appas qui engagent les cœurs à se donner à Vous, & vous n'avez pas un défaut qui les rebute : & pour moy, quelques difficultez qu'on oppose à mon bonheur, je trouve vôtre conquête si précieuse, que je suis persuadé, que je ne puis vous acheter tout ce que vous valez. Si vous êtes assez généreuse pour ne pas vous lasser de m'aimer, je suis assez reconnoissant pour ne pas me lasser de souffrir : ma constance ne finira point, que vos bontez ne soient éteintes ; & tant que vous sentirez dans l'ame quelque chose qui vous parle en ma faveur, je fermeray la porte de mon cœur, tant pour empêcher que vôtre image n'en sorte, que pour en défendre l'entrée à toutes celles qui luy en voudroient disputer la possession. Ce n'est pas que je ne m'engageasse ailleurs, s'il m'étoit permis de me détacher de Vous. Il est des gens par le monde qui me font oublier les outrages qu'on m'a fait chez Vous, par les graces

qu'ils me font chez eux : Cependant, parce que je me souviens de vous, je vous en fais un sacrifice, durant que vous vous préparez à en faire un de toutes mes Lettres, pour avoir lieu de ne vous plus souvenir de moy. Obligez-moy, si vous ne l'avez pas encore fait, de ne le pas faire : mes Lettres ne méritent pas que vous les estimiez ; j'en demeure d'accord: mais quand ce ne seroit qu'à cause que vôtre nom y est si souvent repeté, elles sont dignes d'un sort plus heureux que celuy que vous leur préparez. Vous n'en avez pas une qui n'ait été l'interpréte de ma passion: toutes vous ont dit que je vous aime; & toutes vous ont dit vray. Si vous les condamnez au feu pour vous avoir appris des véritez, helas ! Mademoiselle, si elles vous avoient entretenuë de mensonges, à quoy les condamneriez vous ? Quoyque vous les ayïez jugées souverainement, j'appelle de vôtre rigueur à vôtre bonté. Je les ay considérées, tant qu'elles ont eu l'honneur de vous plaire ; maintenant qu'elles ne vous plaisent plus, je leur touche d'assez prés pour être obligé de solliciter leur grace. Quelques méchans que puissent être les enfans, un Pére ne peut les voir brûler sans douleur : puis qu'ils vous ont déplû, je ne demande pas qu'ils soient tout-à-fait absous, mais accordez-leur une commutation de peine ; changez la severité de vôtre Arrêt en une prison perpetuelle, & condamnez-les à ne jamais voir le jour. Je suis assez jeune pour en faire d'autres qui seront plus respectueux que ceux-là ne l'ont été : & d'ailleurs, puis qu'ils ne sont coupables que pour vous avoir appris que je vous aime, je tairay si bien l'amour que je veux éternellement conserver pour Vous, qu'ils ne vous iront plus voir que pour vous apprendre que je suis avec autant de respect que vous avez de mérite, Mademoiselle, Vôtre trés-humble, &c.

A MONSIEUR

CHARPENTIER

DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

JE ne puis assez vous dire combien vous avez perdu de n'avoir pû venir au Sermon que l'Abbé Talement vient de faire. Depuis St. Pierre premier Prédicateur du Nouveau Testament, jusqu'au Pere Dom Côme, à présent regnant, je ne pense pas qu'on ait jamais si bien prêché. Je sçavois bien que c'étoit l'un des plus beaux esprits du monde ; mais je ne sçavois pas que son esprit fût propre à tout : & qui a le malheur de ne le connoître que de vûë, aura de la peine à se persuader, qu'un homme de son âge ait été capable d'un effort si grand. Il a une façon de prêcher qui est si particuliére ; son geste m'a paru si aisé, sa division a été si heureuse, ses chûtes si agréables, ses transitions si justes, & toute son economie si belle ; que l'Auditoire qui étoit digne du Prédicateur

dicateur, a confessé tout haut, n'avoir jamais rien oüy de si universellement achevé. Quelque bien que je luy veüille, pour m'acquitter de celui qu'il a la bôté de me vouloir, je vous proteste qu'il ne m'échappe rien à son avantage que la vérité ne soit prête de garantir : & quelque favorables que luy soient les approbations qu'on luy a données, on peut dire qu'il n'en a point reçu des mains de la faveur ; ou qu'il faut de necessité qu'elle les eût dérobées dans celle de la justice. Monsieur Amelot Premier Président de la Cour des Aydes, qui est l'un des plus galans hommes du siécle, avaloit toutes les paroles du Prédicateur, à mesure qu'elles lui sortoient de la bouche ; & je ne crois pas que de sa vie il ait fait un repas spirituel qui lui ait semblé si bon que celui-là. Je me lasserois aussi peu de vous en parler, que je me lassois de l'entendre ; n'étoit que j'ay à vous avertir qu'au sortir du Sermon, j'ay été dans une maison, où j'ay parlé si avantageusement de Vous que l'on a une furieuse envie de vous y connoître. Aprés y avoir fait le portrait de vôtre esprit, qui est con-

nû de tout le monde ; une fille m'a prié de faire celuy de vôtre corps ; & voicy de quelle façon je m'en ſuis acquitté. Je lui ay dit que de l'eſtomac en deſcendant, je vous croyois bâti comme tous les autres hommes, à qui rien ne manque pour être bien faits ; mais que pour vôtre viſage, il étoit compoſé de pluſieurs pieces de rapport. Que vous aviez le front du Préſident de Champlâtreux ; les yeux de l'Evêque d'Autun ; le menton de Monſieur le Prince ; la bouche du Comte d'Olonne, & le nez du Marquis de Monteſpan. Vôtre nez augural a fait concevoir une opinion de Vous qu'il faut que demain vous confirmiez : ſi vous n'avez envie de paſſer pour auſſi camus que moi. Je vous attendrai juſqu'à onze heures, pour vous mener faire une connoiſſance, dont je me trouve preſque auſſi bien, que de l'honneur d'être, Monſieur, Vôtre trés humble & trés, &c.

AU MESME.

SI j'avois perdu vôtre amitié, je hâterois ce que la rigueur de Mademoiſelle M*** veut faire à loiſir, & j'avancerois une mort dont elle viendra bien à bout elle ſeule. Grace à ſa cruauté, je ne penſe pas avoir beſoin d'attenter à ma vie ; & j'ay aſſez de reſpect pour elle, pour ne pas dérober à ſes yeux la gloire de ma mort. Elle me laiſſera ſi peu de tems à vous incommoder, que vous ne devez me rien refuſer de tout ce que je vous demanderai le reſte de ma vie : & puiſqu'on donne à ceux qu'on mene pendre tout ce qu'ils ſouhaitent avant que de les ſecoüer, il n'eſt pas juſte qu'on me dénie les graces dont j'aurai beſoin, ſous prétexte qu'on ne me ſecoüera pas. Obligez-moy donc, je vous en conjure, de luy faire tenir de vôtre part la lettre que je luy adreſſe, & de l'accompagner d'une des vôtres, pour luy remontrer chrêtiennement

que mes jours ſont dans ſes mains. Tirez-en, ſi vous pouvez, une réponſe, où elle me flatte un peu ; & pour lui perſuader que mon amour eſt auſſi grand que ſon mérite, dites-luy, que ſans elle, vous ſeriez la perſonne du monde que j'aimerois le mieux. Je ne ſçay point d'autres termes pour m'expliquer, qui veulent dire tant. Bonjour, Monſieur, je ſuis, Tout à vous.

LETTRE
A
MADEMOISELLE
M.***

MADEMOISELLE,

J'allay hier pour avoir l'honneur de vous voir, mais vous manquâtes de parole, & la premiere fois que nous ſerons enſemble, Dieu ſçait quels reproches je vous en ferai. Je quittai ma Maîtreſſe avec qui j'étois, pour aller recevoir vos Commandemens, & vous me fites perdre du tems, dont en conſcience vous êtes obligée de me tenir compte. Vôtre Laquais que j'ay rencon-

tré m'a dit, que vous étiez fâchée d'avoir oublié que je devois vous aller rendre visite, & qu'il avoit charge de me dire que vous m'attendriez demain toute l'aprésdînée : Je vous joüeray un tour pareil à celuy que vous m'avez joüé ; car je ne m'y rendrai pas, mais Lundi, quand Monsieur vôtre Pere sera au Châtelet, je recouvreray le tems que je ne puis vous donner demain. Vous pouvez bien penser, que puisque je ne puis profiter de l'occasion, il faut que je sois bien embarrassé ailleurs. Adieu : Je suis ce que vous sçavez.

Ce Samedy au soir.

A

MICHELON.

sur la mort de son pere.

NE crois pas, ma chere enfant, que j'aye dessein de condamner les larmes que tu répans. Tu dois à la perte que tu fais tout le deüil dont tu es saisie ; & j'ay toûjours eu des sentimens trop avantageux de ta vertu, pour avoir douté de ce que je vois paroître. Si je t'écris c'est pour te faire part de la douleur que je ne puis m'empêcher d'avoir, quand je vois la tienne, & pour mêler les pleurs que l'amitié me fait verser, à celle que la nature te fait répandre : puisque je ne puis faire ma lettre sans accorder à la memoire de ton Pere, un tribut pareil à celuy que sans doute tu luy donneras en la lisant. Je croyois les

consolations plus aisées à donner qu'à recevoir ; mais quand nous sommes contraints de consoler ce que nous aimons, j'en trouve la différence si petite, que si le choix m'en étoit offert, je préférerois l'honneur d'en recevoir de Toy, au déplaisir que j'ay d'être obligé de t'en donner. En verité, Michelon, si tu sentois pour moy quelque chose de là de l'estime que tu as eu la bonté de dire que tu ne pouvois me refuser, tu m'épargnerois le chagrin de te consoler & tu te consolerois toy-même. Ton Pere ne sent rien de ce que tu souffres, & je souffre tout ce que tu sens. Quoy que tu fasses désormais, il ne peut t'être obligé que de tes priéres ; & je te veux être redevable de ton repos. Je ne te demande rien de ce que tu luy dois ; mais ne m'ôte rien de ce que tu m'as promis. Obéis à la nature, sans désobliger l'amour ; & regrette ce que tu as perdu sans risquer ce que tu as acquis. Par quelle necessité faut-il que tu donnes un torrent de pleurs à qui ne t'en demande point, & que tu refuses un soûpir à qui t'en demande si souvent ? Crois-moy, rens à tes yeux ce

que leur ont dérobé tes larmes : taris le déluge qui en a chassé les graces, afin qu'elles y puissent revenir : & fais en sorte que le souvenir de ce que tu n'as plus, ne te fasse pas oublier ce qui te reste. Ton pere qui est mort aussi chrêtiennement qu'il avoit vêcu, a reçu des graces que le Ciel ne fait pas à tout le monde. Les enfans qu'il a laissez, doivent se faire un exemple de sa vie, s'ils ont envie de mourir comme il est mort ; mais il n'y en a point qui le doive plaindre. La gloire dont il joüit est incompatible avec la tristesse que tu fais paroître. Si tu ne le croyois pas heureux, tu aurois peut-être raison de le pleurer ; mais de tous ceux qui l'ont vû mourir, il n'y en a pas un qui ne soit aussi assuré qu'il est en Paradis, que je suis seur d'être Tout à Toy.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
PASCAL.

QUand je ne croiray point que vous m'aimiez, je ne vous feray pas une grande injure ; car outre que j'ay plusieurs exemples de vous qui m'en doivent faire douter, il eſt impoſſible qu'on ne connoiſſe les ſentimens que l'on fait naître : Et en matiére d'amour je ne juge pas des effets par la ſuperficie. Le peu de clarté que j'ay me fait aſſez diſcerner le véritable d'avec le faux ; & je ſuis aſſeurée qu'il vous eſt plus aiſé de dire, *Je vous aime*, qu'il ne vous eſt facile d'aimer effectivement.

Quand on a de l'eſprit comme vous en avez,
Que l'on ſçait ce que vous ſçavez,

Que l'on ſçait bien parler, & poliment écrire,
Que l'on eſt & jeune & bienfait,
Il n'eſt pas mal-aiſé de dire
Ce qu'on ne ſent point en effet.

Ne me dites jamais que vous m'aimez, je vous en conjure ; ſi j'en étois aſſûrée, j'aurois de la peine à répondre de mon cœur, qui s'engageroit peut-être ſans conſiderer les ſuites qui ne pourroient être que dangereuſes : Et j'aime mieux vous avoir pour ami toute ma vie, qu'amant pour trois jours. Ce que je vous dis n'eſt pas pour vous mettre en mauvaiſe reputation auprés de vos Maîtreſſes : Je croy que ſi vous en rencontriez une dont le mérite fût proportionné au vôtre, vous l'aimeriez conſtamment ; & je puis vous aſſûrer,

Qu'encore que vôtre renommée
Soit par tout l'Univers ſemée ;
Que vous n'ayez été nourri
Que de la douceur du Parnaſſe ;
Que vous ſoyez des Sœurs le digne favori ;
Qu'Apollon vous céde ſa place,
Et que vous marchiez ſur ſes pas
Avec tant de pompe & d'appas,

Qu'il ſemble que ce Dieu vous prodigue ſes charmes :
Je ne ſuis point d'avis de vous rendre les armes,
Quand vous parlez d'un feu que vous ne ſentez pas.

Cela étant, ne parlons plus d'amour; vous avez peut-être un peu d'eſtime pour moi ; j'en ay infiniment pour vous; & j'aime mieux en demeurer là que d'être ſans ceſſe dans les ſoupçons & dans les défiances que l'amour fait naître.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE CASTELNAU.

MONSIEUR,

Aprés avoir fait des vœux pour Vous, durant que vous ſignaliez vôtre valeur en Hongrie, ſouffrez que je vous faſſe un préſent à vôtre retour ; & ne trouvez pas mauvais que je m'acquitte ſur les bords de nôtre Seine, du ſouvenir dont vous m'honorâtes quand vous étiez ſur le Danube. Je voudrois que ce que je vous offre égalât ce que je me

plairois à vous offrir : Je ſerois auſſi reconnoiſſant par devoir, que vous étes obligeant par habitude ; & je vous donnerois des loüanges qui ſeroient auſſi juſtes, que les applaudiſſemens que vous m'avez cent fois donnez étoient généreux. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je déſeſpere d'être un jour capable de tracer ce que vous promettez : le ſuccez eſt preſque infaillible, quand la matiere eſt agréable:& je tire de là une conſequence aſſurée, que lors qu'il s'agira de répeter ce que la Renommée dira de Vous, j'aurai aſſez d'ardeur pour tout entreprendre, & aſſez de courage pour tout exécuter. Je ne doute point qu'il n'y ait pour lors des plumes plus délicates que la mienne, qui me diſputeront la gloire de publier la vôtre : Je les préviens pour être en poſſeſſion de parler de Vous, & cette précaution rend ma témerité moins condamnable ; puiſque je ne vous fais un préſent peu digne de vous être offert, que pour vous accoûtumer à recevoir ceux qui en ſeront plus dignes. Faites grace à ce que je fais, en faveur de ce que j'ay envie de faire ; & puiſque mon inclination m'attache ſi

fortement à Vous, ayez la bonté de vous accoûtumer Vous-même à ne pas trouver méchant ce que je fais de médiocre, afin de ne pas trouver médiocre ce que je ferai de raiſonnable ; du moins, Monſieur, ſi rien n'échappe à la délicateſſe de vôtre diſcernement, & qu'il vous ſoit impoſſible de déguiſer vos ſentimens, je conſens que vous condamniez la foibleſſe de mon génie, pourvû que vous approuviez la force de mon zele : Auſſi-bien ne me veux-je rendre recommandable par aucune qualité que par celle que vous m'avez permis de prendre,

MONSIEUR,

De Vôtre, &c.

A MONSIEUR
DE RENNEPONT.

J'Ay beau rapeller ma réminiſcence, je ne me ſouviens point que depuis vôtre départ j'aye eu d'autre joye que celle que me vient de cauſer vôtre Lettre. Quelques chers que me ſoient vos interêts, je me conſole facilement de ce que la Paix eſt faite : J'ay trop de douleur de vôtre abſence, pour ne pas regarder avec plaiſir ce qui peut hâter vôtre retour ; & quelque profitable que vous fût la Guerre, j'aime mieux apprendre qu'elle ſoit finie, que de vous voir vous enrichir aux dépens de vos amis. En verité je me ſuis étonné, qu'avec autant de lumieres que vous en avez, vous ayiez pris un parti ſi peu ſolide. Vous avez l'eſprit ſi paiſible que toute vôtre vie vous avez declaré la guerre à la guerre même ; & n'ayant jamais

jamais paru en aucun lieu où vous n'ayez porté la paix, vous deviez bien vous imaginer que ſi vous alliez en Flandres, elle ne manqueroit pas de vous y ſuivre. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que ce que j'en dis n'eſt pas pour outrager vôtre bravoure : Je vous crois vaillant juſqu'à être témeraire à un beſoin : mais vous ſçavez que la guerre eſt un fleau dont Dieu s'eſt toûjours ſervi quand il a voulu punir ſon peuple ; c'eſt une marque que vous êtes bien avec lui, puis qu'il ne vous a pas ſi-tôt vû paroître, qu'à vôtre conſideration il a appaiſé toute la colere où il étoit. Si j'étois un peu meilleur Chrêtien que je ne le ſuis, & que j'euſſe fait mes devotions depuis que vous êtes parti, j'attribuërois aux vœux que j'ay faits pour vous, une partie de ce qui arrive : La guerre m'a ſemblé quelque choſe de ſi affreux depuis que vous y êtes, que j'ay tremblé pour Vous toutes les fois que je m'en ſuis ſouvenu ; & je n'ay jamais ſongé aux convois que vous deviez accompagner, que je ne me ſois imaginé que l'on me prioit du vôtre. A propos de convois, Monſieur, il eſt arrivé un malheur dont

vous n'aurez gueres moins de peine à vous consoler que moi. Madame des Periers que vous connoissiez pour une des plus spirituelles femmes du monde, & avec qui nous soupâmes si bien deux jours avant que vous partissiez fut enterrée Jeudy. Figurez-vous en quelle tristesse doit être plongé un Mari de qui elle étoit passionément aimée ; & combien sa mort a déja coûté de larmes à des filles qui ont perdu ce qu'elles avoient de plus cher. Pour moi, quoy qu'obligé de leur aller témoigner à quel point cette mort me touche, la perte qu'elles ont faites me paroît si grande, & les pleurs qu'elles répandent ont une cause si légitime, que jusqu'icy je n'ay osé les voir ; de peur de réveiller une douleur que je souhaiterois qu'elles n'eussent plus. Si vous pouvez vous dérober une heure de vôtre tems, & que vous désiriez leur apprendre le déplaisir que je suis seur que vous aurez, je leur diray de vôtre part ce que vous aurez la bonté de vouloir que je leur dise, ou leur rendray ce qu'il vous plaira de leur écrire. P... qui me demande tous les jours ce que je vais faire si souvent à

Paris puisque vous n'y êtes plus, vous est sensiblement obligée de l'honneur de vôtre souvenir. Elle se veut autant de mal de ne vous avoir pas dit adieu, que j'eus de regret de vous le dire ; & se reproche continuellement qu'elle a souvent fait le voyage de Paris par un plus mauvais tems, & pour des affaires d'une moindre consequence. Elle m'a prié de vous en demander pardon pour elle ; & de vous protester qu'il ne s'en faut guéres qu'elle ne soit vôtre Servante d'aussi bon cœur que je suis, Monsieur, Vôtre tres-humble & tres &c.

A MADEMOISELLE PASCAL.

SÇavez vous bien, Mademoiſelle, qu'il n'eſt ni beau ni honnête à vous de douter que vous m'ayez donné de l'amour, puis qu'en vous voyant je n'ay jamais douté que je n'en priſſe ! Je ne puis ſouffrir que vous ſoyez ſi favorable au mérite, dont je ne ſuis perſuadé que parce que vous dites le connoître ; & que vous le ſoyez ſi peu à l'amour dont j'ay tant de peine à vous perſuader, & que toutes fois vous me faites ſi bien ſentir. Comme je n'ay aucune des qualitez qu'ont ordinairement les bons Auteurs, apprenez auſſi que je n'en ay pas le foible, & que je ne me laiſſe point entêter de l'encens que prodigue la flaterie. Pour me convaincre de la ſincerité de vos approbations, apprenez-moi du moins que vous rendez quelquefois juſtice; & croyez un peu de ce que vous dis

mon cœur, ſi vous déſirez que mon eſprit croye un peu de ce que vous en dites. Il eſt vray que nous ſommes dans un ſiécle où l'eſprit ſe donne à ſi bon marché, & où tout le monde ſe pique d'en avoir tant, qu'il faudroit que j'euſſe été cruellement mal-traité de la nature, ſi j'étois l'unique à qui elle n'en eût point donné. Je ne vois perſonne qui n'écrive bien ou mal, & qui pour s'établir ſur le pié de Bel-eſprit ne mette ſon jugement au pillage.

On ſe plaît à loüer, on ſe plaît à médire ;
Mais ces fades plaiſirs ne me peuvent charmer:
Qu'eſt-ce que ſçavoir bien écrire
Au prix de ſçavoir bien aimer ?
Cupidon de l'Olimpe eſt le plus hõnête homme,
Je voudrois être Juge entre Apollon & luy ;
Venus autrefois eut la Pomme
Et l'Amour l'auroit aujourd'huy.
Quand ce Dieu quelquefois rend une ame enflâmée.
Pour flatter ſon martyre on le voit qui s'émeut;
Mais Apollon n'eſt rien qu'un vendeur de fumée :
Encor, n'en a-t'il pas qui veut.

Il vous eſt aiſé de voir par le peu d'état que je fais des graces qu'Apollon accorde, que l'honneur d'être l'un de

ſes favoris, n'eſt pas une gloire que j'ambitionne. Le plaiſir qu'il promet ne vaut pas le chagrin qu'il fait avoir. Quãd je trouve quelque choſe d'auſſi aimable que vous, j'oublie aiſément les careſſes qu'il me fait pour ſonger à vous en faire : & je compterois volontiers pour rien toutes les faveurs que je puis recevoir d'ailleurs, ſi vous étiez d'humeur à m'en accorder quelqu'une. Il eſt vray que tant que vôtre modeſtie ſervira de rempart à vôtre cœur, je ne dois pas eſperer de forcer la place : J'aimerois mieux avoir quatre pechez à vaincre en vous, qu'une vertu à y combattre. Comme l'amour naît ordinairement de la ſympathie, ſi au lieu d'être modeſte, vous étiez fort pareſſeuſe, raiſonnablement fiére, un peu colére & paſſablement friande, nous nous reſſemblerions aſſez pour n'avoir point de peine à nous aimer.

Mais quand je dis que je vous aime,
Il vous eſt bien aiſé de ne me croire pas ;
Vous n'avez jamais d'yeux pour vos charmans appas,
Comment en auriez-vous pour mon amour extrême ?

Si de tous vos attraits vous ſçaviez mieux le prix,
Vous verriez aiſément qu'on ne peut s'en défendre,
Et qu'un cœur né ſenſible eſt facilement pris,
Où tout autre que luy ſe ſeroit laiſſé prendre.

Au moins, Mademoiſelle, ſi vous avez la cruauté de ne vouloir pas un peu m'aimer, n'ayez pas la malice de me mettre mal avec celles qui ont plus de bonté que vous. Quand j'aurois pluſieurs Maîtreſſes, comme vous le dites, ce ſeroit moins une marque de mon infidelité que de ma conſtance. Vous ne doutez pas que s'il y en avoit quelqu'une qui m'accusât de n'être pas conſtant, elle ne me fît tort auprés des autres ; & de peur que cela n'arrive je ménage ſi judicieuſement mon amour, qu'il n'y en a pas une à qui je n'en témoigne aſſez. Si vous m'en vouliez croire, vous ne feriez point de difficulté de vous mettre de leur nombre. Quand vous n'auriez qu'une partie de mon cœur, qu'importe ? Si la partie que je vous en donnerois vaut pour le moins tout celuy d'un autre, n'en auriez-vous pas ſuffiſamment ?

Comme j'eus de tout tems un grand fond de tendreſſes,
De differents Objets je révere les loix :
J'ay toûjours diverſes Maîtreſſes ;
Mais je n'en vois qu'une à la fois.
Pour éprouver ce que je dis,
Hazardez quelque choſe & tentez la fortune :
Si j'ay des tendreſſes pour dix,
J'en auray de reſte pour une.

De l'air dont je vous parle, il faut que vous ſoyez bien défiante, ſi vous ne me croyez ſincére. Si vous n'en êtes pas encore convaincuë, je ſçay le moyen de vous en convaincre. Je n'ay qu'à dire que vous pouvez vous empêcher d'être ma Maîtreſſe, mais que vous ne pouvez m'empêcher d'être, Mademoiſelle, Vôtre tres-humble, &c.

A MONSIEUR DE RENNEPONT.

LE deſir que j'ay d'avoir de vos nouvelles fait que je n'appréhende pas de recevoir les Lettres que vous m'écrivez, quoy que l'air d'où vous les datez ſoit tout corrompu : & quand même celle qui vient de m'être renduë ſeroit toute peſtiferée, je vous aurois toûjours l'obligation d'avoir mieux aimé me faire mourir de la peſte, que de me laiſſer mourir de chagrin. Je ne ſçay ſi vous avez crû m'obliger en me ſouhaitant un employ qui m'empêchât de ſonger à Vous: Je n'en trouve point d'aſſez conſidérables pour les acheter ſi chérement ; & je ne croy pas qu'il en puiſſe être qui égalaſſent le ſacrifice que je leur ferois. L'amitié qu'il m'eſt glorieux d'avoir pour Vous, n'eſt pas moins grande que

celle que vous avez la bonté d'avoir pour moy ; mais je vous avouë que je n'ay pas tant de complaisance. J'ay fait des vœux pour la paix, pendant que vous en faisiez pour la guerre ; & en les faisant je songeois moins à paroître bon sujet qu'à paroître bon amy. Vôtre souvenir a beau m'être avantageux, je n'appelle point se voir que se voir par les yeux de la foy ; & mon imagination ne peut me faire accroire que nous soyons ensemble tant qu'il y aura quatre-vingts lieuës entre Vous & moy. Si la perte que vous avez faite égaloit la mienne, il vous seroit aisé d'entrer dans mon sentiment : L'idée de ce que vous auriez eu, vous feroit songer à ce que vous n'auriez plus ; & plus vôtre mémoire vous seroit fidelle, plus elle vous traiteroit cruellement. Il ne falloit plus que m'apprendre que l'air que vous respirez est infecté, pour achever de me faire croire que je vous ay perdu. Pendant que vous avez été guerrier, si je m'alarmois facilement, je me consolois de même. Je ne vous avois pas si-tôt crû brave, que je me souvenois de vous avoir vû prudent : Et

quoy que je ne doutasse point que vous ne fussiez le premier à bien faire, je m'imaginois que vous seriez le dernier mort : Mais la peste a, ce me semble, quelque chose de bien plus redoutable ; elle triomphe de tout ce qu'elle attaque ; & je pense que David, qui avoit le sens fort bon, ne l'auroit pas choisie, si pour expier le peché qu'il venoit de faire, il eût cru en être quitte à moins. Si vous n'aviez point eu de regret de me quitter, je me persuaderois que ce seroit une punition de Dieu, & selon moy vous en seriez quitte à bon marché ; mais je suis témoin qu'en nous séparant vous en usâtes le plus honnêtement du monde ; & s'il y avoit des recompenses pour ceux qui font profession d'une véritable amitié ; je ne croy pas qu'il y ait personne à qui elles fussent si bien dûës qu'à Vous. A l'égard de la nouvelle connoissance que vous avez faite, & que vous serez bien aise que je fasse aussi, je ne doute pas que ce ne soit d'un fort honnête homme sur la relation que vous m'en faites : Vous êtes si capable d'en juger, & vous sçavez si bien quelles qualitez il faut avoir

pour l'être, puiſque vous les mettez en pratique, qu'il eſt impoſſible de vous y tromper. Je ſuis ſeur que ſi vous luy avez fait un portrait de moy, & qu'un jour j'aye le bien de le voir, il ne me trouvera pas reconnoiſſable. Il eſt conſtant que vous avez l'ame trop belle pour deſcendre juſqu'à la flaterie; mais vous l'avez aſſez obligeante pour avoir fermé les yeux ſur tout ce qui pouvoit me faire perdre de vôtre eſtime; & quiconque ne ſera pas diſpoſé à me faire la même grace, n'eſt pas obligé de croire ce que vous en direz. Pour nouvelle de ce païs cy, vous ſçaurez que je travaille; & que bien que je ne ſois plus que médiocrement pareſſeux, je trouve que je le ſuis encore trop. Comme depuis vôtre départ je ne vois perſonne avec qui je puiſſe ſi bien employer le tems que je l'employois avec vous, je me divertis avec les Muſes, (ſi toutefois être dans un continuel enthouziaſme, ſe gratter quelquefois la tête, & ſe ronger ſouvent le bout des doigts, peut paſſer pour un divertiſſement.) Je ne vous dis pas le nom de ce que je fais, parce qu'il n'en a pas encore: Je vous attens pour

en être le Parain, & de quelques autres de mes œuvres, qui ne m'ont pas tant coûté à faire, & qui peut-être me donneront plus de plaiſir. Adieu. P..... me prie de vous mander qu'elle vous embraſſe de tout ſon cœur. Si vous en étiez plus prés, cette façon de parler me rendroit un peu jaloux; & cependant je ne croy pas que j'en fuſſe moins, Vôtre trés humble, &c.

A MONSIEUR

L'ABBÉ MACÉ.

UN des plus ſenſibles déplaiſirs que j'aye eus de ma vie, eſt d'avoir été à la campagne quand vous m'envoyâtes la Théſe que vous avez, à ce qu'on m'a dit ſi glorieuſement ſoûtenuë. Si j'avois été à Paris je ne puis vous exprimer avec quelle joye je ſerois allé, (j'ay penſé dire vous entendre) & ce n'eût été que vous ouïr ; car bien que de tems en tems j'euſſe frappé des mains comme les autres, c'eût moins été parce que vous auriez bien fait, que parce que je ſuis ſeur que vous ne pouvez mal faire. Quand on eſt, en bon françois, auſſi galant homme que vous l'êtes, il eſt mal-aiſé de ne l'être pas en toutes ſortes de langues: comme vous n'étes pas étranger dans le païs latin, vous en connoiſ-

ſez toutes les routes : Et toutes les fois que nous ſommes enſemble, vous me dites de ſi bonnes choſes que j'entens, que je me ferois plus de tort qu'à vous, ſi je n'avois de la foy pour celles que je n'entens pas. Au reſte, mon cher Abbé, c'eſt m'avoir obligé en latin & en françois, qu'avoir eu la bonté de joindre au preſent que j'ay reçu de vous la Satyre que Monſieur Bellocq a faite. Je l'ay lûë avec tant de plaiſir, & j'y ay trouvé des endroits ſi délicatement touchez, que j'aime mieux me mettre mal avec ſa modeſtie, & adopter des enfans ſi beaux, que de ſouffrir qu'il les laiſſe mourir ſi cruellement. C'eſt dommage qu'un auſſi grand mérite que le ſien ne ſoit connu que de ſes amis. D'abord qu'on écrit ſi galamment, je veux qu'on écrive pour tout le monde; & l'infidelité dont il ne manquera pas de m'accuſer quand il ſçaura que je rens public ce qu'il a fait pour ſon divertiſſement particulier, a quelque choſe de moins condamnable que le tort qu'il fait à tant de gens qui ſeroient ravis de profiter de ce qu'il leur cache. Comme vous avez beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit, ſi vous

voyez qu'il se gendarme contre moy, rabattez les coups le mieux qu'il vous sera possible : la qualité de son ami m'est précieuse ; & j'ay pour luy une estime si sincére, que je doute quelquefois à qui de vous deux je suis le plus, tres-humble & tres-obéïssant, &c.



LETTRE DE BABET.

JE vous attendis Mardy toute la journée, parce que vous me dîtes Lundy que vous me feriez la grace de me venir voir le lendemain ; & cependant vous ne vintes pas. Hier ayant une visite à faire, je péchay contre les regles de la bienséance en la faisant le matin, afin que si vous passiez chez nous l'aprésdinée, j'eusse le bien de vous y voir ; & cependant vous n'y passâtes pas. Aujourd'huy je vous ay attendu dans ma chambre, jusqu'à ce qu'on m'ait appellé pour souper, croyant que vous y viendriez ; & cependant vous n'y êtes point venu. Je vous veux mal. Je ne suis pas bien aise que l'on me promette ce que l'on n'a pas envie de me tenir. On

me demande avec empreſſement ce que je vous accorde ſans peine ; & j'en connois, puiſqu'il faut vous rendre fierté pour fierté, qui reçoivent autant de plaiſir de ma vûë, que j'en reçus Lundy de vôtre converſation. Si vous avez infiniment de l'eſprit, ſongez que je ſuis paſſablement belle ; & qu'étant du ſexe dont je ſuis, j'ay lieu d'être un peu plus fiére que Vous. Bon-ſoir.



A BABET.

JE ſçay bien, charmante Babet, qu'il y a bien du plaiſir à joüir de l'honneur de vôtre préſence. Avoir la bonté de m'en faire ſouvenir, c'eſt vouloir accoûtumer mes yeux à voir toute la beauté des vôtres ; & je ſens bien, pour peu que je vous voye, que j'auray de la peine à m'empêcher de vous aimer. Souvenez-vous que je vous ay fait confidence de l'amour que j'ay pour Michelon, & que c'eſt violer le droit des gens, que vouloir m'arracher un cœur que je ſerois faché de luy reprendre. Peut-être ne me faites-vous pas la grace de penſer à ce que je penſe : vos yeux accoûtumez au grand fracas déſavoüeroient peut-être une conquête ſi médiocre ; mais quand ils ſe contenteroient d'une gloire ſi obſcure, aprés avoir trompé une perſonne qui ne me hait pas,

je ne ſerois pas digne d'être aimé de Vous. J'ay donc raiſon de ne point aller chez vous, quoyque je vous l'aye ſi ſolemnellement promis: Je ſçay trop bien ce que m'a coûté vôtre premiere vûë, pour douter de ce que me coûteroit la ſeconde.

La Nature avec tant de pompe
Mêle dans vos attraits pour les rendre accomplis
L'incarnat de la roſe & la blancheur du lis,
Que mon cœur qui ſe ſent, craint qu'on ne la corrompe :
Je me dois tout enrier à l'amour de Philis ;
Et ſi j'oſe vous voir, il faut que je la trompe.

En voilà la raiſon, belle Babet, puiſque vous la voulez ſçavoir. Ne me dites point que vous m'épargnerez, je ne ſuis pas le premier que vous ayez bleſſé ſans penſer le faire. Et d'ailleurs, quand j'échaperois à la douceur de vos yeux & à la majeſté de vôtre taille, échaperois-je aux charmes de vôtre eſprit? Encore un coup je ſçay ce qui m'en coûte pour vous avoir vûë, & Michelon qui a de l'eſprit comme un Ange, s'eſt bien apperçuë qu'elle n'occupoit plus toute mon ame. Je vous conjure au nom de tout ce

qu'il vous plaira, ſi vous me faites la grace de m'écrire encore, d'enveloper dans vôtre Billet ma joye que je laiſſay Lundy chez Vous, & de me la faire tenir par gens qui me la rendent en main propre. C'eſt une marchandiſe dont j'ay autant de peine à me paſſer, que de la gloire d'être, Vôtre trés humble &c.

RÉPONSE

DE BABET.

JE ſuis ravie que vous m'appréhendiez. Je ne croyois pas être ſi redoutable que je le ſuis. Si j'avois autant de charmes que vous avez de modeſtie, je vous ferois bien voir que je ne crois pas vôtre conquête ſi médiocre que vous vous l'imaginez ; & vous connoîtriez l'état que je fais de vous par les ſoins que je prendrois à la faire. Eſt-il rien de ſi glorieux que de s'aſſervir le cœur de ceux qui ont coûtume de ravir les ames ? Il n'eſt rien dont je ne m'aviſaſſe pour étendre mon empire ſur un bel eſprit ; & s'il ne tenoit qu'à joüer de la prunelle, Dieu ſçait comme je m'en acquitterois. Pour vous montrer que je ne veux point faire la petite bouche, & que je cherche à faire la guerre de bonne foy, je vous avertis que vous

ayez à défendre vôtre cœur, parce que j'ay envie de l'attaquer. Je jugeray de ſa force ou de ſa foibleſſe par la peine que vous prendrez à me voir, & par le ſoin que vous apporterez à me fuir. Comme fille qui cherche à vous faire piéce, je vous déclare dés à preſent, que vous n'aurez point la joye que vous dites avoir laiſſée au logis, à moins que vous ne la veniez querir vous-même; & quand même vous y viendriez, il n'eſt pas ſeur que vous la remportiez toute, ſi je n'ay la bonté de vous la rendre généreuſement. Adieu.

A

BABET.

VOus m'aviez tant promis de me faire la guerre de bonne foy ; & toutefois vous avez uſé de ſurpriſe pour vous aſſervir un cœur qui étoit preſque ſeur de la victoire, ſur les recruës de charmes que vous fites venir au ſecours des attraits contre qui je me défendois ſi vigoureuſement. Et dites-moy de grace, Babet, où vous aviez mis tant de beautez que je n'avois pas vûës la premiere fois que je vous rendis viſite ? Si j'avois ſçu que vous euſſiez eu des appas de réſerve, je ne me ſerois expoſe qu'à bonnes enſeignes ; j'aurois envoyé des eſpions pour reconnoître les ennemis que j'avois à craindre ; Et ſi j'avois appris qu'ils euſſent été en ſi grand nombre, j'aurois fait un rempart des beautez de Michelon, pour fortifier la place que vous aviez envie de prendre. Comme les yeux ſont des eſpeces

eſpéces de Places frontieres par où l'Amour ſe gliſſe dans une ame, quand il a deſſein de la ſurprendre, je ne ſçai ſi vous avez mis dans les vôtres une garniſon d'appas pour luy en défendre l'entrée ; mais je ſuis sûr, que Dimanche j'y en vis aſſez pour vaincre tous les cœurs du monde. Encore ſi l'Amour avoit eu l'eſprit de faire la guerre à l'œil & d'entrer ſubtilement dans vôtre ame, durant que vos appas étoient occupez ailleurs, je ſerois glorieuſement vengé de ma défaite : nous contracterions luy & moy une alliance qui dureroit éternellement ; & nous vous cauſerions tant de ravages, qu'il faudroit à la fin que vous me rendiſſiez maître de toutes les autres Places que vous avez. Je ſçay bien que c'eſt parler un peu haut pour un homme que vous avez ſoûmis, & qu'au lieu d'irriter vôtre rigueur, je devrois ſolliciter vôtre clémence : mais qui me donne des fers, n'a pas envie de m'accorder des graces ; & je ſçay d'ailleurs, que de toutes les libertez que vous avez enlevées, depuis que vos yeux ſe mélent de ce métier-là, vous n'en avez jamais rendu pas une. Si j'a-

vois à vous solliciter de quelque chose, ce ne seroit pas de me rendre la mienne. Je vous prierois de me rendre seulement aussi heureux que le sont mes compagnons de servitude. Doguain vôtre petit chien, qui a un carcan au coû, saute sur vous quand bon lui semble; & vôtre Perroquet, qui a une chaîne à la patte, ne vous baise jamais que vous ne disiez fort. Comme ils ne sont pas de meilleure maison que moi, & quils n'ont que l'avantage d'être plus vieux captifs, vous verrez par la difference de nos services, que n'étant pas si bête qu'eux, je suis plus digne d'être tout à vous.

REPONSE
DE BABET.

SI j'étois seure que vous fussiez bien vaincu, j'userois de ma victoire le plus civilement du monde: je ne suis fiére que contre ceux qui ne se rendent pas: & contente de m'être armée de charmes pour vous conquerir, je ne voudrois plus avoir que des bõtez pour vous conserver. Trouvez-vous au Luxembourg sur les sept ou huit heures, & je vous rendray la joye que je refusay de vous rendre la derniére fois que vous me fites la grace de me venir voir. Vous m'avez si facilement disposée à vous vouloir du bien, & l'estime que j'ay pour vous est tellement désintereſſée, que si je vois que ma compagnie vous gêne, je vous donneray plein pouvoir de retourner à vôtre Michelon; & je ne vous en estimerai pas moins. Je ne dou-

te point qu'elle n'ait beaucoup de mérite, puis qu'elle s'eſt attirée l'honneur de vôtre choix. Vous m'en parlâtes ſi tendrement la premiere fois que j'eus le bien de vous voir qu'elle ſeroit indigne des graces que vous luy faites, ſi elle ne vous en faiſoit pour les reconnoître. Par les graces dont j'entens parler, vous me rendez, je croy, aſſez de juſtice pour ne rien penſer au déſavantage de ma modeſtie. Quoy que je ſois l'ennemie mortelle de la mélancolie, je ſerois fâchée qu'il échapât à l'enjoüement de mon eſprit, la moindre choſe qui pût porter préjudice à l'auſterité de ma vertu. Je ne vous eſtime, que parce que je vous trouve parfaitement honnête homme : Et comme tous les honnêtes gens ont les mêmes inclinations, je ſuis aſſûrée que vous m'eſtimerez, quand je ſeray mieux connuë de Vous, parce que vous me trouverez parfaitement honnête fille. A tantôt. Adieu.

A BABET.

VOus m'avez tant de fois commandé de vous faire voir une de mes Piéces, que je n'ay pas voulu laiſſer échaper l'occaſion de demain, ſans vous donner des marques du zéle que j'ay pour Vous. On répreſente les Nicandres, que je déſavoüerois volontiers, n'étoit que les Affiches me donneroient un démenty. C'eſt la plus méchante piéce dont on ait jamais ennuyé le public, & je ne ſçay pas à quoi les Comediens ſongerent quand ils ſe donnerent la peine de l'étudier. Vous paſſerez deux heures de tems auſſi mal que vous ayez fait de vôtre vie ſi vous prenez la peine de vous faire voiturer juſqu'à l'Hôtel de Bourgogne. Je n'aurois pû me reſoudre à vous rendre un ſi mauvais office, n'étoit que vous y verrez Michelon, que vous êtes, dites-vous, groſſe de connoître. Une Demoiſelle de ſes amies

m'a envoyé prier de luy donner un billet pour ſix perſonnes : & quoique nous ſoyons fort mal enſemble Michelon & moy, je ne doute point qu'elle ne s'y trouve, puiſque l'occcaſion de refaire nôtre paix s'offre le plus à propos du monde. Si vous deſirez, belle Babet, que je vous aille prendre, vous n'avez qu'à commander : Vous ſçavez que je ſuis tout à vous.



RÉPONSE

DE BABET.

J'Iray demain à l'Hôtel de Bourgogne à deſſein d'y voir les Nicandres, qui ne peuvent être méchans, puiſque vous les avez faits. J'allay Dimanche à Saint Paul, où je me fis montrer vôtre Michelon, qui étoit dans un banc du côté de la Sacriſtie. Je la trouvay auſſi belle que vous me l'avez dépeinte; mais au reſte fort mélancolique : c'eſt peut-être à cauſe qu'elle ne vous voit plus. Je fus vingt fois tentée de l'aborder, & de lui dire qu'il falloit neceſſairement qu'elle eût tort, parce que je ſuis bien aſſûrée que vous ne l'avez pas. Je voudrois avoir donné quatre piſtoles d'une Loge où elle pût être, afin de l'entretenir, & de voir ſi ſon eſprit répond à la peinture avantageuſe que vous m'en

avez faite. Vous êtes plus capable d'en juger que perſonne du monde ; j'en demeure d'accord: mais outre que tout paroît aimable dans ce que l'on a envie d'aimer, le bien que vous m'avez dit du mien m'apprend que vous n'êtes pas toûjours ſincere. Mon Papa eſt à Bagnolet, & mon frere le Payeur des rentes dîne icy demain avec moy. Si vous y vouliez venir, je penſe que vous l'obligeriez fort. Il eſt auſſi gros de vous voir que je l'étois de voir vôtre Maîtreſſe. Et pour moy vous ſçavez bien que je n'ay point de plaiſir égal à celuy de vous dire à vous-même que je ſuis.... Adieu.

A BABET.

A BABET.

JE vous aime, Babet, je vous le dis ſerieuſement. Je ne vois plus Michelon; & vous en êtes cauſe. Faites-moi recouvrer ce que vous m'avez fait perdre; Michelon a beaucoup de charmes, & vous en avez infiniment. Le brillant de ſon eſprit n'eſt gueres moins grand que la vivacité du vôtre. Sa vertu n'auroit point d'égale ſans la vôtre, comme la vôtre n'auroit point d'égale ſans la ſienne. Enfin, Babet, vous vous reſſemblez Michelon & Vous par bien des endroits : mais elle m'aimoit ; m'aimerez-vous ? L'ingratitude dont elle vient de payer ma fidelité, fait que j'appréhende de m'engager dans une nouvelle paſſion; car enfin, euſſiez-vous plus de mérite qu'elle, je ne vous aimeray pas mieux que je l'aimois. Juſqu'icy vous m'avez fait un honneur, dont je demeure d'accord que je ſuis in-

digne ; vous n'avez point eu de peine à m'accorder vôtre eſtime, quoyque je ne la merite pas mieux que d'autres à qui vous la refuſez ; mais quand je vous ay preſſé de me dire ſi vous vouliez m'aimer, vous ne m'avez jamais répondu, *ouy*. Les honneurs que vous me faites viennent de la generoſité de vôtre eſprit ; l'eſtime dont vous m'honorez, part de la bonté de vôtre ame ; mais, Babet, il n'échappe rien de vôtre cœur, & puis qu'il demeure muet, pendant que tout le reſte parle, il faut de neceſſité que je ne ſois pas capable de le toucher. Vous ſçavez, Babet, que l'amour n'eſt jamais dignement payé, à moins qu'il ne ſoit payé par l'amour même : Je ne demande pas que vous en ayiez autant que moy, puiſque je n'ay pas le pouvoir d'en faire naître comme vous ; mais vous m'en donnez tant, que quand je vous en rendray un peu, je ne laiſſeray pas d'en avoir encore aſſez. Examinez un peu vôtre cœur avant que de vous emparer du mien : Demandez-lui s'il eſt d'humeur à prendre de moi par reconnoiſſance de ce que je prens de vous par inclination. Si l'amour eſt un mauvais préſent

à faire, vous devez reprendre celui que vous m'avez fait ; & s'il eſt bon, vous ne devez pas trouver mauvais que je vous en faſſe un ſemblable. Il me ſembe, Babet, que c'eſt vous faire des propoſitions bien honnêtes ; & ſi vos yeux en avoient uſé comme mon cœur en uſe, ils n'auroient pas emporté avec tant de violence ce que je ne pouvois m'empêcher de leur accorder volontairement. Je ne vous iray point voir que vous ne m'ayiez appris ſi vous avez envie de m'aimer, ou non : C'eſt une verité qu'il eſt juſte que je ſçache avant que de m'engager dans une paſſion qui doit durer auſſi long-tems que vôtre mérite : Et ſi vous n'êtes pas accoûtumée à dire de ſi grands mots, il vous eſt facile de me faire la même grace, en m'apprenant que vous aurez autant de plaiſir à ſouffrir que je vous aime, que j'en auray à être toute ma vie,

Tout à Vous.

RÉPONSE

DE BABET.

VOus demeurez d'accord que j'ay autant de charmes, autant d'esprit, & autant de vertu que l'ingrate qui échappe à vôtre passion ; mais vous ne dites pas que je suis plus juste qu'elle. C'est une verité que je suis aussi aise de vous apprendre, qu'il m'est doux d'apprendre que vous m'aimez. Vous m'avez mandé que vous parliez serieusement, je parle de même. La colere que font éclater la plûpart de celles à qui l'on apprend ce que vous m'apprenez, est ridicule ou feinte. Qui nous aime, nous honore. Et je vous déclare bonnement, que je rougirois plûtôt de vous perdre, que je ne rougiray de vous acquerir. Si jusqu'icy je n'ay répondu qu'en joüant aux graces que vous me faisiez, c'est que j'ay crû que ce n'étoit qu'un jeu. Je vous ay rendu des civilités, parce que je vous en dois ; je vous ay estimé, parce que vous le meritez : Et toutes les fois que vous m'avez pressée de vous dire si je voulois vous aimer, quoyque je ne vous aye jamais répondu *ouy* ; si je n'avois pas eu envie de le faire, il m'eût été aisé de vous répondre *non*. Je vous défends de me rendre de l'amour que je vous ay donné. Vous n'en avez pas trop ; puisque vous n'osez vous donner à moi sans marchander : Et pour moi, si je trouve que je n'en aye pas assez, je sçay bien où en prendre. J'aime mieux que vous gardiez pour Vous le présent que vous me promettez, que de me le faire. Quand vous aurez autant d'amour que je vous en souhaite, je vous en déroberay si j'en ay besoin. Bon jour. Brûlez ma lettre quand vous l'aurez luë ; & ne manquez pas de me venir voir aprés dîné. Je crois m'être assez expliquée pour n'avoir pas besoin de vous dire que je seray ravie que vous soyez à moi toute vôtre vie ; comme je veux être toute la mienne,

A Vous.

A BABET.

EN verité, Babet, ſi tu ne reviens bien-tôt de Bagnolet, tu cours riſque de ne me pas trouver conſtant à ton retour. On me mena hier au Bal, où je trouvay une Demoiſelle qui n'a gueres moins de belles qualitez que Toy. Elle a les cheveux d'un blond cendré qui eſt tout-à-fait beau : mais qui n'approche pourtant pas de la couleur des tiens. Elle a le front grand & élevé, mais le tien l'eſt encore davantage. Ses ſourcils, qui ne paroiſſent preſque point à cauſe qu'ils ſont blonds, ſe montrent toutefois aſſez pour faire remarquer que leur ſymmetrie eſt la plus réguliere du monde. Ses yeux, qui ſont auſſi noirs que les tiens ſont bleus, ſont ſi bien fendus, qu'ils ne jettent jamais un regard ſans faire une conquête. Ils ont autant de vivacité, que

les tiens ont de douceur, & ſemblent être faits pour prendre de l'amour, comme les tiens ſont faits pour en donner. On voit ſur ſes jouës une nuance de blanc & d'incarnat, mais ſi éclatante, qu'il ſemble qu'elle tienne des mains de l'art un preſent qui ne vient que de celles de la nature qui a tant pris de peine aprés elle, que ſans toi, qui eſt ſon grand chef-d'œuvre, elle ſeroit le plus beau de tous ſes ouvrages. Son nez, qui n'eſt ni trop grand, ni trop petit, eſt juſtement comme il faut qu'il ſoit pour avoir beaucoup de reſſemblance avec le tien. Sa bouche, qui n'eſt pas ſi petite que la tienne, eſt plus petite qu'aucune autre que j'aye jamais vuë. Elle a les levres ſi fraîches & ſi vermeilles, que depuis ton abſence je n'ay rien enviſagé de plus charmant : Et pour les dents, elles ſont ſi blanches & ſi bien rangées, que je luy fis cent contes riſibles pour avoir le plaiſir de les voir ſouvent. Le trou qu'elle a au menton, me fait ſouvenir qu'elle en a encore aux jouës, qui donnent une merveilleuſe grace au reſte de ſon viſage ; Et pour ſa gorge on peut dire,

Que c'eſt là que l'amour, pour tirer tous ſes traits,
Entre deux monts d'albâtre eſt campé tout exprés.

Je te jure, Babet, que je n'ay jamais rien vû de plus aimable : & ſi mon galérien de cœur, qui n'échappe jamais d'une chaîne que pour entrer dans une autre, ne ſe contentoit de la gloire de tes fers :

Ma conſtance ébranlée alloit faire naufrage.

Au moins, Babet, tiens-moi compte de l'effort que je me fis pour ne concevoir que de l'eſtime pour une perſonne qui eſt ſi capable de faire naître de l'amour: Et ſi jamais l'occaſion ſe preſente de me troquer contre un autre, prens garde ſi la perſonne que tu me préfereras aura autant de qualitez pour authoriſer ton inconſtance, que celle dont je parle en auroit eu pour authoriſer la mienne. Cependant ſi mon inquietude te touche, reviens faire un tour à Paris, ou ſouffre que j'en aille faire un

à Bagnolet. Songe qu'il eſt aujourd'huy Vendredy, & que je ne t'ay point vuë depuis Dimanche. Si tu veux que je me rende à minuit précis au bas de ta fenêtre, tu n'as qu'à parler. Nous cauſerons deux ou trois heures comme dernierement, & nous nous envoyerons des baiſers l'un à l'autre, puiſque nous ne pouvons faire autre choſe que je ne ſois tout à toy.

REPONSE

DE BABET.

AH Volage ! tu as bien la mine de me faire une friponnerie. Tu parles trop bien de la perſonne que tu vis hier au Bal, pour n'en être encore qu'à l'eſtime. Je vois par la peinture que tu m'en fais, qu'elle a cent belles qualitez; & cependant je la hais, parce que j'ay peur que tu ne l'aimes. C'eſt te faire un aveu bien obligeant; mais tu m'as tant de fois dit, que les bontez étoient les chaînes par où on t'arrêtoit, que j'aime mieux en avoir pour toy, que de m'expoſer à perdre un traître qui n'auroit pas beaucoup de peine à m'échaper. Sois-moi fidelle, & je te tiendray compte de tout ce que tu voudras: Je feray pour toy tout ce qu'on peut honnêtement faire quand on s'aime autant que nous nous aimons: Et loin d'examiner

s'il eſt des perſonnes au monde que je te doive préferer, je te veux préferer à tout ce qu'il y a de perſonnes au monde. Si c'eſt mal répondre au plaiſir que tu me fais de m'aimer, je t'en fais Juge; & je te demande en conſcience ſi tu ne ſerois pas le plus ingrat des hommes, ſi tu me faiſois une infidelité. Il ſoupe ce ſoir du monde au logis, cela eſt cauſe que nous ne pourrons ni cauſer ni nous envoyer des baiſers par la fenêtre; mais je ſeray demain à Paris; & pour te recompenſer de la perte de cent baiſers imaginaires, je te permets de m'en donner un véritable. Adieu.

A

BABET.

NOn, Babet, je n'iray point demain lire ma Piéce chez ton frere : Il y a quantité de choſes que je ſeray bien aiſe de corriger avant que de la mettre au jour. Comme il y a peu de tems que j'ay l'honneur de te connoître, & qu'auparavant je ne ſçavois pas ce que c'étoit que le bel amour : laiſſe-moy m'accoûtumer au plaiſir qu'il y a d'aimer une fille ſi aimable, afin que je puiſſe reſſentir ce qu'il eſt neceſſaire que j'exprime : Et quand nous ne ſerons que nous deux, diſons-nous des choſes ſi touchantes, & faiſons des ſcénes ſi paſſionnées, qu'il n'y ait qu'à les coudre à mon ouvrage pour n'avoir plus lieu de douter de ſon ſuccez. Je t'aime pour le moins auſſi tendrement que le Duc de Guiſe aimoit la Princeſſe

de Montpenſier : aime moy auſſi fortement que la Princeſſe de Montpenſier aimoit le Duc de Guiſe ; Et diſons ce qu'ils n'auroient pas manqué de dire s'ils avoient eu autant de liberté que nous en avons. Je t'ay cent fois dit, que ce qu'il y a de contraint dans une Comédie, fatigue ordinairement, & ne divertit jamais ; qu'une action pour être belle, devoit avoir beaucoup de vray-ſemblance ; & qu'un auditeur n'a pas la moitié du plaiſir qu'il eſperoit, quand on repreſente des véritez qui ne doivent pas être véritables : cela étant, Babet, je dois éviter la route que je vois prendre à tous ceux de qui les Piéces tombent ; & ne mettre dans la mienne, que ce que je ſouhaite qui nous arrive, afin qu'il n'y ait rien qui ne puiſſe arriver à tout le monde. Quand je te donnay la peine de l'entendre, & que je l'expoſay à la delicateſſe de ton jugement, tu y trouvas quelque choſe de ſi tendre, que tu m'as avoüé toy-même que tu en avois été touchée ; Cependant je m'apperçois bien que le Duc de Guiſe ne dit rien de

si preſſant que ce que je te voudrois dire ; & que la Princeſſe de Montpenſier ne fait rien pour luy de ce que je ſouhaiteroits que tu fiſſes pour moy. Croy-moy, Babet, romps la partie que tu as faite pour demain ; différe pour huit jours la lecture d'une piece qui n'eſt pas comme je prétens qu'elle demeure. Durant ce tems-là, je te verray continuellement, & ne laiſſeray pas échaper un ſeul moment de tous ceux que tu voudras accorder à mon amour. Je te le dépeindray ſi violent, quoy qu'il ne faſſe que de naître, qu'il n'y aura que ſa grandeur qui ſoit contre les regles de la vrayſemblance ; Et pour peu que tu me faſſes la grace d'y répondre, je feray des choſes ſi aiſées à s'inſinuer dans l'ame, que ſi jamais elles ſont repréſentées, on verra bien que j'auray travaillé d'aprés nature. On remarque tant de différence entre les Vers que je fais depuis que je te vois, & ceux que je faiſois avant que je t'euſſe vûë, qu'il ſemble que les uns ne ſoient pas de moy, ou que les autres n'en puiſſent être ; & ſouvent il m'en échape de ſi touchans, que quand je

les ferois pour toy, ils auroient de la peine à l'être davantage. Juge s'il ne faut pas que ce ſoit toy qui me les inſpire, puiſque cela ne m'arrive que depuis que j'ay la gloire d'être

Tout à Toy.



RÉPONSE

DE BABET.

SI demain tu ne dégage ma parole, tu és un homme perdu. Mon frere, que tu n'oſas chaſſer quand tu me lûs derniérement ta Piece, en a fait un récit ſi avantageux, que les plus honnêtes gens du Royaume ont envie d'être de tes amis. On doutoit que tu vouluſſes prendre la peine de la venir lire à des gens que tu ne connois pas; & moy je n'ay point fait de doute que tu ne vinſſes d'abord que je te manderois, & qu'un amant ſi reſpectueux que Toy, n'obéït au commandement d'une auſſi bonne maîtreſſe que je la ſuis. Je voudrois bien ſçavoir au reſte, Monſieur le mal-aviſé, pour qui vous me prenez? Faites-vous ſi peu de cas de mon jugement, qu'aprés vous avoir fait la grace de vous dire que je trouvois

vois vôtre Piéce belle, vous appréhendiez de la montrer à d'autres? & vous imaginez-vous, parce que je ne puis faire de Vers, que je n'aye pas aſſez d'eſprit pour cõnoître comme il faut qu'ils ſoient pour être beaux? Ne ſçais-tu pas bien qu'étant ta Maîtreſſe, & toy mon amant, nous faiſons déja communauté de gloire? & que le peu d'honneur que tu as ne court aucun riſque, tant qu'il ſera dans une main auſſi fidéle que la mienne? N'étoit que tu m'és néceſſaire pour demain, je me mettrois en une furieuſe colére contre Toy. Quand je n'en auray plus beſoin, je feray tout ce que je pourray pour te vouloir mal; & je t'apprens que tu aurois de la peine à m'appaiſer, ſi j'étois auſſi véritablement fâchée, que je ſuis de toute mon ame..... Tu m'entens bien.

A

BABET.

L'ABBE' de Saint Martin prêche tout le Carême prochain à Saint Benoît; Comme c'eſt demain qu'il commence, j'ay crû vous en devoir avertir aujourd'huy, afin que ſi vous avez envie de l'aller ouir, je vous aille prendre. Il a preſque toutes les qualitez requiſes à un bon Prédicateur. Il a de la ſcience autant qu'il en faut pour être habile: Il a des diviſions autant ingenieuſes qu'elles doivent l'être pour charmer: Il a le geſte auſſi beau qu'il le faut avoir pour plaire: Il n'y a que le talent extérieur qu'il n'a pas le plus agréable du monde. Je ne l'ay jamais oüy prêcher qu'avec ſuccez: & je ſuis ſûr, que ſi vous y allez, vous en reviendrez fort ſatisfaite. C'eſt un témoignage que comme honnête homme je ſuis obligé de rendre à la verité; car pour du bien, les

piéces qu'il m'a faites me diſpenſent aſſez de luy en vouloir. Si vous vous maſquez tantôt, & que vous vouliez paſſer chez Madame Révérend, qui demeure dans la ruë Saint Sauveur, je vous apprens qu'il y aura aſſemblée, & que j'auray le bien de vous y voir. Il n'eſt pas neceſſaire que vous me faſſiez aucun ſigne pour vous reconnoître: de quelque façon que vous puiſſiez être deguiſée, je ſuis aſſûré que la grace qui vous eſt ſi naturelle, & que perſonne n'a que vous, ne manquera pas de me ſauter d'abord aux yeux. Au reſte, Babet, ne me dites plus qu'il m'eſt impoſſible de dérober un quart d'heure à mes plaiſirs: J'ay commencé mon Carême quatre jours avant les autres, puis qu'il y a quatre jours que je ne vous ay vûë: & je fais moy ſeul pénitence, durant que toute la terre ſe réjoüit. Vôtre Papa, qui ne bouge de chez luy, & qui me haït, parce que je vous aime, a deſſein de me faire faire le Carême bien long; mais quelque long qu'il puiſſe être, il faut à la fin que Pâque arrive, & j'eſpere qu'aprés les lamentations de Jérémie, il nous ſera permis de chan-

ter *Alleluia*. Tu entens bien, mon aimable Babet, ce que je te veux dire ; & tu ſçais trop bien ce que tu vaux pour te faire l'injuſtice de croire, que quelques jours que je paſſeray ſans te voir, me faſſent oublier que je ſuis né pour être toute ma vie,

Tout à Toy.



RÉPONSE

DE BABET.

AH, ah ! Monſieur le Traître, vous dites donc que vous ne vous divertiſſez pas. J'étois hier chez Madame Révérend quand vous y arrivâtes, & vous y vintes en aſſez bonne compagnie. Vous étiez avec Babet Périer, avec Catos Périer, & avec Mademoiſelle Céloron ; voyez ſi je ſçay de vos nouvelles. Vous dansâtes une bourée, dont vous vous acquitâtes aſſez mal ; & à la courante que vous dansâtes en ſuite, vous fîtes encore pis. Vous étiez vêtu en Turc, & la Babet que vous meniez étoit vôtre Sultane, qui danſe le plus proprement du monde, & qui a la gorge auſſi belle que je n'aye jamais vû. Quoy que je fuſſe fort prés de vous, je cachay ſi bien *la grace qui m'eſt ſi naturelle, & que perſonne n'a que*

moy, que vous ne me reconnûtes pas. Apprenez que j'étois vêtuë en Scaramouche, & que j'en contois à une Demoiselle, qui m'ayant fait démasquer pour un moment, me trouva si joly garçon, qu'elle me vouloit presque autant de bien que je vous en veux. Sçavez-vous bien, Monsieur, que vôtre procédé n'est ny beau ny honnête ? & que si je vous croyois prodigue des tendresses que vous me devez, je serois plus avare que je ne le suis de celles que j'ay pour Vous. Nous avons couru toute la nuit, & je suis si lasse, que je n'en peux plus. Le sommeil qui m'oblige de finir ma Lettre plûtôt que je ne voudrois, vous sauve une mercuriale, dont vous n'êtes pourtant pas quitte, Je n'iray au Sermon de l'Abbé Saint Martin que Dimanche : vous me verrez avant ce tems-là, si vous m'aimez. Bon jour.

LETTRE DE BABET.

AVouë de bonne foy, que tu és bien désobligeant de ne pas vouloir me donner une copie de la lettre que tu écrivis à ton retour de Chantilly. Mon oncle le Secretaire du Roy qui te l'entendit lire, il y a prés de quinze jours, & qui s'imagine que j'ay quelque pouvoir sur toy, me presse si fort de la luy faire avoir, que tu m'obligeras infiniment, si tu luy veux faire la grace que tu me refuses. Tout autre en ma place croiroit que tu fais par mépris, ce que je sçay bien que tu ne fais que par paresse; mais quelque paresseux que tu puisse être, la vérité est que si tu ne me l'envoyes avant que la journée se passe, je te joüeray un tour à quoy tu ne t'attens pas. Le *point du tout* qui est si naïf dans la bouche de la fille de Chantilly, deviendra une malice dans

la mienne ; toutes les fois que tu me demanderas si je t'aime, toy qui me le demandes aussi souvent que si tu en doutois; *Point du tout* sera toute ma réponse. Quand tu me diras toy-même que je suis la personne du monde pour qui tu as le plus de passion ; & qu'avec la chaleur qui ne t'abandonne point, tu me bredoüilleras, qu'il n'est rien dont tu ne t'avisasses pour m'en donner des preuves ; je trouveray à point nommé, un second *Point du tout*. Et si je m'avise de t'écrire, aprés t'avoir commandé tout ce qu'il m'aura plû, tu croiras que ma lettre doive finir par la protestation que j'ay coûtume de faire, d'être à Toy toute ma vie :

Point du tout.

A BABET.

A BABET.

JE t'envoye une copie de la Lettre que tu me demandes. Je ne veux point avoir sur les bras d'ennemi si dangereux que Toy. Tu me dis des injures exprés pour voir si je me mettray en colere ; mais tu ne tiens rien. Il ne m'importe que je bredoüille, ou non : Je n'ay besoin de ma langue que pour dire que je t'aime : Ce n'est qu'à toy seule qu'il est necessaire que je me fasse entendre ; & j'ay tout lieu de me flater que jusqu'icy tu ne m'as pas mal entendu. Tu n'és pas venuë jusqu'à dix-neuf ans, avec toutes les graces de ton corps, & tous les charmes de ton esprit, sans t'attirer quelque declaration d'amour ; puisque tu ne jettes pas un regard, que tu n'en donnes : Parmi la foule de ceux qui ont soupiré pour toy, il est impossible qu'il n'y en ait quelqu'un qui ait expliqué les soupirs que tu avois la

cruauté de ne vouloir pas entendre; Et c'eſt ce quelqu'un là que je cherche pour luy reprocher que ſon éloquence a fait moins d'effet que mon bredoüillement. Le plus grand avantage qu'ayent eu tous les rivaux que tes yeux m'ont faits a été de te dire, qu'ils avoient de l'amour pour toy; En doutois tu? Ils auront peut-être ajoûté, qu'il eſt plus glorieux de recevoir de l'amour de toy, qu'il n'eſt avantageux d'en donner à d'autres : Mais y en a t'il pas un, hormis moy, qui vaut incomparablement mieux qu'eux, qui ait pû ſe perſuader d'en prendre ? Appelle-moy Bredoüilleux aprés cela tant que tu voudras, on le feroit à moins : mais ne te mêle point de dérober ce que je mets dans mes Lettres pour en embellir les tiennes. Je voudrois bien ſçavoir à quel propos tu prens le *Point du tout*, d'un homme qui ne t'a jamais rien pris: puiſque tu l'as, tu peux t'en ſervir; mais ſers-t'en bien judicieuſement, je t'en conjure; car lors que je te diray que je t'aime, ſi tu t'amuſes à me répondre, *Point du tout*; je diray que tu en as menty, & que je ſuis,

Tout à Toy.

LETTRE DE BABET.

JE t'ay mis d'une partie que nous avons faite pour aller aprés demain à Verſailles; & j'ay crû que ne t'étant pas permis de diſpoſer de toy ſans mon ordre, puiſque tu dis ſi ſouvent que tu és tout à moy, tu ne ſerois pas engagé ailleurs. Mademoiſelle Ferrary, Mademoiſelle de Morangis, l'Abbé de St. Preüil, & Monſieur le Brun en doivent être : & tous ont demeuré d'accord que ſans toy la ſocieté étoit démembrée. Mademoiſelle de Morangis, ſur tout, m'a dit en confidence, que Mademoiſelle Ferrary étoit trop coquette, Monſieur le Brun trop pédant, & l'Abbé de Saint Preüil trop bigot, & qu'il n'y avoit que toy qui l'accommodât. N'étoit qu'elle eſt mon amie particuliére, l'eſtime qu'elle a pour

toy, me seroit un peu suspecte ; & je m'imaginerois que tu luy rens des soins, à present que je te vois si peu, & que tu deviens aussi rare que ton mérite. Tu ne manqueras pas de m'alleguer que mon Papa ne va à Bagnolet que le Dimanche ; & que tous les autres jours il est occupé aux affaires de son Bureau : mais si tu avois eu le soin de t'informer de ce que je faisois cette Semaine, tu aurois sçû qu'il s'est presenté des occasions de me voir, dont je veux malicieusement t'instruire, afin de te rendre une autre fois plus assidu. Lundy nous allâmes à la Foire, où nous fumes depuis quatre heures jusqu'à neuf; nous envoyâmes sçavoir si tu étois chez toy, car nous avions dessein de t'aller prendre, mais tu n'y étois pas : Mardy nous joüâmes toute l'apresdînée à la Bête chez Mademoiselle Ferrary, où il ne tenoit qu'à toy de te trouver : Mercredy je dînay chez mon Frere le Payeur des rentes, où tu serois venu, si l'on t'avoit trouvé à ton logis : Et hier : j'allay au Sermon du Pere Dom Côme qui ne prêcha que l'apresdînée, où tu pouvois te rencontrer, si tu l'avois voulu.

Voilà bien du tems perdu, dont nous nous récompenserons Dimanche, puisque nous nous verrons depuis le matin jusqu'au soir. Il me tarde qu'il soit venu, afin de nous pouvoir dire, *amamus* & *amabimus*, juqu'au dernier soupir. Bon soir.

A BABET.

COlinet que je viens de rencontrer devant les Céleſtins, m'a dit que tu fis hier une partie pour aller demain à Verſailles. Que Mademoiſelle de Morangis, l'Abbé de St. Preüil, Mademoiſelle Ferrary & Monſieur le Brun en devoient être : mais il ne m'a point dit du tout que tu m'en euſſes mis. Apprens moy, Babet, ce que demain, qui eſt le jour que ton Papa doit aller à Bagnolet, tu prétens que je faſſe. Je voudrois bien pour la rareté du fait, que tu m'euſſes dérobé une journée que j'attens depuis Lundy avec tant d'impatience. Tu ne ſonges pas qu'il y a huit jours que je ne t'ay vûë, & que ſi demain m'échappe, je feray encore huit jours ſans te voir, puiſque ton Papa ne va à Bagnolet que tous les Dimanches. Si cela te venoit dans la penſée, tu fetois du moins par charité, ce que

tu és obligée de faire par amour ; & tu demeurerois d'accord, qu'être quinze jours ſans te voir, & ne point manger de viande, eſt une mortification trop grande pour un homme tel que moy. J'eſpere donc qu'auſſi tôt que tu auras vû ma Lettre tu demanderas pardon à l'amour du crime que tu as fait en m'oubliant ; que pour le réparer tu m'envoiras prier de ne pas bouger de chez moy demain, que tu ne me vienne prendre ; & que tu feras une proteſtation de jamais ne retomber en de pareilles fautes. Il me ſemble, Babet, que pour une perſonne qui m'aime tant, tu ne te mets guéres en peine de ce que je deviens ; & que demander à te voir une fois par Semaine, ce n'eſt pas trop éxiger de ta bonté. Je voudrois que tous les jours de la Semaine fuſſent des Dimanches, afin que ton Papa fût ſans ceſſe à Bagnolet, & que je te viſſe toûjours : mais par malheur pour moy, au Dimanche qui ne me dure rien, il ſuccéde ſix jours qui me durent tant, que j'ay toûjours le loiſir d'aller deux fois à confeſſe avant que de te voir une. Aprés la proteſtation que je te fais de ne

te pas dire un mot qui ne ſoit véritable, regarde, Babet, ſi tu ne dois pas faire conſcience de m'abandonner à ma triſteſſe, durant que demain tu t'abandonneras à la joye ; & s'il n'eſt pas juſte que je paſſe une bonne journée en te voyant, pour tant de mauvaiſes que je ſuis contraint de paſſer en ne te voyant pas.

REPONSE

DE BABET.

DItes-moy un peu, s'il vous plaît, Monſieur le Vagabond, d'où vous venez, & d'où vous m'avez écrit la Lettre que je viens de recevoir de vous ? Si vous n'aviez bougé de chez Vous, vous auriez appris dés hier, que Verſailles, tout charmant qu'il eſt, n'aura rien pour moy d'agréable ſi vous n'y venez pas. Toutes mes complaiſances ont dû t'apprendre qu'ayant autant d'amour que toy, je n'ay pas moins d'impatience ; & que le Dimanche ne vient pas ſi ſouvent que je ſouhaiterois. C'eſt un jour qui m'eſt devenu ſi cher depuis qu'il eſt devenu celuy que je dois te voir, qu'il n'eſt pas ſi tôt paſſé, que je ſouhaite qu'il revienne: & quand nous n'en ſom-

mes encore qu'au Lundy, je l'enviſage de ſi loin, que j'appelle cela, *Par tous les Siécles des Siécles.* Cependant c'eſt à moy préſentement à t'impoſer la même peine que tu m'impoſois : Tu dois auſſitôt que tu auras reçû ma Lettre, me demander pardon dans l'ame de m'avoir fait l'injuſtice de croire que je t'oubliois, & en dire ta coulpe ; te repentir enſuite d'avoir eu une penſée ſi déſavantageuſe à la bonté que j'ay pour toy ; & faire une ferme proteſtation de ne faire jamais de jugemens ſi témeraires. Aprés cela, comme tu ſeras en bon état, tu n'auras qu'à demain aller entendre la Meſſe aux Blanc Manteaux un peu devant huit heures ; & je ſuis sûre qu'avant la Benediction Sacerdotale, tu verras une fille à genoux à ton côté, qui ne manquera pas de te dire à l'oreille qu'elle eſt toute à Toy. Adieu.

A BABET.

UNe autre fois, Babet, tu n'as qu'à me venir dire, quand onze heures ſonneront, que ce n'en ſont que neuf, pour voir ce que tu gagneras. Je me ſoucie bien de joüer des Déjûnez, dont il eſt impoſſible que je profite ! Et c'eſt un plaiſant avantage pour moy, que celuy de t'avoir vûë trois petites heures, pour ne voir aprés de huit grands jours ! Je n'oſerois te dire, de peur de me mettre en mauvaiſe odeur auprés de toy, qu'un moment aprés que je t'eus hier ſouhaité une auſſi bonne nuit que ſi nous l'euſſions dû paſſer enſemble ; comme j'entrois dans une petite ruë qui eſt auprés de Saint Gervais, on répandit ſur moy par la fenêtre d'une troiſiéme Chambre, les influences les plus malignes dont jamais la Juſtice de là haut ait puny les inſolences d'icy-bas. Je m'en revenois auſſi glo-

rieux d'avoir veu ma Maîtreſſe ce jour là, que joyeux d'avoir gagné un Dejûné pour le lendemain : Et de peur que la pluye ne gatât mon Caſtor, qui me coûte vingt bons francs, je m'étois couvert la tête du bas de mon manteau que je ſoûtenois avec une main épanoüie, quand une Piſſeuſe, qui depuis ſix mois reſervoit à jetter ſon Pot de chambre quand je paſſerois, s'en acquitta ſi à propos, & m'en coiffa ſi adroitement, qu'il n'y en eut pas une goute de perduë. Encore, Babet, ſi c'eût été une Piſſeuſe comme Toy, qui piſſes clair comme de l'eau de roche, je ſerois ravy d'avoir étendu mon manteau ſi proprement pour recevoir une urine que c'eſt dommage de laiſſer perdre ; mais je te jure, que depuis que les femmes ſe mêlent de piſſer, c'eſt à dire, depuis Eve juſqu'à ta petite niéce, qui n'a qu'un jour & demy, je ne penſe pas qu'on ait jamais rien piſſé de ſi puant. Pour ne point t'en particulariſer les goûts, dont j'aurois de la peine à me ſouvenir, à cauſe du nombre, je te diray ſeulement, que comme c'étoit de l'urine de l'année paſſée, outre les Aſperges, les Poix

verds, les culs d'Artichaux, & les Champignons, elle en avoit tant & de ſi mauvais, qui ſe faiſoient ſentir de ſi loin, que quand je heurtay chez moy, on ne me vouloit pas ouvrir la porte, de peur que ce ne fût quelque Gadoüart qui cherchât à rallumer ſa chandelle. A la fin m'étant fait connoître à la voix, je ne fus pas plûtôt entré, que de trois perſonnes que je rencontray ſur la montée, deux ſe boucherent le nez au plus vîte, & la troiſiéme s'évanoüit. Je me dépoüillay d'abord auſſi nud que l'étoit nôtre premier Pere avant le péché ; & je changay de chemiſe, parce que j'en ay deux douzaines : mais je ne pûs changer d'habit, parce que je n'en ay qu'un ſeul. Je le viens d'envoyer chez le Dégraiſſeur, & je garde le lit. Un jeune Médecin qui eſt fort de mes amis, & qui m'étoit venu chercher dés le matin pour faire tout aujourd'huy la débauche enſemble, vient de ſortir d'icy, preſque auſſi affligé de m'avoir trouvé au lit, que je ſuis affligé d'y être. N'ayant oſé luy conter mon avanture de peur d'être obligé de luy avoüer que je n'avois qu'un habit, je

me ſuis aviſé de luy dire que j'étois malade ; & ç'a été le Diable, quand il a fallu dire quelle maladie j'avois. Comme je n'ay non plus de fiévre que d'habit, & non plus de rhume que de fiévre, pour le mener en païs perdu, je luy ay dit que j'avois mal aux Dents : & luy, aprés avoir révé quelque tems au reméde qu'on y pouvoit apporter, m'a conſeillé de faire arracher celles qui me faiſoient mal ; & s'eſt retiré auſſi mortifié de ce que je ne ſuis pas avec luy, que je le ſuis de n'être pas avec toy. Bon-jour, Babet, je n'oſerois finir ma Lettre à l'ordinaire : Et juſqu'à ce que je ne ſente plus d'urine, je doute que tu veüilles permettre que je ſois

Tout à Toy.

REPONSE

DE BABET.

JE ne ſçay ſi je dois rire de ton aventure ou pleurer de mon affliction. Tu me dépeins toutes les deux d'une façon ſi plaiſante, qu'il m'eſt impoſſible de vouloir mal à la Piſſeuſe qui eſt cauſe que j'ay reçu ta Lettre. l'Abbé de St. Preüil, qui eſt chez nous il y a plus d'une heure, & qui a déja fait venir le déjeuné qu'il perdit hier, t'envoye ſa Soutane & ſon grand Manteau, afin que tu n'ayes point d'excuſe qui t'empêche de te rendre icy. La robe de Chambre de mon Papa qui ne manque pas d'aller à Bagnolet d'abord que le jour du Sabath arrive, ſervira à couvrir ta nudité le reſte de la journée ; & ſur le ſoir, comme nous ſommes aux jours gras, tu n'auras qu'à mettre mon Loup, & je ſuis ſeure, qu'il n'y aura pas un Badaut qui en te voyant ne crie, *il a chié au lit.* Si

tu m'en crois, pendant que tu auras l'habit Sacerdotal de nôtre cher ami l'Abbé, qui aura le loisir de s'ennuyer à t'attendre, passe dans quelque Egliſe, & entend la Meſſe ; autrement tu cours riſque d'en avoir diſette pour aujourd'huy. Il me ſemble t'avoir dit, que quand tu es devôt je t'en aime vingt fois mieux, & malgré tout cela je me fie ſi peu à toi, que j'ay commandé à Colinet de ne pas te quitter qu'il ne te l'ait fait entendre. On ne commencera point à dejeûner que tu ne fois venu, je t'en donne ma parole. Tu ſçais bien qu'elle eſt inviolable, & que je ne me ſuis jamais démentie depuis que je t'ay eu dit que je voulois être

A Toy.

LETTRE

LETTRE DE BABET.

SI je te demande ſi tu m'aimes, tu ne manqueras pas de me dire oüy, ſi tu me dis oüy, je ſeray peut-être aſſez ſotte pour te croire ; & ſi je ſuis aſſez ſotte pour te croire, je ne puis me perſuader que le mal que je te veux puiſſe durer long-temps. Hier, je ne te le cele point, j'étois dans la plus furieuſe colere qui ait jamais été ; mais quand ce matin je me ſuis ſouvenuë que tu y étois auſſi, j'enrageois de m'y être miſe, & j'ay demeuré à la Meſſe une groſſe heure plus qu'il ne falloit, pour voir ſi tu ne viendrois point me rechercher. Je te prie ne nous y mettons plus ni l'un ni l'autre: le plaiſir qu'il y a de ſe raccommoder cauſe moins de joye que l'incertitude où l'on eſt de ſçavoir ſi l'on ſe raccommodera ne donne de peine. Promets-moy de ne plus aller à Nôtre Dame des Ver-

tus avec Michelon. Tu fais si souvent naître l'occasion de me parler d'elle, & toutes les fois que tu m'en parles, tu as des termes pour exprimer ce qu'elle t'a fait sentir, dont tu ne te servirois pas si à propos si tu ne sentois plus rien. J'ay si peur que vous ne vous remettiez bien ensemble, que j'aime mieux, quand tu n'auras rien à faire t'envoyer de l'argent pour aller joüer, que d'avoir le chagrin de te voir aller chez elle. Ce n'est pas que je la haïsse, mais je t'aime; & la crainte que j'ay de te perdre m'inquiete plus que l'appréhension qu'elle n'en profite. Je voy bien par moi-même que la colere des Amans n'est pas de durée. Hier je te voulois mal jusques à avoir une démangeaison de te battre; & aujourd'huy je ne laisse pas d'être

A Toy.

A

BABET.

INfortunez Amans qui passez vôtre vie,
A chérir Lisimene, à caresser Silvie;
Qui souvent sans espoir adorez des appas,
Et poussez des soupirs que l'on n'écoute pas:
Pour charmer vos ennuis & calmer vos allarmes;
Je vous offre des vers arrosez de mes larmes:
Ainsi que mon amour mon malheur est constant;
Je souffre plus que vous; & ne me plains pas tant.
Si jamais vôtre amour n'en a pû faire naître,
Vôtre flâme en naissant n'a pas eu lieu de croître;
Si l'excez de vos feux n'en a point allumé
Vôtre cœur à l'espoir n'est pas accoûtumé;
Mais l'ingrate beauté qui déchire mon ame
Sans blesser sa vertu répondit à ma flâme;
Ses souhaits pour paroître attendoient mes desirs;
Elle souffroit mes soins, écoutoit mes soupirs;
Quand j'avois du chagrin elle avoit des allarmes;
Et de tant de bontez soûtenant tant de charmes,

Sa tendreſſe & ſes yeux agiſſans tour à tour,
Je conçus de l'eſpoir en prenant de l'amour.
Cepẽdant cet eſpoir hors d'état de plus croître,
Sur le point d'être heureux on m'empêche de l'être ;
Et de l'objet volage à qui je plûs ſi fort,
L'eſprit change de face & mon amour de ſort,
Pour ne pas de ſon crime être crû le complice,
A ſon ingratitude égales ſon ſupplice ;
L'interêt de ta gloire en demande raiſon ;
Juſqu'icy l'Inhumaine abuſoit de ton nom,
Amour.....

J'en étois là, Babet ; & j'allois te quereler de tout mon mieux, quand Colinet m'a apporté ta lettre, que j'aime mieux avoir reçuë que d'avoir fait la plus belle Elegie du monde. Tu ne t'es pas trompée quand tu as crû, ſi tu me demandois ſi je t'aime, que je dirois ouy. Je t'aime ſi tendrement, que je n'attendois que la fin de mon Elegie pour mourir de douleur ; & quand j'ay vû qu'elle étoit ſi agréablement interrompuë, peu s'en eſt fallu que je ne ſois mort de joye. Il eſt vray, Babet, que l'on paſſe de cruels momens quand on eſt en colere contre ceux qu'on aime ! Loin de croire que tu fuſſes à l'Egliſe à attendre que je t'allaſſe rechercher, je me figurois

que tu te paſſerois plûtôt de Meſſe un an durant, que de m'accorder le plaiſir de te voir une heure : & j'enrageois d'autant plus de t'avoir perduë, que j'appréhendois de ne pouvoir jamais te retrouver. Je ſçavois bien que tu n'avois pas eu raiſon de te mettre en colere contre moy : mais comme c'eſt la premiere fois de ta vie que tu en as manqué, je me repentois d'y avoir pris garde ; & je trouvois que j'avois eu moins de raiſon que toy, d'avoir eu l'indiſcretion de m'appercevoir que tu n'en avois pas. Si quelquefois je te parle de Michelon, qui aprés toy eſt la plus agréable fille que je puiſſe connoître, il eſt aſſez du caractere d'un honnête homme de ne pas tout-à-fait bannir de ſa mémoire une perſonne qu'il a chérement aimée. Je ne t'ay jamais rien dit d'elle qui ne ſoit auſſi glorieux pour toy que pour elle-même. Quand je t'ay dit qu'elle avoit beaucoup de charmes, j'ay ajoûté que tu en avois infiniment plus qu'elle : Quand je t'ay appris qu'elle étoit parfaitement ſage, j'ay crû que tu prenois plaiſir à me l'entendre dire, parce qu'il eſt naturel d'aimer à ouïr parler avanta-

geuſement de ſes ſemblables : Et quand je t'ay aſſuré que je l'avois aimée de tout mon cœur, je t'ay proteſté que je t'aimois incomparablement davantage. Si je conſerve de la tendreſſe pour qui s'eſt repenti de m'avoir aimé, que ne feray je point pour toy, Babet, qui as eu cent fois la bonté de me dire que le malheur de ta vie étoit de ne m'avoir pas aimé plûtôt, afin que je fuſſe plus obligé d'être.

Tout à Toy.



A

BABET.

POur te montrer que je ſuis l'Amant le plus pacifique que tu ayes eu de ta vie, malgré la querelle que nous eûmes hier enſemble, je te prie de venir m'aider à faire un Chrêtien. Une Imprimeuſe qui demeure au païs Latin, s'étant avisée de faire un Enfant, ſon Mary s'eſt avisé de me choiſir pour en être le Parain, & je m'aviſe de te prendre pour être ma Commére. Comme tu n'as j'amais rien voulu tenir de moy, & que je ne ſuis pas ſeur que tu ayes jamais rien tenu à d'autre, je doute que tu veüilles tenir ce pauvre Petit, & que tu ſois aſſez charitable pour luy accorder une grace que tu as peut-être refuſée à cent pauvres Petits comme luy. Je dis comme lui ; car c'eſt un Mâle qui eſt né coëffé, & qui ſans doute ſera le

plus heureux du monde quand tu auras posé ta main dessus. C'est un aveugle qui sent ce qu'il ne voit pas ; & un muet qui demande ses necessitez sans parler. Il a reçu la premiere faveur de ceux qui l'ont conçu ; la seconde de celle qui le nourrit ; & tu luy accorderas la derniere, s'il te plaît. Si c'étoit pour moi ce que je te demande, tu aurois raison de faire quelque petite difficulté : mais tu sçais bien que je n'auray que l'honneur d'assister à l'action, & que celui pour qui je prie en aura tout le profit. Pour moy, quoy que j'en aye déja tenu de petits & de grands, je ne suis non plus sçavant sur cette matiére-là que le premier jour. J'attends toûjours qu'on me dise, mettez la main là ; Et comme je suis l'ennemi juré des réverences, un de mes plaisirs seroit de pouvoir faire cela avec toi sans cérémonie. Si je vois que tantôt tu t'en acquittes de bonne grace, je te ménageray quelque chose (que je ne veux pas nommer, parce qu'il faut que ce soit la Maraine qui nomme la premiere) que nous aurons bien du plaisir à tenir ensemble. Je t'iray prendre precisément à trois heures,

res, pour te mener au rendez-vous. Sois prête pour l'heure que je te marque : fais-toy charmante à ton ordinaire ; & je seray au mien,

Tout à Toy



RÉPONSE DE BABET.

MOn pauvre Compére, mon Amy, je tiendray tout ce que tu voudras me faire tenir, petit ou grand, mâle ou femelle, n'importe. Tu n'as qu'à me venir prendre sur les trois heures, & tu me trouveras pour le moins aussi parée, que tu l'étois quand tu montas sur le Cheval étique dont tu fais la peinture dans ta Lettre à Madame d'Angoulême. Je gages si tu veux, les frais du Baptême, que parmy toutes les Commères que tu as, il n'y en a point de si jolie que je le seray tantôt. On me vient d'apporter un Mouchoir de point-permis, dont tu auras le pucelage. J'ay des Coins blonds de la bonne Faiseuse, qui me rendent belle comme un Ange : & je souhaiterois qu'hier, quand nous nous

querelâmes, tu m'eusses repris ton cœur, pour voir si aujourd'huy je ne te le ferois pas bien rendre. Je me pare de la sorte pour mériter la grace que tu me fais de me choisir pour être ta Commere. Comme voilà le quinziéme enfant dont j'auray été Maraine, il n'y a point de cérémonies dans un Baptême que je ne sçache ; & tu avoüeras tantôt quand tu verras de quelle façon je m'en déméle, que je suis tout à fait propre à faire des Chrêtiens. Je te prie que ce ne soit pas là le dernier que nous fassions ensemble : Oblige, si tu peux, toutes les Femmes que tu connois, de te faire le Parain des enfans qu'elles font, & les Filles de ceux qu'elles ont envie de faire. Je seray ta Commére autant de fois que tu le voudras ; & le cœur me dit, qu'aprés plusieurs petites alliances, il en arrivera une bonne, qui me fera être toute ma vie.

A Toy.

LETTRE
DE BABET.

JE t'épargnay hier au soir pour le moins neuf ou dix francs, (car les frais du Baptême ne sont pas si grands aux champs qu'à Paris.) A peine arrivions-nous de chez nôtre Commére l'Imprimeuse, que je trouvay nôtre Jardinier de Bagnolet qui m'attendoit avec impatience, pour me prier de te prier, en cas qu'il y eût moyen par mon moyen, que tu fusses le Parain de l'enfant de la Maîtresse de chez eux. Pour ne pas l'éfaroucher d'abord, je lui dis que tu serois ravy de la grace qu'il te faisoit; mais que tu avois fait serment de jamais ne tenir d'enfans, si tu ne leur donnois ton propre nom: & ce pauvre homme m'ayant demandé comment tu t'appellois, je lui répondis, que tu t'appellois Calvin. Il se donna au Diable, qu'il aimeroit mieux que son enfant mourût sans Baptême que d'être Parpaillot; & s'en retourna si mécontent de toy, que si cela dépend de lui, je ne pense pas que jamais tu mettes le pied au logis. N'étoit que je suis sa Commére, j'aurois encore aujourd'huy été la tienne; mais ne pouvant tenir deux de ses enfans, j'ay crû que tu aimerois mieux dîner à Paris avec mon Frere & moy, & ne rien payer, que d'aller à Bagnolet payer un Prêtre, un Vicaire, & une Sage-Femme, & ne pas dîner. Si tu vas au Palais ce matin, & que tu veüilles te rendre à midi à la Boutique de la Princesse de Florence, mon Frere nous prêtera son Carosse; & tu auras le plaisir de m'entendre dire par le chemin que je suis,

Tout à Toy.

A BABET.

QUand je ne t'aurois d'obligation, que celle de m'avoir sauvé la botte que vôtre Jardinier avoit hier dessein de tirer, je te jure, Babet, que tu te serois attirée par reconnoissance, ce que jusqu'icy j'ay été ravi de te donner par inclination. Et dequoy s'avise vôtre Jardinier, de faire des enfans pour en vouloir faire parain un homme qui ne lui dit mot ? J'ay une fois délogé de la Montagne Sainte Geneviéve, où je m'étois rétiré pour éviter l'embarras, parce que huit Femmes qui firent des enfans, qui n'avoient de parens qu'elles, me prirent toutes huit pour être leur Compére, & me firent le parain banal de tout le corps de logis. Il faut que je tâche de découvrir quelque quartier où il n'y ait que des Femmes Bréhennes ; & que je fasse une

ferme resolution de n'ouvrir ma porte à pas un homme, qui ne me montre un écrit passé pardevant Notaires, qui atteste que sa femme n'est point en couche ; ou en cas qu'elle y soit, un Extrait baptistaire de l'enfant qu'elle aura pondu. Je suis plus obligé à Calvin moy seul, que tous les Huguenots du monde ; Il m'a autant fait de bien dans ta bouche, qu'il leur fait de tort dans celle de Monsieur Morus, qui a le don de si bien persuader ; Et la réponse de vôtre Jardinier, qui aimeroit mieux que son enfant mourût sans Baptême, que d'être Parpaillot, est quelque chose de si naif, que je ne voudrois pas pour la valeur des frais du Baptême, être privé du plaisir que j'ay de la sçavoir. Voilà neuf heures qui sonnent ; dans trois au plus tard je me rendray à la Boutique de la Princesse de Florence, où je t'attendray (si tu ne t'y és pas encore renduë) avec l'impatience que j'ay coutume d'avoir quand tu promets de me favoriser de ta présence. J'ay quelque chose de si particulier à te dire, que l'occasion du Carosse s'offre aussi à propos, que j'aurois pû le souhaiter,

Comme nous ne l'occuperons que toy & moy, & qu'il n'y aura point d'oreilles ſuſpectes, je t'apprendray une avanture que t'a caché Mademoiſelle de Morangis, qui eſt bien la plus plaiſante choſe que l'on puiſſe imaginer; & qui eſt auſſi véritable, qu'il eſt véritable que je ſuis

Tout à Toy.

A BABET.

J'Ay dîné aujourd'huy chez ton Frere le Payeur des Rentes, & de là nous avons été enſemble à la Comédie voir Attila. Monſieur de Corneille qui ne fait jamais rien que d'admirable, s'eſt ſurpaſſé luy-même dans le troiſiéme Acte de cette Piece; & je puis dire qu'il y a tant mis de beautez, que les quatre autres ne paroiſſent rien. Ce n'eſt pas que ces quatre Actes ſoient méchans: Une plume auſſi ſçavante & auſſi delicate que celle du Grand Corneille, répand toûjours des beautez par tous les endroits où elle paſſe; & quiconque voudroit s'appliquer à faire l'anatomie de ſa Piece, trouveroit à la diſſection des Scénes qu'il n'y en a guéres d'inutiles. Le deuxiéme Acte, qui n'eſt que médiocrement remply, finit par la Scene la plus agréable qui ait jamais paru ſur le Théatre. Une

Princeſſe que l'on donne à ce qu'elle n'aime pas, & qui aime ce qu'elle ne peut avoir ; qui eſt obligée de donner à ſa naiſſance, ce qu'elle n'oſeroit accorder à ſon amour ; & qui a autant de peine à prononcer *j'aime*, que j'ay de plaiſir à te le dire, eſt quelque choſe de ſi touchant & de ſi délicat à traiter, qu'il falloit la plume de Corneille pour en venir ſi glorieuſemant à bout. Enfin, Babet, c'eſt un Ouvrage à voir, & ſi tu veux que je te retienne une Loge pour Vendredy, j'y retourneray encore. Ton Frere qui eſt le plus galant homme que je connoiſſe, & qui n'a gueres moins d'eſprit que toy, m'a dit qu'il ſeroit de la partie ; que de là nous irons ſouper enſemble ; & que depuis deux heures juſqu'à onze, il ne tiendroit qu'à moy de t'entretenir continuellement. Si tu m'avois refuſé une grace qui te doit coûter ſi peu, & que je ſouhaite avec tant de paſſion, tu ſerois auſſi cruelle que je ſuis ſenſible ; & j'aurois autant de ſujet de me plaindre de toy, que j'en veux avoir de m'en loüer. Je me défie ſi fort de mon mérite que pour te delaſſer de l'ennuy que te

doit cauſer mon entretien, je mêle du divertiſſement à ta fatigue. Pour moy, quelque belle que puiſſe être la Comédie que nous verrons enſemble, ce ne ſera pas ce que je trouveray de plus beau. Il y a ſi long-tems que je ne t'ay vûë & j'ay tant d'avidité de joüir de ta preſence, qu'il me ſemble que Vendredy ne viendra jamais. Juge, Babet, par la douleur que j'ay quand je ne te vois pas, du plaiſir que j'ay quand je te vois. Si tu te ſouviens de m'avoir dit, que j'avois le goût le plus délicat du monde, demeure d'accord que tu dois être la plus aimable de toutes les Maîtreſſes, puiſque de tous les Amans, tu m'as rendu le plus amoureux : & ſois perſuadée, qu'il n'eſt pas plus vray que tu es belle, qu'il eſt vray que je ſuis fidéle & tendre. Adieu.

RÉPONSE DE BABET.

POur te faire voir que ton entretien a plus de charmes pour moy que les Piéces de Corneille, je demanderay Vendredy congé pour aller à la Comédie, & si tu veux nous demeurerons toute la journée chez mon Frere. Outre que je ne puis faire de perte dont tu ne me consoles facilement, je ne me soucie pas quand je ne verray point joüer de serieux au Palais Royal. Loin de prendre du plaisir à voir la Scéne dont tu fais tant de cas; La Princesse qui ne se peut resoudre à dire *J'aime*, me reprocheroit que je te l'ay dit trop tôt; & si tu me disois que la resistance est une vertu en elle, je m'imagerois que la facilité est un défaut en moy. Je suis bien aise que mon Frere fasse de toy tout l'état qu'il en doit faire. Les soins

qu'il prend auprés de mon Pere en faveur de l'amour que je t'ay donné me répondant de l'amitié qu'il a pour moi; & quoique ton mérite arrache ce que l'on refuse de te donner, je ne laisse pas de lui être redevable de la justice qu'il te rend. Si tu as tant d'impatience de me voir, tu n'as qu'à venir tantôt chez Mademoiselle de Morangis, où je suis priée d'aller joüer à la Bête: Comme tu la vois régulierement une fois ou deux la Semaine, il ne semblera pas que ce soit moi qui t'aye dit de t'y trouver. Si tu veux te mettre de nôtre jeu j'en seray ravie; car j'aime mieux faire la Bête avec toy qu'avec qui que ce soit au monde. Bon-jour.

LETTRE DE BABET.

ON nous a dérobé une Aiguiére d'argent ; & j'ay charge d'aller demain faire dire une Messe à Saint Antoine de Pade, pour le prier d'avoir la bonté de nous la faire rendre, en cas qu'il sçache qui c'est qui nous l'a volée. Comme c'est justement dans ton quartier que ce bon Saint-là demeure, je te prie de venir joindre une recommandation de Voisin à la priere qu'il faudra demain que je lui fasse ; & de te trouver de si bon matin à l'*Ave Maria*, qu'il ne soit encore engagé à personne quand nous lui parlerons. Tu sçais bien que c'est le Saint de Paradis qui a le plus d'affaires, à cause des pertes continuelles que l'on fait dans le monde ; & que si on ne le prend avant que d'autres le

soient allez voir, on a de la peine à luy parler tout le reste de la journée. Si tu veux qu'au sortir de là nous allions dejeûner chez toi, qnatre filles que nous serons, tu n'auras qu'à faire le moindre signe. Mais songe que nous sommes des filles qui ne nous contentons pas de peu de chose ; & si tu n'as une provision raisonnable de ce que nous aurons besoin, tu passeras aussi mal ton tems que tu nous feras mal passer le nôtre. Adieu.

A BABET.

JE me trouveray demain à l'*Ave Maria* avant que St. Antoine de Pade ait encore parlé à perſonne; mais comme je ne le connois que de vûë, je ne croy pas que ma recommandation te ſerve de quoy que ce ſoit. J'ay ſi peu d'habitude en Paradis, que toutes les fois que j'ay beſoin de quelques graces, ſoit pour mon Grand pere, qui eſt en Purgatoire, ou pour ma Sœur, qui, s'il plaît à Dieu, ira bien-tôt, je me ſers du credit d'un vieux Prêtre de St. Paul, qui aſſûrément y peut beaucoup; & qui vous dit ſur le bout du doigt de quels maux chaque Saint guerit. Au lieu de l'Aiguiére d'argent qu'on vous a derobée, j'aimerois mieux que ton Papa eût perdu la vûë: J'ai St. Clair en main, par le moyen d'un de mes amis, qui connoît un garçon qui a un beau-frere de qui la couſine à un pere qui a la vûë baſſe, qui nous auroit bien

bien ſervi, ſi nous avions jugé à propos de la lui faire rendre. Comme je n'ay jamais rien perdu, & que je ne puis jamais rien perdre; pas ſeulement un vieil oncle que j'ay qui a cent treize ans, & qui eſt l'unique parent de qui je puiſſe heriter quelque choſe: je ne penſe pas avoir deux fois en ma vie parlé à Saint Antoine de Pade; encore a ce été quand j'ay dit les Litanies des Saints, & qu'il s'eſt rencontré à l'*Omnes Sancti & Sanctæ Dei*. Je ſuis bien plus aſſûré de vous donner à déjeûner & d'être fourni de tout ce qu'il faut que j'aye pour vous bien faire paſſer le temps, que je ne ſuis ſeur que vôtre Aiguiére ſe retrouve. Il n'y a pas une des filles que tu ameneras avec toy qui ne me faſſe un honneur à quoy je ne m'oſerois attendre; mais, Babet,

Paſſe-t-on bien ſon temps quand on eſt tant de monde?

Et ne te ſouviens-tu pas de m'avoir quelquefois dit,

Que l'amour, favorable à mon ame aſſervie,
Me dictant tous les mots dont je t'entretenois,
Les plus doux momens de ta vie
Etoient ceux que tu me donnois?

Est-ce me les donner, aimable Babet, que de me les faire partager avec d'autres ? me sera-t'il permis de les employer comme je les employe quand nous ne sommes que nous deux ? Et te diray-je pas un mot de ce que j'ay coûtume de te dire en particulier, à moins que je ne te dise que je suis.

Tout à Toy.



LETTRE DE BABET.

VIens-t'en demain déjeûner chez mon frere, ou je te renie. On lui a fait present de six bouteilles de Vin d'Abois, qu'il a dessein de boire avec toi en mangeant des Huitres. Je te ferai réponse de bouche touchant la prud'hommie de Monsieur ***. J'ay appris quelque incident de sa vie que je seray bien-aise de ne confier qu'à toy ; & cependant je ne te conseille pas de t'employer pour lui que tu ne m'ayes consultée sur ce que tu dois faire. Je suis de la meilleure humeur du monde à l'heure que je t'écris : J'ay joüé toute l'aprés-dînée à la Bête, aux vingt sols à toûjours mettre ; & comme tu n'étois pas icy pour me porter guignon, j'ay gagné deux cens je ne sçay combien de livres qui sont à ton tres-humble service, mon

cher. Si jamais nous sommes mariez ensemble, quand tu iras joüer d'un côte, j'iray vîtement joüer de l'autre, afin de regagner ce que tu perdras. Mademoiselle Ferrary, qui aprés avoir perdu six Loüis s'est retirée du jeu avec mille sermens de ne joüer de six mois, m'a prié de lui prêter douze écus qu'elle a perdus encore. Périchon qui est si sensible à la perte, & qui aujourd'huy, à cause du respect qu'il portoit aux Dames, s'est contenté de jurer Dieu entre cuir & chair, a perdu vingt-deux écus d'or qu'il a tirez de sa bourse avec autant de regret que mon Oncle en eut hier de recevoir l'Extrême-Onction. Et la pieuse bonne femme qui a coûtume de gagner l'argent du monde a dit apresdîné plus de cent *Jesus-Maria* sans pouvoir gagner un double. Il n'y a que moi qui ai été heureuse, & j'espere l'être bien davantage, quand malgré toute la terre il me sera permis de dire que je suis.

A Toy.

LETTRE DE BABET.

IL ne tiendra qu'à toy que demain nous ne couchions ensemble, ou du moins dans la même chambre. Mon Papa m'a donné congé pour aller voir le Ballet qui se danse à Saint Germain. J'ay chargé Colinet de te chercher en quelque lieu que tu puisse être pour t'en avertir. Au pis aller il laissera mon billet chez toy, & si tu m'aimes tu le sentiras de loin. Quelque heure qu'il soit quand tu reviendras au gite, ne manque pas d'aller chez Mademoiselle de Morangis au peril même de ton manteau & de quelques coups de plat d'épée sur les oreilles. Elle m'a promis que vous joüeriez ensemble au jeu que tu aimerois le mieux; & que de là elle te meneroit coucher dans le lit en broderie, où elle s'offre même de coucher avec toi si tu

as assez d'éloquence pour la pouvoir seduire. J'iray demain dès sept heures du matin apprendre si ta Rétorique aura bien operé. Tu m'as asseuré que tu avois à St. Germain l'ami le plus obligeant du monde, & qu'il nous donneroit le couvert d'abord que nous le lui demanderions : Voilà seulement dequoi je suis en peine ; & pour tout le reste tu n'as qu'à te reposer sur moi. Si tu reçois mon billet d'assez bonne heure pour avoir le loisir de passer par icy, je me viens de souvenir que j'ai quelque petite chose sur le cœur dont je serois bien aise d'être déchargée. Je ne serai point de bonne humeur que je ne t'aye donné le soufflet que je te promis hier ; & si pour m'obliger tu me voulois apporter ta joüe, tu me ferois autant de plaisir que si tu me l'apportois pour l'amour de Dieu. C'est la moindre chose que tu puisses faire pour une personne qui veut toute sa vie être.

A Toy.

A BABET.

TU mens, Babet, il ne tiendra pas à moi que nous ne couchions demain ensemble. Tu serois la premiere honnête fille qui m'ait jamais prié de coucher avec elle, que j'eusse refusée. Ton billet, qui est arrivé chez moi comme j'en sortois, m'a fait rentrer pour te mander que je te prens au mot. J'iray ce soir de si bonne heure chez Mademoiselle de Morangis, que je n'ay non plus de peur de perdre mon manteau, que de gagner des coups de plat d'épée. Tu me mandes qu'elle me tiendra compagnie dans le lit en broderie en cas que j'aye assez d'éloquence pour la seduire ; & quelque éloquent que je puisse être, de l'humeur dont je la connois, il faut pour le moins cinq ou six bonnes heures pour la corrompre. Elle t'a promis de me faire joüer au jeu que j'aimerois le mieux ; mais il n'y a rien au

monde de plus malicieux qu'elle : & je gage, que loin de me tenir la parole qu'elle t'a donnée, quand je lui auray tantôt nommé le jeu à quoy je me divertis le plus, elle me dira qu'elle ne le sçait pas. Je te proteſte, Babet, qu'elle le ſçait du moins auſſi bien que moi ; & que ſi elle n'y a jamais joüé, c'eſt belle malice. Si je puis aprés-dîné, dérober quelques momens à l'affaire que tu m'as recommandée, j'iray te les donner ; ſinon, en venant demain ſçavoir ce que j'aurai fait avec Mademoiſelle de Morangis, je te diray ce que j'auray fait pour toi. Tu ne ſonges gueres aux charmes que tu as quand tu te mets en peine de couvert ; puiſque je ſeray avec toi tu n'en peux manquer: mais quand je n'y ſerois pas, Babet, y a-t-il qui que ce ſoit au monde à qui tu vouluſſes prendre la peine de le demander, qui te le refuſât ? Et crois-tu que Saint Germain ſoit un lieu où les appas ſoient ſi peu conſiderez qu'ils ayent beſoin de demander ce qu'il eſt glorieux de leur offrir ? Je te promets un lit pour toi & pour deux de tes amies, s'il eſt neceſſaire : Je ne ſuis pas ſeur d'en avoir un pour

pour moy véritablement ; mais je me repoſerai ſur toy, comme tu me le commandes : & content de te donner à coucher, tu auras la bonté de te charger du reſte. A l'égard de ma joüe, Babet, que tu as tant de paſſion de voir, que tu me la demandes pour l'amour de Dieu ; Dieu te ſoit en aide. Je te ſçai auſſi bon gré du ſoufflet que tu m'as fait l'honneur de me promettre, que ſi je l'avois déja reçu ; & tu me fais tant d'autres graces tous les jours, que quand celle-là échapera à ta mémoire, je ne laiſſeray pas d'être

Tout à Toy.

A

BABET.

MAdemoiſelle de Morangis, qui eſt la plus malicieuſe fille que je connoiſſe, me vient de faire perdre huit écus, que je regreterois bien plus que je ne fais, n'étoit qu'ils ſont deſtinez pour aller demain aux Danſeurs de corde, & pour manger des Confitures tout le ſoû. A deux heures préciſes il y aura un Caroſſe devant ta porte, qui n'a jamais rien voituré de ſi beau que toi. Les douceurs que tu me dis hier valent bien mieux que celles que je te payeray demain. Il m'eſt ſi doux de m'en ſouvenir, aimable Babet; que depuis que tu me les a dites, ma mémoire m'a ſi bien ſervi, qu'elle n'a pas laiſſé échaper un moment ſans me repreſenter les obligations que tu me forces de t'avoir. Comme charmer un cœur n'eſt pas un

effort qui te ſoit difficile, il n'y a point de néceſſité de t'être obligé d'une peine que tu ne te donne pas. Tu n'as qu'à te montrer, & je répons de l'effet de tes charmes: Mais avoir des bontez ſi tendres pour arrêter le mien, c'eſt un effort à quoi tu ne t'étois pas accoûtumée, & dont je te ſuis d'autant plus redevable, que tu ne l'as jamais fait pour perſonne que pour moy. Ce que tu veux faire pour moy, m'apprend ce qu'il faut que je faſſe pour en être digne: Tes bontez, qui ſont grandes, ne ſe peuvent reconnoître que par un grand amour; Et c'eſt pour cette raiſon, que non content de tout celui que tu m'as donné, j'ai encore tout celui que je t'ai déja pû prendre. Je ne te dis rien davantage, belle Babet; je laiſſe au reſte de ma vie à juſtifier ce que je te promets; & j'en reviens à la perte que j'ay faite, dont je te conjure d'être. Je ne ſçai ſi tu auras reçu les Satyres de Deſpreaux, que ce matin je t'ai envoyées au Palais par l'homme du monde, qui aprés moi, prétend le mieux être dans ton ame. Comme ton eſprit enjoüé eſt raiſonnablement peſte; je ſuis

sûr que tu passeras à les lire deux aussi agréables heures que tu en ayes passé de ta vie. Si j'étois plus considerable que je ne le suis, & qu'il m'eût jugé digne de sa colere, il m'auroit fait l'honneur de me déchirer comme il a fait les autres. Il ne parle de moy qu'en passant, parce qu'il n'a pas crû devoir s'arrêter sur une matiere si médiocre: & moy, qui ne me soucie pas de luy rendre dédains pour dédains, j'aime mieux ne luy pas répondre, que d'employer à le mépriser, des momens que je dois à tes loüanges. Le bonheur qu'il a d'être applaudi, ne vaut pas celuy d'être aimé; Et la gloire de méditer avec succez est moindre que celle d'être.

Tout à Toy.

RÉPONSE DE BABET.

LA lecture des Satyres de Despreaux que tu m'envoyas hier matin, fut mon occupation d'hier au soir. J'y trouvay quantité de choses qui ne sont guéres moins spirituelles, que si elles venoient de Toy; & son ouvrage, à mon sens, n'en seroit pas moins galant quand il offenseroit un peu moins de monde. Le pauvre Monsieur Quinault que j'aime de tout mon cœur, depuis que j'ay vû l'Astrate, y est traité miserablement; & je croy cependant, que ceux qui les connoissent l'un & l'autte, & qui leur rendent également justice, ont plus d'estime pour l'injurié, que pour l'in-

juriant. Perceval de qui j'ai appris le latin que je ſçai, & qui eſt l'homme du monde qui épargne le plus la réputation de ſon prochain, me vient d'apprendre que les endroits que j'ai trouvez les plus jolis, ne ſont qu'un brigandage ; & que ſi Juvenal étoit encore en vie, il lui feroit faire ſon procés, pour l'avoir pillé depuis la tête juſqu'aux pieds. Il m'a promis de me l'envoyer tantôt, je verrai ſi ce qu'il m'a dit eſt véritable : & ſi l'un de ces jours tu as quelques momens à perdre, & que tu veüilles te venger de l'affront qu'il t'a fait de ne parler de toi qu'en paſſant ; comme tu n'és qu'un ignorant, qui ne ſçais non plus de latin que moi d'hebreu, je te traduirai tous les endroits volez, dont je verrai que tu pourras tirer avantage. J'ai bien du chagrin de ne pouvoir aller tantôt aux Danſeurs de corde ; Mais puis que tu és ſi content de mes douceurs, je te prie de m'en apporter des tiennes. Ma tante la Religieuſe qui eſt arrivée, & qui eſt la devote la plus fatigante qui ait jamais été, ne me perd pas un moment de vûë. Quand elle eſt ici, je n'ai de bon tems

que lors qu'elle prie Dieu ; & cela étant, je voudrois qu'elle priât Dieu auſſi long-tems que j'ay envie d'être.

A Toy.

A

A BABET

EST-il vray, Babet, ce que ton frere me vient d'apprendre ? Te marie t'on ? Je luy ay l'obligation de m'être venu dire une si méchante nouvelle jusques dans ma chambre, & ce qui me persuade que je dois être bien-tôt le plus malheureux des hommes, c'est qu'il m'a juré de m'honorer toûjours de son amitié, & n'a pas osé me promettre son assistance. Quel dessein as-tu, Babet ? tu sçais dés hier, à quel genre de supplice ton Pere me condamne, & tu ne m'en avertis pas. Si tu m'avois moins fait de bien que tu ne m'en as fait, le silence que tu gardes me feroit croire, que tu serois d'intelligence à me causer le plus grand des maux. Est-il possible, Babet, que la peine suive de si prés le plaisir ! Avant-hier je passay avec toy neuf heures, qui ne me

durerent qu'un moment : Je baisai plus de cent fois la plus belle main du monde : Si je promis de t'aimer aussi long-temps que dureroient tes charmes, tu promis de m'aimer aussi long-tems que dureroit mon amour : & le diable qui étoit en campagne durant que nous nous jurions de nous aimer éternellement, est venu troubler tous les plaisirs que nous nous proposions. Le trouble où m'a jetté ton frere, ne m'a pas permis de lui demander de quel œil tu vois l'amant que ton Pere a pris lui-même le soin de te choisir. J'ay eu si peur d'apprendre qu'il te méritât, que je n'ai osé m'informer s'il avoit des qualitez pour le faire. Comme la nature a les yeux plus perçans que l'amour, j'ay crû que douter de mon malheur, étoit le plus grand bonheur que je pouvois prétendre ; & que si je cherchois à être mieux éclairci que je ne suis, il se trouveroit que le choix d'un Pere seroit fait avec moins d'aveuglement que le tien. Si par hazard aussi mon Rival est haissable, les momens que je pers à m'en instruire, me privent d'un plaisir que je serois bien aise de recevoir : &

comme douter de mon bonheur eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à mon amour, il eſt juſte que je ſorte de cette inquiétude. Ecoute, Babet, mande moy ſi tu m'aimes encore, ou non; & ne parle point de lui. Je verrai auſſi bien par ce que tu me manderas ce que j'en dois croire, qu'il t'eſt aiſé de voir par ce que je te mande, que je ſuis toûjours.

Tout à Toy.

RÉPONSE DE BABET.

SI je ne t'ai pas mandé qu'il m'eſt venu un amant de Normandie, c'eſt que la bonté que j'ai pour toi, n'a pas voulu que je t'affligeaſſe inutilement. Mon Pere qui l'a fait venir à la ſourdine, & qui voulut hier me le faire voir, m'apprit qu'on l'appelloit Monſieur de Launai, & qu'il étoit ſieur du Meſnil: *Item* c'eſt tout. Le plus grand regret que j'aye, c'eſt de lui avoir donné un baiſer en arrivant, que je lui aurois refuſé, n'eût été que mon Pere me regardoit. Ledit ſieur ſoupa hier avec nous, & ſe mit à table ſans laver ſes mains, qui ſont toutes pleines de taches de rouſſeur. Je ne mangai point de tout ce qu'il toucha, & je ne mangeai pas grand choſe; car il toucha à tout. Il ſe déboutonna, à meſure que ſon jabot s'empliſſoit; & les huit coups qu'il bût, furent tous bûs à la ſanté de toute

la compagnie. Tant que le ſoupé dura il ne dit pas un mot; mais au fruit il s'aviſa de dire, en prenant une pomme de reinette, qu'il en recuëilloit pour faire plus de ſix vingts muids de cidre; & que s'il avoit le bonheur d'être mon mary, toute la maiſon ne dépenſeroit plus rien en pommes. Aprés que l'on eût deſſervi, & que mon Pere l'eut prié de s'approcher du feu, il luy demanda ſi le Barbier qui le raſoit avoit la main bien légere; qu'il n'oſoit abandonner ſon viſage à la diſcretion d'un ignorant, parce qu'il avoit trois ans qu'il ménageoit ſa mouſtache, pour tâcher à la fin d'avoir des crocs. Il fit cent autres impertinences, que je voudrois avoir le tems de te dire, pour te faire voir que tu n'as rien à craindre: Et quoy que mon Pere ſoûtienne que c'eſt ce qu'il me faut, parce qu'il a vingt-cinq mille écus de bien; je te proteſte que le choix de mon mari eſt fait. Toy, ou point. Adieu.

A

BABET.

C'Eſt demain, Babet, que Mademoiſelle de Verneüil doit nous donner le magnifique dejeûné qu'elle perdit Dimanche. J'entrois tantôt chez elle, quand je l'ay trouvée qui chargeoit ſon Laquais d'un billet pour toi dont je me ſuis chargé moi-même pour me faire une néceſſité de te ſervir. Elle m'a tant prié de te dire qu'elle te conjuroit de l'honorer de ta préſence, & m'a tant dit qu'elle t'en ſeroit ſenſiblement obligée, que je lui conſeillerois de ne te le pardonner jamais ſi tu lui faiſois l'affront de ne t'y pas rendre. Elle te trouve d'une humeur ſi galante, & ton eſprit enjoüé lui plaît ſi fort, qu'elle m'a juré n'avoir jamais vû perſonne avoir le don de ſe faire aimer ſi-tôt que toi. Ces paroles dans la bouche de celles de ton ſexe me cauſent autant de joye, qu'elles me donnent de chagrin dans la bou-

che de ceux du mien. Je ſuis mal avec le meilleur ami que j'euſſe au monde, pour m'avoir osé dire qu'il te trouvoit parfaitement belle : Et quoique je ne l'euſſe mené chez toi que pour te faire admirer de lui, je m'apperçus qu'il prenoit tant de plaiſir à me tenir parole, que d'abord que je fus hors de ta préſence, je cherchai querelle afin qu'il n'y retourne de ſa vie. Je crains ſi fort qu'on ne me dérobe le bonheur que je poſſede, que j'ai fait ſerment de ne plus dire que j'en aye. En un mot, Babet, on ne te jette pas un regard, que je ne tremble. Il n'eſt pas juſques à l'Abbé de Saint Preüil qui eſt dévot juſqu'à dire tous les jours la Meſſe, qui ne me donne de l'inquiétude comme un autre. Il me ſemble quand il parle de Dieu, que tu l'écoute trop attentivement pour n'être que ſimplement Chrêtienne : Et je ſuis bizarre juſqu'à m'imaginer ſouvent que tu trouves la Meſſe meilleure de ſa façon que de celle d'un autre Prêtre. Tu m'as dit vingt fois que tu me ſerois fidéle juſqu'au dernier ſoupir ; & toutes les fois que tu as eu la bonté de me le dire, je n'en ai

non plus douté, que je doute ſi je t'aime ; cependant j'ay ſi peur que tu ne m'échapes, que je menai Dimanche le Maltois aux Blancs manteaux pour voir à ta phyſinomie ſi tu ſerois conſtante. Pardonne un peu de défiance à la foibleſſe de mon mérite & à la grandeur de mon amour. Tant de paſſion ne va jamais ſans un peu de jalouſie ; & ce que tu vaut rend ce que je fais ſi excuſable, que tu ſerois ſans doute auſſi défiante que moi, ſi j'avois des qualitez pour donner autant d'amour que j'en ai pris. Adieu.

REPONSE
DE BABET.

MOn Oncle qui vient de partir pour aller de ce monde-cy en l'autre, & qui avoit juré que de sa vie il ne me feroit aucun plaisir, a mieux aimé mourir que de se dédire. La peur qu'il a eüe que je n'allasse dans la maison du monde où j'ay le plus d'envie d'aller, a fait qu'il n'a pas voulu mourir un jour plûtôt, ni vivre un jour plus tard. On l'enterre demain justement à l'heure que vous déjeûnerez; & je dois par bienséance aller faire la pleurense & trembler de froid dans une Chapelle durant que vous vous réjoüirez auprès d'un bon feu. Si tu m'aimois, & que tu voulusses me rendre un bon office, tu ferois reculer le repas dont j'étois priée, d'autant de temps seulement que je souhaitois que mon Oncle differât sa mort: Aprés demain

demain je ne manquerois pas de me rendre chez Mademoiselle de Verneüil, où nous ririons ensemble de la mort que tout aujourd'huy j'ay fait semblant de pleurer. Prie Mademoiselle de Morangis, qui se porte mal quand il lui plaît, d'être demain malade pour obliger une amie. Représente-lui que je lui ai bien des fois rendu le même service quand elle a eu envie de joüer à la Bête, & que son Papa mignon ne lui vouloit pas donner congée. Et en cas que l'on remette la partie, ne manque pas de me le faire sçavoir, afin que j'aille à l'enterrement de mon Oncle avec autant de plaisir qu'en eut ton ami P*** quand il alla à l'enterrement de sa Mere. Je n'ay pas le loisir de te quereller sur le chapitre du Maltois: J'entens mon Pere qui m'appelle pour pleurer. Bon soir.

LETTRE DE BABET.

ON fait demain l'inventaire des meubles de mon Oncle. Il y a un petit lit de garçon qui eſt tout-à-fait propre, & que l'on aura, je penſe, a fort bon prix. Si tu veux que je le faſſe mettre à part, je tâcheray d'en avoir le meilleur marché qu'il me ſera poſſible & tirerai quittance de ce que j'en auray donnné, pour te montrer que je ne veux rien gagner deſſus. Il y a une écritoire d'argent la plus jolie que j'aye jamais vuë, que tantôt j'avois envie de dérober pour toi : mais un tas de gens de Robe, qui attachoient auſſi ſouvent leur veüe ſur mes mains, que tu attaches la tienne ſur mes yeux, m'a ſi fort intimidée, qu'il a fallu m'en tenir à un bâton de cire d'Eſpagne. Un jeune Sergent que j'ay pris ſur le fait, comme il détournoit des Heures de chagrin qui

ſont toutes garnies d'or, m'a dit que c'étoit pour moi qu'il les déroboit : & au même tems me les ayant données, ſans que perſonne en ait rien vû ; de peur de faire tort à ſa reputation, je n'ai osé les rendre. Si j'avois autant d'inclination au vol que j'en ai pour toi, il y a cent bagatelles qui me ſont néceſſaires, dont je ne manquerois pas demain de m'accommoder. Tu me feras plaiſir de m'apprendre ta réſolution ſur toutes les choſes dont ce matin nous avons parlé à la Meſſe ; & de croire que la mienne eſt d'être, quoy qu'il arrive,

Tout à Toy.

A BABET.

TU prens tant de ſoin de m'obliger, Babet, & je te ſuis redevable de tant de façons, que je paſſerois pour le dernier des ingrats, ſi je ne faiſois des efforts auſſi grands que le ſont tes ſoins, pour reconnoître les plaiſirs que tu ne te laſſes point de me faire. Tu as beau dire ce qu'il te plaira, Babet; ſi tu me fais mettre à part le lit que tu dis qui m'eſt ſi propre, je veux que tu gagnes quelque choſe deſſus. Il n'eſt pas juſte que tu avances ton argent pour rien. Cela ſeroit beau, vrayment! que le premier marché que tu ayes peut-être fait de ta vie, ne te profitât de quoy que ce ſoit; & qu'un lit, qui eſt de tous les meubles celui ſur quoy tu peut gagner le plus, ne te rapportât pas l'interêt de ton argent au denier de l'Ordonnance. Je ſçay bien que ce que tu en fais n'eſt que par une pure

amitié; mais, Babet, ce que je feray, ſera-ce par autre choſe? Et puiſque tu me mandes qu'il ſera à ſi bon prix, que tu m'y feras trouver mon compte, n'eſt-il pas raiſonnable que je t'y faſſe trouver le tien? Tu diras, ſans doute, que tu ne veux pas commencer par un gain médiocre; hé mon Dieu! que cela ne t'arrête pas: commence toûjours, & contente toy de peu pour t'achalander. Tu feras des gains plus conſiderables, quand tu te ſeras fait connoître: & je ſuis sûr, que tu attireras plus de la moitié des pratiques de la Dame de la Ruë des Tournelles que nous connoiſſons ſi bien, & qui gagne ce qu'elle veut, depuis qu'elle ſe mêle de trafique ſur des lits. Je ſuis bien faché de l'écritoire d'argent que tu as tantôt perduë (car j'appelle perdu ce que tu as manqué de dérober:) & je ſuis ravi de la reſtitution que l'Algoüazil t'a faite. Tu es obligée en conſcience d'échanger promptement ces Heures là; premiérement, de peur qu'on ne te les reconnoiſſe; & ſecondement, parce que les priéres que tu ferois dans des Heures dérobées ne vaudroient rien. Tu ſçais, Babet, que la

vraye devotion demande une si exacte pureté, qu'à moins de faire les choses dans la derniere regularité, les bonnes actions dégenerent, en méchantes œuvres. Il ne faut qu'une bagatelle (comme le larcin par exemple) pour empêcher l'efficace de nos oraisons; & pour cette raison, il faut de nécessité que tu trocques, ou que tu vendes, le plûtôt qu'il te sera possible, ces Heures que tu as volées à celui qui les voloit, pour en avoir d'autres qui te viennent de la belle voye. A l'égard de ma résolution, tu n'as qu'à te consulter pour la sçavoir; Je n'ay de volonté que celle que tu voudras que j'aye: Et comme les deux Charges dont nous avons parlé, me plaisent toutes deux également, je me donnerai indifferemment à laquelle il te plaira que je sois. En un mot, Babet, c'est par de profonds respects, & par une obéissance aveugle que je veux tâcher de mériter l'honneur que j'ay d'être.

Tout à Toy.

LETTRE DE BABET.

JE te prie de ne m'écrire plus : je viens de recevoir une lettre de mon amant de Normandie qui est pour le moins aussi belle que les tiennes. On m'avoit bien dit que tous les gens qui viennent de ce païs là ont infiniment de l'esprit. Si tu te souviens d'avoir lû dans Voiture une lettre qu'il adresse à Mademoiselle Paulet, qui est peut-être la plus galante qu'il ait jamais faite, c'est justement celle que mon amoureux a copiée. Oblige-moi quand tu auras vû la réponse que je lui fais de la cacheter, & de la lui rendre. Il loge chez nous quand nous sommes à Paris, car il n'en bouge; & quand nous n'y sommes pas, dans une Auberge subalterne qui est dans la ruë des vieux Augustins, à l'enseigne de la Poule qui pond, chez une fruitiére qui

achete de lui tout le cidre qu'elle vend. Pour lui rendre larcin pour larcin, j'ay dérobay dans le Roman de Pierre de Provence la réponſe que je fais à la lettre qu'il a priſe dans Voiture. Sollicite-le de m'écrire encore un mot, je t'en conjure; & ſur tout que ce ſoit en ta préſence. La difference du ſtile de ſa premiere lettre à la ſeconde, donneroit le plus agréable divertiſſement que l'on puiſſe recevoir. Pendant que mon Papa tiendra demain le Bureau, ne manque pas de venir faire un tour à Bagnolet: dûſſes-tu n'y demeurer qu'un moment, & dûſſay-je n'avoir que le loiſir de te dire que je veux toute ma vie être.

A Toy.

LETTRE

LETTRE DE BABET.

A MONSIEUR DE LAUNAY,

SIEUR DU MESNIL.

ALa parfin vôtre mérite de qui la démeſurée grandeur honore la petiteſſe du mien, vous rend une victoire aſſurée que vous auriez jà obtenuë ſi vous euſſiez combatu pieçà. Vous ſçavez, tres-valeureux Preud'homme, vous, qui étant iſſu d'une naiſſance tant noble, devez être une fleur de Chevalerie, que les Nymphes qui ont accointance avec la vertu, attendent langoureuſement, que l'ordonnance paternelle leur enjoigne d'avoir la bienveillance pour un Damoiſel. La pénultiéme

fois que vous printes vôtre refection à la tant maigre table du courtois Chevalier, qui s'eſt donné la peine de me mettre au monde, j'aviſay en vous regardant des larmes qui ondoyoient ſur votre luiſante face, & qui venoient du païs d'amont, pour aller au païs d'aval: adoncques m'imaginai-je que vous aviez la poitrine feruë & le cœur navré; & dés l'heure même point ne vous haïſſois, ains bien vous aimois-je. Hier, viron l'heure de Complies, mon très-cher & tres-honoré pere, à qui Dieu accorde bonne vie & longue, m'apprint que vous étiez le tant renommé Soudart, qui deviez livrer aſſaut à ma virginité, dont je ſuis moult joyeuſe: Et au même tems vôtre gentil meſſager me fit préſent de vôtre gratieuſe miſſive, qui contenoit pluſieurs beaux diſcours remplis d'énergie. A laquelle ſi jolie miſſive, pour aucunement repondre, je vous envoye des recommandations à pleines mains; & vous aſſûre que la bale de vos commandemens ne fera jamais faux-bond ſur la Raquêtte de mon obéïſſance.

A BABET.

J'Ay rendu ma Lettre à Monſieur de Launai, ſieur du Meſneil, qui d'abord a fait plus de ceremonies, qu'un jeune Medecin, à qui l'on paye une premiere ordonnance: mais comme il la liſoit, & que je tâchois de remarquer ſur ſon viſage quels ſeroient les mouvemens de ſon cœur, j'ay apperçu qu'il faiſoit une mouë à chaque mot gaulois qu'il rencontroit. Je l'ay ſi fort ſollicité de t'écrire, & lui ay tant dit que tu en ſerois ravie, qu'à la fin je l'ai fait reſoudre à t'envoyer le billet que tu trouveras enveloppé dans le mien; & dont je viens de faire une copie, que je veux garder pour la rareté du fait. Pour m'obliger à l'aller voir en Normandie quand il ſera marié avec toy, il m'a dit les choſes les plus obligeantes du monde: Et entr'autres, qu'il ne m'en coûteroit que douze francs par le coche d'icy à

Roüen ; que de Roüen au Mênil, je pourrois prendre la commodité des Chaſſes-marées ; & que quand je ſerois arrivé, je ne coucherois qu'une nuit chez lui, ſi je voulois. Une des méchantes qualitez qu'il trouve en ta perſonne, & qui l'oblige à conſulter s'il doit t'épouſer, ou non, eſt que tu és plus jeune qu'il ne ſouhaiteroit, de dix-ſept ou dix-huit ans : Il voudroit avoir donné quelque choſe aux pauvres, & que tu en euſſes trente-ſix ou trente-ſept, afin que tu fuſſes revenuë des bagatelles qui amuſent la jeuneſſe, & que tu appliquaſſes tous tes ſoins à faire profiter ſa maiſon des champs. Si je t'avance rien qu'il ne m'ait dit, je conſens, Babet, quand j'irai demain à Bagnolet te faire un ſacrifice de tous mes reſpects, que tu ne me faſſes pas la grace de croire que je ſuis

Tout à Toy.

LETTRE DE BABET.

TEs Litanies de la Vierge ont fait le plus bel effet du monde : mon pere eſt le meilleur de tes amis. Il ſe mit hier au ſoir à genoux pour les lire ; & répeta pour le moins ſix ou ſept fois le *Mater Chriſti*. Mon Frere qui le vit de bonne humeur, voulant profiter de l'occaſion, lui dit de toy tout le bien qu'on en peut dire ; & tu peux penſer qu'il en dit beaucoup, puis que moy-même je m'apperçus qu'il en diſoit plus que je n'y en trouve. Il lui conſeilla de ne pas refuſer le party, s'il étoit vray que tu me recherches par les belles voyes ; Que tu étois plus riche en fond d'eſprit que les autres ne le ſont en fond de terre ; & qu'un homme qui avoit autant de capacité que toy, ne ſe pouvoit trop vendre. Mon Pere dit qu'il en demeuroit d'ac-

cord ; & que s'il en avoit besoin, & que tu voulusses te donner à bon marché, il t'acheteroit aussi-tôt qu'un autre : mais que sa provision en étoit faite. Il a chargé mon frere de te remercier de ton présent, & de te dire que tu l'obligerois si tu voulois demain venir dîner au logis. Si tu y viens, & que tu veüilles bien faire ta cour, quoy qu'il puisse dire, sois toûjours de son sentiment : Il est ravi qu'on l'applaudisse, & je pense que toutes les vieilles gens en sont logez-là. Sur tout quand tu voudras boire à ma santé, donne-moy plûtôt du coin de l'œil que des coups de pieds par dessous la table, de peur de te méprendre comme la derniere fois. Bon jour, je m'en vais à la Messe prier Dieu qu'il me fasse la grace d'être.

A Toy.

LETTRE DE BABET.

NE t'engage à personne pour Jeudy : nous devons souper Mademoiselle Ferrary, Mademoiselle de Morangis, Monsieur le Brun, mon frere & Toy que je devois nommer auparavant qui que ce soit. Chacun fournira son plat : Mademoiselle Ferrary paye deux Poulardes fines, Monsieur le Brun une Tourte de Pigeonneaux, Mademoiselle de Morangis quatre Perdrix, mon frere six Beccassines, moy le vin, & le fruit : & toy, tu payeras de ta personne. Tu sçauras pour nouvelles que mon Papa m'a mis la bride sur le cou pour jusqu'au jour des Cendres ; & que durant ce tems-là nous pouvons causer ensemble pour le moins huit heures par jour. Si tu laisses échapper l'occasion qui se présente de me voir, je ne suis

pas sûre que jamais tu la recouvres. Tu es si débauché, que de vingt fois que l'on envoye chez toy, on ne te rencontre pas une; & tu me rens si peu de soins, que souvent je m'imagine que tu me negliges. Je te conjure, si tu es chez toy quand mon billet y arrivera, de le lire le plus vîte qu'il te sera possible, & de me venir voir encore plus vîte que tu ne l'auras lû. Dimanche nous ne fûmes pas une heure ensemble, hier je ne te vis qu'un moment, & aujourd'huy je ne t'ay point vû du tout. Par les reproches que je te fais, il t'est bien aisé de voir que j'ay envie d'être

A Toy.

A BABET.

QUelle necessité y avoit-il, Babet, de me mander que je ne m'engageasse à personne. Ne sçais tu pas que depuis que tes appas se sont emparez de mon cœur, je ne prens de divertissement que ce que tu veux m'en accorder? Et si quelquefois je m'avise de chercher compagnie, il faut que ce soit pour divertir le chagrin que j'ay de ne pas avoir la tienne. Je ne manqueray pas d'être du soupé de Jeudy; mais comme tu m'as souvent dis que je ne valois pas grand chose, & que suis seur que tu te connois en tout, j'ay peur que je ne sois pas reçû à payer simplement de ma personne, à moins que tu ne me veüilles servir de caution. Boussingault vend du vin d'Alicant, qu'il fait luy-même, & qu'il donne à cinquante sols la bouteille, qui est la plus agréable liqueur qu'on puisse boire. J'auray soin de faire

porter avec ſix autres bouteilles d'un excellent vin de Champagne, deux ou trois de cette nouvelle Ambroiſie : Et du goût dont je te connois, je ſuis ſeur que d'abord que tu en auras tâté, tu ne voudras plus faire autre choſe. Si tu m'en croyois, Babet, pendant que tu as la bride ſur le coû, tu t'échaperois un peu de la route que tu as coûtume de tenir : il ne te ſert de rien d'avoir de la liberté ſi tu n'en oſes prendre ; & quelque plaiſir que nous puiſſions avoir de cauſer enſemble, nous employerions bien mieux nôtre tems ſi tu le voulois : Tu ſçais que les huit jours que nous avons à paſſer entre-cy & le jour des Cendres ſemblent être deſtinez à folâtrer ; & ta vertu qui fait le diable à quatre à la moindre choſe qu'on lui dit, ſe fera mocquer d'elle, ſi durant que tout le monde fera des folies nous ſommes les ſeuls qui n'en faſſions point. Enfin, Babet, il y va de ton honneur d'être folle du moins une fois l'an : Il ne faut pas que la peur de la paroître t'empêche de la devenir : ta ſageſſe eſt ſur un ſi bon pied, que la ſemaine ſera paſſée avant qu'on s'apperçoive que tu

la ſois : Et pour moi, je t'aurois aidé à faire la derniere des folies, que je n'en dirois pas le moindre mot. Au reſte il n'y a rien de ſi obligeant que les reproches que tu me fais : mais au moins ſi je ne te vois gueres ce n'eſt pas faute que je ne t'aille voir ſouvent. Ton mérite t'attire des viſites ſi frequentes, que quand je te parle de ce que tu me fais ſentir, j'ay tant de regret d'être interrompu, que le chagrin qu'elles me cauſent m'empêche de pouvoir plus joüir d'aucun plaiſir. Donnés-y ordre, aimable Babet, ſi tu te ſouviens de m'avoir dit.

Que l'amour favorable à mon ame aſſervie,
Me dictant tous les mots dont je t'entretenois,
Les plus doux momens de ta vie
Etoient ceux que tu me donnois.

Car ce n'eſt pas me les donner que me les faire partager avec tant de monde ; & je m'ennuye facilement avec des perſonnes qui m'ôtent juſqu'à la liberté de te dire que je ſuis

Tout à Toy.

LETTRE DE BABET.

JE suis au déſeſpoir, mon pauvre cher, je ne te le céle point. Ce maudit Normand, qui s'eſt plaint à mon Pére qu'il étoit dans une Auberge à dépenſer vingt-cinq ſols par jour, dans un tems ou ſa préſence eſt néceſſaire en ſon païs pour faire enſemencer ſes orges, l'a fait réſoudre à me dire qu'il vouloit abſolûment que je l'épouſaſſe. Ne t'allarme point; quelque reſpect que je ſois obligée de rendre à mon Pére, je ménagerai ſi bien toutes choſes, que je ne feray rien contre ce que je lui dois, ni contre ce que je t'ay promis. Je ſuis enragée qu'un petit Houbereau de village, qui n'eſt conſidérable que par vingt-cinq mille écus, que je voudrois qu'on luy eût volez, vienne d'auprés de Caën me déterrer juſques dans la vieille ruë du Temple, pour faire mentir mon horoſcope qui me promettoit je ne ſçay combien de plaiſirs. Je voudrois avoir payé la dépenſe de ſon Auberge, luy avoir donné ſept ou huit gourmades pour mon argent, & que le Diantre l'eût emporté en ſon païs, d'où il ne revint jamais. Avant que de porter les choſes à l'extrémité, je lui écris: vois ma Lettre, & quand tu l'auras cachetée, prens la peine de la lui porter toy-même. Comme il ne te connoit pas pour mon amant, dis que tu es mon couſin; & comme parent, prie le de ne pas s'obſtiner à preſſer un mariage à quoy je ne me reſoudray jamais. Si tu ne gagnes rien par la douceur, menace; il n'importe de quelle façon tu m'arraches à luy pour être

A Toy.

A BABET.

AS-tu bien ſongé à ce que tu faiſois, Babet, quand tu t'es avisée de me donner la commiſſion que je viens de recevoir; & crois-tu qu'aprés une nouvelle ſi fâcheuſe je puiſſe me poſſeder aſſez pour ne pas mêler beaucoup d'emportement à la prudence que tu veux que j'aye? Quand même je ſerois capable de me faire toute la violence que tu trouves à propos que je me faſſe, quelle déference attens-tu d'un brutal, qui t'aime moins parce que tu mérites d'être aimée, que parce qu'il n'a pû s'en empêcher; & qui ne ſe ſoucie guére à qui il te doive pourvû qu'à la fin il te puiſſe avoir? Dans l'état où ſont les choſes, il n'eſt plus tems de lui diſſimuler ce que je ſuis: il me craindra ſi je me déclare; & ſa lâcheté me cédera peut-être ce que ſon ignorance me diſpute.

Quelque confiance que je puiſſe avoir en toy, & quelque ſeur que je doive être de tes bontés, je ne te puis celer, Babet, que j'ay preſque autant d'appréhenſion que ſi tu ne m'aimois point. Ton Pere a ſur toy tout le pouvoir qu'il y veut prendre; & juſqu'icy, ſi je l'oſe dire, ton obéiſſance a prévenu ſes commandemens: Quoyque l'époux qu'il te veut donner ſoit indigne d'un bonheur ſi grand, ſa prévention lui fait trouver des raiſons dans ce qu'il fait, qu'à peine oſeras-tu combattre; & quand tu les combattrois, il n'eſt pas ſeur que tu en triomphes. Cependant;

Tu veux que je ſois ſans alarmes!
Et le moyen, Babet, de ne m'alarmer pas?
Le rival qu'on me donne a pour toy peu de charmes;
Je luy vois des défauts, mais ay-je des appas?
Je veux même être ſeur d'avoir l'heur de te plaire;
Un amant ſur ton cœur pourra moüins que ton Pere;
On obeit ſans peine à qui l'on doit le jour:
Et quoyque j'eſpere à mon tour;
Ta ſeverité ſcrupuleuſe
Rendra la victoire douteuſe
Entre la nature & l'amour.

Pardonne, je t'en conjure, à ce que me fait dire ma douleur. S'il m'échappe le moindre mot qui t'offense, je le désavoüe. Je songe moins à ce que j'écris qu'à ce que je suis sur le point de perdre ; & je mériterois le malheur qui me menace, si dans une conjoncture si cruelle j'avois assez peu d'amour pour conserver toute ma raison. Je vais de ce pas trouver l'insolent qui est cause de la peine que je souffre : Je lui rendray la lettre dont tu m'as voulu faire le porteur ; & malgré l'état où je me trouve, je tâcheray à ne rien oublier de ce que tu me prescris, afin que si l'on t'arrache à mon espoir, mon obéissance me fasse mériter une place dans ton souvenir ; & t'oblige à dire quelque jour que j'étois digne d'être.

Tout à Toy.

LETTRE

LETTRE DE BABET. A MONSIEUR DE LAUNAY, SIEUR DU MESNIEL.

MONSIEUR,

Mon pere qui me vient de commander de vous aimer, m'a commandé une chose que je ne sçaurois faire. Ce n'est pas que vous n'ayez des qualitez aimables ; vous avez l'air aussi noble que la naissance ; vôtre corps est aussi bienfait que vôtre esprit ; vous parlez Normand aussi poliment & aussi correctement que pas un de vôtre Province ; & tout cela ne me touche point. Vous devez m'être obligé de ma sincerité, comme je vous le suis de vôtre amour ; & me sçavoir autant de gré de la dépense que je vous sauve, que

je vous en ſçais de celle que vous avez faite. Comme il n'eſt pas juſte que vous ayiez fait l'amour à vos dépens, & que j'aye eu l'honneur de vous voir ſans qu'il m'en coûte quelque choſe, il ne tiendra qu'à vous que nous ne nous accommodions par moitié touchant les frais de vos voyages : Vous payerez ceux que vous avez faits à venir, parce que je ne vous ai pas mandé ; & je payerai ceux que vous ferez à vous en retourner, parce que je vous en prie. Si vous m'en croyez vous prendrez le parti que je vous offre : Mon Pere, qui a plus d'amour pour moi que je n'en ai pour vous, & qui ſe repent quand il eſt dans ſa bonne humeur, de ce qu'il a fait quand il étoit dans ſa méchante, ne me chaſſera pas ſi vîte que le temps de ſemer vôtre orge ne ſe paſſe ſans qu'il y ait rien de réſolu. Laiſſez-moy vous avoir obligation d'une choſe, qui autrement arrivera ſans que je vous en aye ; car pour ce qui eſt de nous marier enſemble, je ſuis.

Vôtre ſervante,
E. R.

LETTRE DE BABET.

Adieu : je ne te verrai peut-être de ma vie. Il y eut hier (car je me viens de relever pour t'écrire, & j'ai compté deux heures comme je formois la premiere lettre de mon billet.) Hier, dis-je, il arriva chez nous un ſi grand vacarme, que toute la famille eſt en déſordre : mon frere, que j'aime autant pour frere que je t'aime pour amant, battit ce malheureux du Meſnil ; mon Pere battit mon frere, j'eus quelques ſoufflets à la traverſe dont je me ſerois bien paſſée : & qui pis eſt, d'abord que le jour commencera de ſe montrer on me doit mener en Religion. Je ſuis plus affligée de l'affliction que tu en auras, que de la mienne propre. Comme j'ignore en quel Convent on me doit conduire, il m'eſt impoſſible de t'en aver-

tir ; mais mon frere qui ſe doit rendre icy avant que cinq heures ſonnent, & qui ne m'abandonnera point tant qu'il pourra me ſuivre, ne manquera pas de te dire comment tu me pourras voir en cas que je ſois viſible, ou comment tu me pourras écrire en cas que je ne le ſois pas. Je ne te recommande point de m'être fidéle : l'amour que je n'ay point de honte de dire que j'ay pour toy, le ſacrifice que je te fais & le traitement que j'endure te diſent plus que je ne pourrois dire. Je ſuis inconſolable, mais conſole-toy. Où j'entre tu n'as point de rivaux à craindre ; je ſouhaite qu'où je te laiſſe, je n'aye point de rivale à redouter. Adieu, mon cher, je t'embraſſe de toute mon ame avant que d'entrer en Religion, & te proteſte que je n'en ſortiray de ma vie que pour être

A Toy.

A MONSIEUR DE MALEBRANCHE,

Conſeiller de la Grand Chambre.

NE croyez pas, Monſieur, que je prétende m'acquitter de ce que je vous dois par un préſent auſſi médiocre que celui que j'ay l'honneur de vous faire. Je veux au contraire avoüer publiquement que perſonne ne vous eſt plus redevable que moy ; & prendre toute la terre à témoin que je vous ay des obligations, que jamais, quoyque je puiſſe faire, je ne puis reconnoître qu'imparfaitement. Je vous jure, Monſieur, que je ſens mieux ce que je dis que je ne l'exprime ; & que vous ne pouvez mettre mon zele à l'épreuve en aucune occaſion, où mes actions ne diſent plus que mes paroles. Ce ne ſont ni les graces que vous m'avez faites, ni celles que vous me pouvez faire qui

m'arrachent cet aveu : Je rens justice à vôtre mérite indépendamment d'autre consideration que de lui-même ; & quoyque dans le tems où nous sommes l'adulation soit le chemin le plus seur pour s'avancer, jamais aucun égard ne m'a pû faire descendre à la flaterie. Supposé même que je me laissasse entraîner au torrent, & que je fusse capable de devenir adulateur, aprés avoir vécu si long-tems sans l'être, seroit-ce ici où la flaterie pourroit trouver place ; & la pure vérité ne vous est-elle pas plus avantageuse que tout ce que je pourrois inventer en vôtre faveur ? Il y a des choses naturellement si belles, que l'art le plus délicat ne fait que les défigurer, & où l'on ne peut rien ajoûter sans en diminuer le prix. Dire que le plus auguste Sénat de l'Europe n'a pas un Juge plus équitable que Vous, c'est l'éloge le plus beau qu'on puisse faire d'un homme ; & il n'y en a point à qui il soit plus justement dû. Je voudrois vous être moins obligé que je ne vous le suis, pour avoir la liberté de publier tout ce que je sçai de Vous, sans être soupçonné de parler par re-

connoissance. Que ne dirois-je point du plaisir que vous avez à bien faire, & de celui qu'on vous fait quand on vous en offre une occasion ? Semblable à cet Empereur qui regardoit comme autant de jours perdus, ceux qu'il laissoit passer sans les signaler par ses bienfaits, vous ne trouvez de momens heureux, que ceux où vous rendez de bons offices ; & quand il vous est impossible d'accorder ce que l'on vous demande, vous accompagnez vos refus de tant d'honnêteté, qu'on vous est redevable des graces mêmes que vous ne faites pas. C'est là, Monsieur, c'est là proprement ce qui fait l'honnête homme : (qualité la plus belle que l'on puisse avoir, & que vous avez au plus haut degré où elle puisse être.) Eh ! qui peut mieux en parler que moy, que vous avez obligé de tant de manieres, & pour qui vous avez eu des bontez dont je me souviendray *in æternum & ultrà* ! Quoyque jusqu'icy un malheur continuel m'ait empêché de les reconnoître, ne vous lassez point d'en avoir toûjours : le Ciel ne laisse gueres de bienfaits sans recompense & peut-être lors que vous y

penserez le moins trouveray-je un moyen de justifier la verité de la Fable que vous allez voir.

LA COLOMBE ET LA FOURMY,

FABLE.

LA Colombe qui s'égayoit
Au bord d'une fontaine où l'ōde étoit fort belle
Vid se démener auprés d'elle
Une Fourmi qui se noyoit.
Sensible à son malheur, mais encor plus active,
A lui dōner secours par quelque prompt moyen,
Elle cuëille un brin d'herbe, & l'ajuste si bien,
Que la Fourmy l'attrape & regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger
La Colombe en repos sur un arbre s'envole.
Un Manan, à pied-nus, qui la voit s'y ranger
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assûré

Asseuré de l'arc qu'il portoit
De sa fléche la plus fidelle
Il alloit lui donner une atteinte mortelle:
Mais la Fourmy qui le guettoit
Voyant sa bienfaictrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pié,
Que se croyant estropié,
Il fait un si grand cry que l'Oisseau prend la fuite.
Par la foible Fourmy ce service rendu
A la Colombe bienfaisante
Est une preuve suffisante
Qu'un bien fait n'est jamais perdu.

Je ne sçay, Monsieur, si la réalité suivra de prés cette Fable: mais je sçay bien que personne n'a jamais été, & ne sera jamais plus réellement ni avec plus de respect & de reconnoissance que moy,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obéissant Serviteur.

AU ROY.

POUR MADAME LA MARQUISE DE M..

SIRE,

Je ne sçai de quelles paroles me servir pour rendre à Vôtre Majesté de trés-humbles graces de toutes les bontez dont Elle m'honnore. Que Vôtre Majesté, qui à des clartez à quoi rien n'échappe, ne peut-Elle voir ce qui se passe dans mon cœur ! Elle connoîtroit que je sens pour Elle au-delà de tout ce qu'on peut dire ; & que les ter-

mes de Respect & de Vénération n'expriment qu'imparfaitement la grandeur de mon zele & de ma reconnoissance. Pendant que Vôtre Majesté prend de si grands soins pour donner la paix à toute l'Europe, vouloir encore l'assurer dans les familles particulieres de ses Sujets, c'est, Sire, être veritablement le meilleur & le plus grand Roy du monde : & rien n'est plus juste que toutes les Benedictions que. Vous recevez. Quelque sujet que mon fils m'ait donné de me plaindre de son ingratitude, je ne puis oublier, Sire, que je suis toûjours sa Mere : & je me jette aux pieds de Vôtre Majesté pour la supplier tres-humblement de ne pas lui retirer ses bontez. Il est d'une Maison qui a toûjours fait gloire de prodiguer son sang pour les interêts de vôtre Couronne : & je ne doute point qu'il ne fût prêt de répandre tout le sien pour le service de Vôtre Majesté. L'infaillible moyen de m'obliger à bien vivre avec lui, c'est d'avoir pour Vôtre Majesté un zele égal au mien. J'ose Vous proteſter qu'il m'est impossible de le faire aller plus loin ; & d'être avec

plus de soumission, de reconnoissance, & de fidelité,

SIRE,

De Vôtre Majesté,

La trés-humble, trés-obéissante, & trés-fidelle Servante & Sujette.

A. S. A. R.

MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS.

Compliment sur la mort de feu MONSIEUR.

MONSEIGNEUR,

Penetrée de la plus sensible douleur qu'elle ait jamais euë, la Ville d'Orleans ne seroit pas consolable de la perte qu'elle vient de faire d'un Prince qui étoit l'objet de son zele le plus soumis, de ses vœux les plus ardens, & de ses respects les plus profonds, si elle n'étoit sûre de retrouver dans Vôtre Alteſſe Royale, l'auguste Héritier de ses bontez & de ses vertus. Souf-

frez, Monseigneur, qu'elle mêle aux larmes qu'elle répand pour lui, un espoir respectueux de trouver un aussi bon Maître en Vous, & qu'elle ose se flater d'une protection que vous ne pouvez luy refuser, sans oublier le nom que vous portez. Puisse Vôtre Alteſſe Royale, porter ce nom qui nous est si cher, plus long-tems que le Grand Prince que nous regrettons, & le transmettre à une posterité glorieuse qui ne dure pas moins que le monde!

A

MADAME

DE M.

MADAME,

N'attendez pas de moy un remercîment qui réponde à toutes les obligations que je vous ai : Comme elles sont au-dessus de tout ce que je pourrois desirer, elles sont aussi au-dessus de tout ce que je pourrois dire ; ma reconnoissance est trop grande pour se pouvoir exprimer. Les bontez dont Vous m'honnorez me sont d'autant plus sensibles que je les ai moins méritées, & que c'est un pur effet de vôtre générosité. Il est vrai que ce n'est pas propre-

ment sur moi que portent toutes vos faveurs; & qu'en me rendant des services que je mérite si peu, c'est les rendre à une grande Duchesse, pour qui l'on ne sçauroit trop faire: Mais, Madame, pour être accordées à une si illustre amie, ces graces en sont-elles moins pour moy; & toute l'obligation que vous en a Madame la Duchesse d'Arpajoux, me dispense-t'elle de vous en avoir, & acquitt'elle ma reconnoissance? Non sans doute: Et je puis vous dire que ce qui trouble la joye de l'heureux succez que m'assure vôtre puissante protection, c'est, Madame, d'être si peu en état de vous témoigner jamais l'étenduë de ma sincere & vive reconnoissance. Si le foible secours de mes vœux pouvoit au moins suppléer à l'impuissance où je me trouve de vous exprimer autrement combien je vous suis redevable, vous pouvez compter, Madame, que je ne fais point de priéres au Ciel, où vous n'ayiez toute la part que méritent vos bienfaits, & où je n'implore le Seigneur pour vôtre précieuse conservation. Voilà le peu que j'ai à vous rendre pour tout ce que vous

avez fait pour moy, & pour tout ce qui vous reste encore à faire pour achever le grand ouvrage que vous avez si heureusement commencé: Je vous demande donc encore, Madame, la continuation de tant de bontez, & de cette protection qui m'a été si favorable; & rien ne manquera à mon bonheur, si à tant de graces vous y ajoûtez encore celle de me croire avec le plus profond respect.

MADAME,

Vôtre tres-humble, & tres-obéïssant Serviteur,

A

MONSEIGNEUR DE PONT CHARTRAIN,

Miniſtre, & Sécretaire d'Etat.

MONSEIGNEUR,

La bonté toute prévénante avec laquelle Vôtre Grandeur me reçût la derniere fois que j'eus l'honneur de lui recommander les interêts de la pauvre Turque Fatmey, me fait prendre la liberté de vous écrire aujourd'huy, Monſeigneur, pour toucher vôtre compaſſion en faveur de cette pauvre fille, que ſon état & ſes malheurs en rendent

tout à fait digne. Elle eſt hors de ſa patrie, ſans connoiſſance, & ſans autre reſource que la puiſſante protection de V. G. expoſée, ſi vous la luy retirez, à tous les accidens terribles où précipite la miſere. V. G. a eu la bonté de luy faire donner une penſion de deux cens livres, que vous avez fait monter l'année paſſée juſques à trois cens: Continuez luy, Monſeigneur, la même grace, il n'y a point de plus belle charité au monde. Si l'on ſe fait un ſcrupule d'abandonner les nouveaux Convertis, quoy qu'ils puiſſent d'ailleurs avoir des ſecours; à plus forte raiſon, Monſeigneur, y-a t-il quelque ſorte d'obligation à ſecourir une étrangere, qui n'eſt pas ſortie ſeulement du ſein de l'héréſie, mais du ſein même de l'infidelité, & qui à cinq cens lieües de ſon païs ne ſçait où donner de la tête. Je l'ay gardée auprés de ma femme auſſi long-tems que je l'ay pû; mais à preſent, Monſeigneur, la ſituation de ma famille ne me permet plus de la conſerver: & elle eſt toute reſoluë à le jetter dans un Convent, ſi V. G. a la charité de luy en faire aſſigner un par le Roy,

ou de luy faire donner de quoi s'y mettre. C'eſt, Monſeigneur, la grace que j'oſe demander à V. G. avec toute l'ardeur poſſible, Vous ſuppliant d'être perſuadé que rien n'égale la vive reconnoiſſance & le profond reſpect avec lequel j'ay l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

D. V. G.

Le trés-humble & trés-obéïſſant Serviteur,

A MADAME

L'ABBESSE DE C.

JE ſçavois bien, Madame, que je vous devois mille remercimens de toutes les bontez dont vous avez honnoré nôtre petite pénſionnaire: mais je ne m'attendois pas à être obligé de vous faire aujourd'huy une lettre de conſolation ſur la perte que vous avez faite de Madame la Marquiſe vôtre Sœur. Que dis-je de conſolation? y a-t'il perſonne plus capable de vous conſoler que vous-même? S'il eſt vrai que la mortification ne ſoit qu'une longue mort, l'auſterité de vôtre vie n'eſt-elle pas une familiarité avec cette mort qui vous la rend toûjours preſente? Je ſçai qu'elle vous eſt plus ſenſible en Madame vôtre Sœur, qu'elle ne vous le ſeroit pour Vous: mais Dieu qui vous a choſie pour être une victime de péni-

tence, vous demande plus d'un sacrifice, pour vous rendre digne de la gloire qui vous attend. N'est-ce pas une assez grande consolation pour Vous, Madame, d'être d'un sang qui a plus d'attachement pour le Ciel que pour l'illustre rang qu'il tient sur la Terre; & dont on ne voit personne qui ne vive dans la pieté & qui ne meure dans la grace? J'ay eu le bonheur de connoître, & même, je l'ose dire, celui d'être aimé de la célebre Mere Agnés, cette grande Religieuse, dont la mémoire sera en éternelle benediction; Elle me disoit quelquefois, que Dieu ne luy ôtoit point de parens dont sa misericorde ne fit des Saints: Ainsi, Madame, vous qui les aimez, ces parens si chers, & qui les aimez en Dieu, comme cette illustre Tante, vous devez avoir comme elle une sainte joye de les voir joüir si-tôt de la récompense qui leur est dûë. Voilà ce que j'aurois tâché de vous insinuer, si j'avois eu l'honneur de vous voir, le jour que je versay en allant à vôtre Abbaye. Que l'impatience que j'ay eûë de vous aller rendre mes respects ne me prive pas, Madame, de

l'avantage dont je m'étois flaté: C'est la grace que je vous demande pour commencer à m'acquitter de toutes celles dont je vous suis redevable; & pour vous marquer par mon empressement, la respectueuse reconnoissance avec laquelle je suis,

MADAME,

Vôtre trés-humble & trés-obéissant Serviteur.

A. S. A. S.

MONSEIGNEUR LE PRINCE.

MONSEIGNEUR.

Il y a quelques jours que je pris la liberté d'écrire à Vôtre Alteſſe Sereniſſime en faveur d'une famille de Bourgogne qui a l'honneur d'être de tout tems attachée au ſervice de vôtre auguſte Maiſon. Je vous ſuppliai, Monſeigneur, le plus reſpectueuſement qu'il me fut poſſible, de m'honnorer d'un mot de réponſe ; & juſqu'icy je l'ay attenduë inutilement. Me voilà encore aux pieds de V. A. S. pour luy demander la même grace: & je ne ſçay point, Monſeigneur, ſi Dieu ne m'inſpire point ce que je luy écris. Ce Dieu qui vous a tant donné de biens, & qui a les mains ouvertes

ouvertes pour vous en donner encore, veut que vous ouvriez le vôtres, pour en faire à ceux qui implorent vôtre ſecours. Il ſe ſert de moi, que vous honnorez de vôtre protection, Monſeigneur, pour vous demander un peu de ce que vous tenez de luy ; & veut vous être redevable d'une petite grace aprés vous en avoir fait de ſi grandes. Ne me refuſez pas, Monſeigneur, ce que je vous demande en ſon nom ; de peur qu'il ne retire la main qui vous a tant donné de bénédictions. Dans quelque élevation que ſoient les Puiſſances de la terre, elles ſont toutes dépendantes de la ſienne : & nous voyons de nos propres yeux que les Rois ne ſont pas en ſûreté ſur leur Trône, quand il a des raiſons pour ne les y pas appuyer. Une bonne action negligée, & qu'il veut qu'on faſſe pour l'amour de luy, eſt une étincelle qui cauſe quelquefois un grand embraſement : l'Hiſtoire Sainte eſt pleine de pareils exemples ; & ces coups ſont d'autant plus inévitables, qu'ils tombent lors qu'on les attend le moins. Puiſſe, Monſeigneur, puiſſe ce Grand Dieu, qui diſpoſe à ſon gré de

toutes les Puiſſances du monde, n'ouvrir les yeux ſur S. A. S. que pour continuer à la combler de proſpéritez ! Puiſſe Monſeigneur le Duc moiſſonner des lauriers qui ne nous coûtent point de larmes ; & vous donner une poſterité qui porte, s'il eſt poſſible, ſa gloire plus loin que ſes Ayeux ! puiſſe l'Auguſte Maiſon de Condé étendre ſes branches par tous les climats où feu Monſeigneur le Prince a étendu ſa reputation ! Ce ſont les vœux ſincéres & reſpectueux qu'a toûjours fait, & que fera toûjours.

MONSEIGNEUR,

D. V. A. S.

Le trés-humble, trés-obéiſſant & trés-ſoûmis Serviteur.

AU REVEREND PERE

DU BUC,

SUPERIEUR DES THEATINS.

JE ſçay, mon Reverend Pere, que le plus ſenſible plaiſir que l'on vous puiſſe cauſer, c'eſt de vous offrir une bonne action à faire ; & je doute que jamais vous en ayiez fait une meilleure que celle que je vais vous preſenter. Monſieur G*** l'un de mes plus intimes amis, Docteur de la Maiſon & Societé de Sorbonne, & neveu d'un des plus illuſtres Docteurs qu'ait eu cette célébre Maiſon, ayant eu le Malheur, par je ne ſçay quelle fatalité, de déplaire à Monſieur ſon Evêque, reçût le deux de ce mois une Lettre de Cachet du Roy, portant ordre de ſe re-

tirer au Seminaire de Noyon pour y reprendre l'esprit Ecclesiastique, & d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Quoy qu'aprés un sérieux examen de sa conduite, il n'ait rien trouvé à se reprocher, il n'ose présumer qu'il soit entierement innocent, puis qu'un Prélat aussi éclairé que Monsieur de Noyon le juge coupable. Aussi a-t'il obei avec une profonde soûmission aux ordres de Sa Majeste : & s'il avoit plû à Monsieur de Noyon de se contenter de luy envoyer les siens, il auroit eu assez de respect pour luy pour y obeir de même. L'unique endroit par où il s'imagine avoir attiré son indignation, c'est, mon Réverend Pere, que par un Testament & deux Codiciles, Monsieur G*** son Oncle, donne le tiers de son bien au Seminaire de Noyon pour l'entretien d'un pauvre Ecclesiastique ; & laisse à son Neveu, qui est l'ami pour qui je vous parle, l'administration de ce bien, & la présentation de cet Ecclesiastique ; & aprés luy, à ceux de sa famille qui seront par luy nommez. Il a toûjours été prêt & l'est encore à satisfaire à l'article qui concerne le Séminaire de

Noyon, quoy qu'il y ait dans la famille plusieurs procés au sujet du Testament & des Codiciles, qui en retardent l'execution. Mais Monsieur de Noyon qui veut faire faire un Bâtiment considérable dans le Séminaire, ayant exigé du Neveu la valeur en argent comptant, du legs fait par l'Oncle, mon ami prit la liberté de faire de tres-humbles remontrances à son Evêque, & de luy répresenter avec beaucoup de respect que rien n'étoit plus sacré que la volonté d'un testateur : & que même quand la veneration qu'il avoit pour un Prélat si distingué par sa naissance & par son mérite le porteroit à luy sacrifier tout ce qui dépendoit de luy, il ne pouvoit disposer du droit de sa famille à qui appartenoit aprés luy l'administration de ce bien & la présentation de cet Ecclesiastique. Voilà, Mon Réverend Pere, tout ce que Monsieur G*** sçait contre luy ; crime que la déference qu'il doit à la derniere volonté de son Oncle rend si excusable, qu'il pourroit à un besoin passer pour une vertu ! Si l'on a surpris la religion d'un des plus grands Prélats qu'ait la

France, & qu'un homme irréprochable ait été noirci par d'autres crimes, Monsieur de Noyon l'a honnoré assez long-temps de sa confiance, & lui a assez témoigné être content de sa conduite, pour ne devoir pas ajoûter foy à des impostures. Une preuve de la probité de nôtre Docteur, c'est, mon Reverend Pere, que Monsieur de Noyon lui a confié l'important employ de Grand Pénitencier dans son Diocése : Un Evêque d'un discernement aussi juste & d'une vertu aussi généralement approuvée, met à l'abri du soupçon ceux qu'il honnore de son choix ; & il suffit d'avoir eu une fois son suffrage, pour n'avoir plus rien à craindre de la médisance. Enfin, mon Reverend Pere, je vous certifie Monsieur G*** l'un des plus honnêtes hommes du monde ; & mon témoignage sera confirmé de tout ce qu'il y a de personnes dans le Diocése que Monsieur de Noyon estime le plus. L'atteinte que l'on donne à sa réputation l'oblige à se plaindre : mais sa plainte est accompagnée de respect ; & quoy que les coups qu'il reçoit lui soient sensibles, il révere la

main qui les lui donne. La justice qu'un si grand Prélat rend à vôtre mérite, la grace que vous me faites de me vouloir du bien, & l'estime particuliere que j'ai pour l'ami que je vous recommando, tout cela me fait vous supplier de faire vos efforts pour tirer l'innocence de l'oppression. Monsieur de Noyon, qui est d'une Maison dont la Noblesse n'est pas moins ancienne que la Monarchie, sçait mieux que personne que rien ne distingue mieux les Grands que la clémence ; & que si ses Ayeux se sont signalez par leurs vertus militaires, Dieu veut qu'il se signale par ses vertus Chrétiennes. Il n'a pas besoin de chercher des exemples étrangers pour avoir de bonnes actions à suivre : Sa Race en est toute pleine, & quelque grands hommes qu'on y remarque, je doute qu'il y en ait eu un plus grand que lui. Je sçai que son ministére étant de reconcilier les hommes avec Dieu, son caractere ne lui doit inspirer que la douceur & la paix ; mais sans sortir de chez lui, il y a des vertus paisibles à imiter ; & tant de saints Archevêques de Sens, de l'illustre Mai-

son de Clermont le touchent d'assez prés, pour luy faire prendre la route qu'ils ont tenuë. Vous voyez, mon Réverend Pere, combien de raisons l'obligent à faire de meilleures actions qu'un autre : & si vous avez la bonté de les bien faire valoir, joint à la grandeur d'ame qui lui est si naturelle, je suis persuadé que vous en obtiendrez plus que vous ne luy demanderez. Demandez-lui donc, je vous en supplie, la revocation de la Lettre de Cachet qu'il a fait envoyer un peu vivement à nôtre Docteur. Le poste où son mérite l'a mis auprés du Roy luy rend tout facile ; & s'il témoigne à Sa Majesté qu'il soit content, je suis seur qu'elle en sera encore plus contente. Ayez, je vous en conjure, autant de chaleur pour vos amis que je vous en montre pour le mien ; & forcez-moi, s'il est possible, à être avec encore plus d'estime que je n'ay jamais été, Mon Réverend Pere, Vôtre tres-humble, &c.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Compliment sur son passage.

MONSEIGNEUR,

Il ne faut pas s'étonner, qu'un Roy aussi comblé de gloire que vôtre Invincible Ayeul ait une posterité si glorieuse ; ni qu'un Regne aussi fameux que le sien soit si fécond en fameux évenemens. Quoyque sa vie ne soit qu'un rissu continuel de prodiges, & que la Victoire ait été plus constante à le suivre qu'aucun de tous les Heros qui

l'ont précedé, il faut avoüer, MONSEIGNEUR, que rien n'a jamais causé plus de joye à ses Sujets que la conjoncture favorable qui leur procure l'honneur de vôtre presence. Qui auroit présumé, que les plus grand ennemis qu'ait eu la France dûssent faire la plus sensible de leurs felicitez de venir chercher un Roy chez elle; Mais quand le droit naturel, appuyé du Testament d'un Monarque, n'eût pas mis la Couronne d'Espagne sur la tête de vôtre Auguste Frere, quel Sang dans tout l'Univers eût-on pû choisir plus digne & plus capable de regner? Y a-t'il quelques Princes dans le monde qui ayent eu de si heroïque leçons que celle que LOUIS LE GRAND vous a données: & qui peut mieux les mettre en usage que les heretiers de ses vertus? Nôtre bonheur est grand, MONSEIGNEUR, d'avoir l'avantage de vivre sous un Roy qui se donne tant de soins pour assûrer le repos de ses Sujets: mais quel sera le bonheur de nos enfans de voir trois de ses Petits-Fils marcher sur les traces d'un si grand Prince, & travailler comme luy à ren-

dre heureux les Peuples qui auront l'honneur de leur obéir. C'est la route que MONSEIGNEUR vôtre Pere suit, & que suivront à l'avenir tous les Princes qui voudront se rendre recommandables. Le Sang dont vous sortez, MONSEIGNEUR, est si élevé, & vous avez eu une éducation si heureuse, qu'il n'y a point d'esperance que vous ne fassiez concevoir & que vous ne soyiez capable de remplir. Puisse le Ciel, qui se déclare pour un Sang si auguste, en faire naître des Rois à qui toute la Terre obéisse! Et pour voir regner la Justice & la Pieté par tout le monde, puisse toute la posterité de LOUIS LE GRAND avoir la gloire de luy ressembler! Ce sont, MONSEIGNEUR, les vœux ardens que fait cette Ville, qui toute petite qu'elle est, ne céde à aucune autre en grandeur de respect, de fidelité & de zéle.

AU REVEREND PERE

PACOME.

Sur une prétenduë excommunication, fulminée par des Religieux de son Ordre.

JE ne sçay, Mon Réverend Pere, où les Religieux de vôtre Ordre que vous avez envoyé prêcher le Carême passé dans nôtre Province, ont appris qu'il soit permis d'excommunier le monde si facilement; & qui peut leur avoir donné ce pouvoir-là. Je croyois que l'employ des veritables Missionnaires se bornoit à faire la guerre aux vices, sans chercher à scandaliser les vicieux, à moins que ce ne soient de ces vicieux dont la fréquentation est dangereuse;

de ces impies de profession qui peuvent réprandre la contagion de leurs maximes dans les ames foibles; & des autres criminels de cette nature, capables d'infecter de leur venin tous ceux dont ils ont l'indiscretion d'approcher. Mais parce que deux femmes, dont la vie est du moins aussi innocente que la leur, ont entré dans un Convent de Religieuses qu'elles ont trouvé ouvert, est-il de la charité Chrétienne de les dénoncer publiquement excommuniées: & ne vaudroit-il pas mieux avoir moins de zéle que d'en avoir un si déreglé? Que seroit-ce, Mon Réverend Pere, que seroit-ce, si la curiosité qui est si naturelle aux femmes, les eût emportées jusqu'à entrer dans quelqu'un de vos Monasteres, dont par hazard la porte se seroit trouvée ouverte? La difference des sexes pourroit donner lieu à des excommunications plus raisonnables: mais tant qu'il n'entrera point d'hommes dans les Convens des filles, ni des filles dans les Monasteres des hommes, il n'y arrivera point de malheurs semblables à ceux qui ont scandalisé l'Eglise tant de fois, & que je vous citerois, si

je n'étois plus modeſte qu'eux. La Bulle du Pape Pie VIII. qu'ils alleguent pour juſtifier la pétulence de leur devotion, avoit des cauſes que leur humilité leur a empêché d'approfondir : S'ils n'avoient eu peur de paroître trop éclairez ; & qu'ils euſſent voulu les examiner ſans prévention, ils ſe ſeroient reſtraints à faire une charitable reprimande de la liberté qu'on avoit priſe; encore falloit-il attendre que l'on s'accuſât de ce prétendu peché, & ne pas exagerer, comme ils ont fait, l'énormité d'un crime que tout autre qu'eux ſe ſeroit contenté de nommer une imprudence. Je veux bien, Mon Réverend Pere, les croire auſſi dévots qu'ils eſſayent de le paroître : Vous m'avoüerez toutefois, que la veritable devotion n'a point de ces ſortes d'emportemens : la douceur en eſt inſeparable ; & comme elle n'a en vûë que la gloire de Dieu, qui ne ſe rencontre jamais où l'amour du prochain n'eſt pas, elle agit en toutes choſes, & ſur tout dans la repréhenſion des vices, avec une moderation dont la leur ne s'eſt pas ſouvenuë. Qu'ils ne s'imaginent pas que la ſainteté de leur

habit ſanctifie tous ceux qui le portent ; On en voit tous les jours de toutes ſortes de couleur ſe dire Religieux indignes qui ne croyent pas ſi bien dire la verité ; & ce ſont ordinairement ceux-là, qui par une pieté fanfaronne ſe forgent des monſtres pour ſe faire un merite de les combattre. Croyez-moy, mon cher Pere, recommandez à ces bons Religieux d'aller à l'eſſentiel, & de ne pas s'amuſer à la bagatelle : les grimaces exterieures ne ſont point admiſes auprés de Dieu ; & les Chanſons qu'ils apprenent au petits enfans & qu'ils bâtiſent du nom de Cantiques, ne valent pas mieux que les prieres de l'Egliſe qu'ils chantoient. Vous ſçavez incomparablement mieux que moi que rien n'eſt plus expreſſément défendu par les Papes & par les Canons que de chanter à l'Egliſe en langue vulgaire ; & que l'Hébreu, le Grec & le Latin ayant été les trois Langues qui ſervirent à l'inſcription qui fut miſe ſur la Croix de Jeſus-Chriſt, elles ſont les ſeules qui ſont conſacrées à chanter publiquement ſes loüanges : Ainſi ſi quelque excommunication étoit legitimement

encouruë, elle regarderoit plûtôt ces Religieux que des femmes qui ſont entrées dans un Monaſtére de Filles ſans ſçavoir ce qu'elles faiſoient, n'étoit qu'ils ont les même excuſes qu'elles, & qu'ils ne ſçavent ce qu'ils font auſſi. Rien n'eſt ſi bien que de faire les fonctions de veritables Prédicateurs, mais il n'en faut pas déshonorer le caractére par des puerilitez qui ne s'accommodent point avec la ſainteté de nôtre Religion. Il faut ſçavoir foüiller dans les replis de la conſcience des coupables, pour en arracher, s'il ſe peut, juſqu'à la racine du peché; & ſi l'on veut que la Miſſion ſoit fructueuſe, l'exemple perſuade mieux que les paroles. Quoyque tout ce que vos Religieux ont fait & rien ſoit la même choſe, obligez-moy de leur ordonner promptement de tout défaire pour prévenir les ſuites que ma plainte pourroit avoir, ſi je la portois à Monſeigneur l'Evêque de Langres qui m'honore d'une particuliere protection, & qui fera attention à la juſtice & la ſolidité de mes tres-humbles remontrances. Faites-leur en vous-même qui leur en épargne quelque autre qui

ſeroit publique & plus rigoureuſe. C'eſt la juſtice que je vous demande; & celle de me croire, Mon Réverend Pere, Vôtre tres-humble & tres-obéiſſant Serviteur.

A

MONSIEUR B***

DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

Frere de Monsieur D***

MOnsieur de Corneille m'apprit hier que je vous ferois plaisir, Monsieur, de ne pas mêler vôtre nom dans la petite vengeance que je cherche à prendre, de l'insulte que Monsieur vôtre frere m'a faite ; & j'embrasse avec joye l'occasion que vous m'offrez de vous témoigner le respect que j'ay pour Vous. Je vous envoye même les remarques que j'ay faites sur les Ouvrages, & vous prie, s'il m'est échappé quelque chose qui vous offense ou qui puisse l'offenser lui-même, de me faire la

grace de le rayer. Les Satyres de M. D*** ont fait un si grand fracas, & tant de personnes capables de juger des belles choses, leur ont donné leur approbation, que je serois aussi emporté que luy, si le peu qu'on y remarque de foible me faisoit condamner tout ce qu'il y a d'excellent. Javoüe que la gloire qu'il prétend s'être acquise lui seroit legitimement dûë, si l'on acqueroit une veritable gloire à faire beaucoup de mauvais bruit ; mais pour un homme tel que Monsieur D*** qui par la délicatesse de sa plume & par la beauté de son génie pouvoit s'attirer des applaudissemens sans restriction, c'est en avoir mal usé, que d'avoir réduit tout ce qu'il y a de gens raisonnables à ne pouvoir faire l'éloge de son esprit, sans être obligé de faire le procez à sa conduite. S'il est vray que son génie soit si borné, qu'il soit en païs perdu aussi-tôt qu'il est hors de la satyre, je consens qu'il n'en sorte point : mais vous sçavez, Monsieur, qu'il y a bien de la difference, entre satyriser & médire, reprendre & injurier, condamner des crimes & en commettre. Attaquer les vices

dans tous les hommes, & faire des peintures de leur noirceur qui donnent de l'horreur à ceux, qui en faisant reflexion sur leur vie s'en trouvent convaincus, c'est ce qu'on appelle une Satyre : mais déclarer ceux d'un particulier & décliner son nom pour le faire mieux connoître, c'est un Libelle diffamatoire. En vain Monsieur D*** cherche des exemples pour autoriser ce qui n'en eut jamais. Si les Romains qu'il cite dans un discours qu'il a fait sur la Satyre, ont quelquefois nommé des gens connus, ils faisoient par prudence ce que fait aujourd'huy Monsieur vôtre frere par le seul plaisir qu'il a de faire du mal. Ceux qu'ils décrioient étoient déja décriez par les crimes qu'ils avoient commis & par les réprehensions qu'ils n'avoient pû éviter ; & si l'on en faisoit des portraits épouvantables, c'étoit pour effrayer la jeunesse qu'ils pouvoient séduire ; mais de tous ceux que nomme Monsieur D*** il n'y en a pas un que je connoisse, si l'on m'en excepte, en qui l'on ne trouve toutes les qualitez pour faire d'aussi honnêtes & d'aussi habiles gens qu'il y en ait au

monde ; & pour ceux que je ne connois pas ne peut s'empêcher de leur vouloir. Pardonnez-moy, Monsieur, si je m'explique un peu plus librement que je ne devrois : Ce n'est pas m'oublier que de parler de Monsieur D*** comme je fais, c'est seulement oublier à qui j'en parle ; & de peur qu'en me plaignant de luy vous n'ayiez lieu de vous plaindre aussi de moy, j'impose silence à toute autre passion qu'à celle que j'ay d'être avec une estime tres-sincére, Monsieur, Vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur.



LETTRE DE MONSIEUR L'ABBÉ P. A L'AUTEUR.

JE n'ay point eu l'honneur de vous entretenir, Monsieur, je ne croy pas même avoir jamais eu celui de vous voir ; cependant je vous assure qu'il n'y a personne que j'estime plus parfaitement que Vous, & de qui je souhaittasse davantage la connoissance. Etant naturellement d'un goût assez particulier, je serois surpris de me trouver si fort prévenu en vôtre faveur, si je ne lisois tous les jours de vos nouveaux ouvrages, capables de vous acquerir l'estime des nations les plus reculées, si tout ce que vous écrivez se pouvoit traduire en leur langue aussi délicatement que vous l'avez fait en la nôtre. Je ne suis pas un grand Juge en fait d'agrémens ; mais je vous proteste, Monsieur, que si j'en étois crû, vous seriez le modéle de tous ceux qui veulent se mêler d'écrire avec politesse & avec esprit. Vôtre prose, comme vôtre poësie, est admirable : on ne peut rien voir de plus doux, ni de plus naturel : un style pur, une expression aisée, un tour délicat, des pensées justes, une morale vive ; enfin tout charme dans ce que vous écrivez. Sur tout, Monsieur, vous paroissez grand amateur de la pureté de nôtre langue : & c'est ce qui me fait prendre aujourd'huy la liberté de vous representer, que vous usez de cette façon de parler ; *Nous fûmes de Paris à Blois. Nathan fut trouver David* : qui ne me paroissoit pas juste avant que je l'eusse lûë dans vos Lettres. Je m'imagine que *je fus, tu fut, il fut, &c.* n'est pas un tems du verbe, *Aller*, mais du verbe *Estre* ; & qu'on doit dire *Nous allames de Paris à Blois, ou nous fûmes bien reçûs*. Faites-moy la grace, Monsieur, je vous en conjure, de me mander, aprés vos re-

flexions, ce que vous penſez de cette critique : ne la faiſant qu'afin de m'inſtruire, j'attens vôtre ſentiment pour rectifier le mien ; perſuadé que pour acquerir la veritable gloire, il ne faut que penſer comme Vous, & ſe déclarer hautement, comme je fais aujourd'huy, du meilleur de mon cœur, & avec le plus d'eſtine, Monſieur, Vôtre tres-humble & tres-obéiſſant &c.



REPONSE

REPONSE
A MONSIEUR
L'ABBÉ P.

IL faut avoir, Monſieur, toute vôtre patience pour vous être donné la peine de lire mes lettres, & autant d'indulgence que vous en avez pour n'y avoir remarqué que les fautes dont vous me faites la grace de me réprendre dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'aurois plus appris ſi vous aviez voulu être moins modeſte : ou vous n'auriez pas critiqué ſi peu de choſe, ſi vous les aviez lûës avec plus d'application. Si je voulois répondre aux éloges dont vous m'honnorez je vous en donnerois de bien plus grands & avec bien plus de juſtice : il paroît par la bonté que vous avez de

me redreſſer que vous êtes mon Maître ; & je m'en ferois un grand honneur, s'il n'y avoit point de honte pour vous à avoir un tel Diſciple. Je laiſſe donc à part toutes les loüanges que vous me donnez, & que je mérite ſi peu, pour vous remercier plus promptement de l'eſtime ſincere que vous me témoignez, en me corrigeant avec autant d'honnêteté que vous le faites. Je demeure d'accord que *Nous fumes de Paris à Blois*, *Nathan fut trouver David* ; ſont des façons de parler moins correctes que *Nous allames de Paris à Blois, ou nous fûmes bien reçûs* ; *Nathan alla trouver David à qui il repreſenta, &c.* Mais pardonnez de grace à un homme qui n'a jamais appris à conjuguer le Verbe *Aller* ni le Verbe *Eſtre*, & qui n'a contre vos raiſons que l'uſage, que peut-être ſçait-il médiocrement. *J'allay Dimanche à Verſailles*, *à St. Clou*, *à St. Maur*, eſt mieux dit que *Je fus Dimanche à St. Maur*, *à St. Clou*, *à Varſailles* : cependant on ſe ſert plus ſouvent de la derniere façon de parler que de la premiere ; & nôtre langue qui veut être auſſi libre que la Nation qui la parle, aime

mieux avoir moins de raiſon & plus de douceur. Elle eſt tellement amie de la douceur, qu'elle préfere un ſoléciſme à une cacophonie, & n'héſite pas à joindre un maſculin à un féminin pour éviter une rudeſſe. Nous en avons preſque autant d'exemples que de mots. On dit tous les jours *mon ambition*, *mon extravagance*, *mon injuſtice*, *mon odeur*, *mon utilité* ; & vous ſçavez mieux que moy que dans la regle il faudroit *ma* au lieu de *mon* en tous ces endroits, ſi nôtre oreille pouvoit s'accoûtumer à une expreſſion ſi rude. Pour vous rendre la choſe plus ſenſible, il ne faut qu'y ajoûter un adjectif, & *ma* y conviendra auſſi naturellement que *mon* y ſeroit barbare. Il faut dire neceſſairement *ma* juſte *ambition*, *ma* ſotte *extravagance*, *ma* cruelle *injuſtice*, *ma* bonne *odeur*, *ma* grande *utilité* : & l'on n'a pas beſoin de vôtre délicateſſe pour connoître que *mon* avant tous ces adjectifs ſeroit une expreſſion de Suiſſe. Avoüez de bonne foy, Vous, Monſieur, qui ſçavez ſi bien la pureté de nôtre langue, qu'à la troiſiéme perſonne *Monſieur un tel alla à Vincennes* eſt plus rude que *Monſieur*

un tel fut à Vincennes ; & peut-être eſt-ce par cette raiſon que *je fus*, *tu fus*, ont trouvé grace auprés de la premiere & de la ſeconde perſonne. Si vous condamnez cette façon de parler où je m'en ſuis ſervi, vous l'allez ſans doute anathematizer de la maniere dont un des hommes de la Cour qui parle le mieux en uſa dernierement. *J'avois*, dit-il, *à parler au Roy d'une affaire fort preſſée, & ſçachant qu'il étoit à Marly je m'y en fus.* Je ſçay, comme a dit autrefois Corneille,

Qu'un exemple à faillir n'autoriſe jamais.

Auſſi n'eſt-ce point pour me juſtifier que je vous en cite. Je ſuis ſi perſuadé que vous avez raiſon, qu'à la premiere Edition de mes Lettre, je ne manqueray pas de corriger les fautes que vous y avez trouvées, & de marquer à qui je ſuis redevable de cette correction. J'y ajoûteray même celle que vous avez eu la bonté de m'écrire, quelque tort qu'elle puiſſe faire aux miennes : ce ſera luy faire peu d'honneur de la placer ſi mal ; mais ce ſera m'en procurer beaucoup, que de faire connoître au

public que j'ay eu commerce avec un auſſi habile homme que vous l'êtes. Je chercheray avec tout l'empreſſement poſſible les occaſions d'en avoir un plus particulier ; & je ne déſeſpere pas d'aller un des jours de ce Printemps vous aſſûrer juſques dans vôtre aimable ſolitude avec combien d'eſtime & de reconnoiſſance je ſuis, Monſieur, Vôtre tres-humble & tres-obéiſſant Serviteur.



AU ROY.

ODE.

MUSE, qui gardois le silence,
Interroms ton étude en faveur de mon choix,
Mon zele a besoin de ta voix,
Obéïs à sa violence :
A l'Infatigable LOUIS,
Qui du feu de ses yeux rend les tiens éblouïs,
Va payer un tribut dont tout autre s'acquitte ;
Et loin d'être bornée à de bas Madrigaux,
Puisque tu dois luy rendre, en rendant ta visite,
Un respect sans égal, comme l'est son merite,
Fais des Vers qui soient sans égaux.

Et Toy, Roy le plus grand de tous les Rois du monde ;
Que les Rois ont peur de troubler ;
Toy, qu'on craint sur la terre, aussi bien que sur l'onde ;
Et sous qui l'Univers a l'honneur de trembler :
D'un régard favorable honore mon hommage

Je confesse que ton suffrage
Est un bien précieux que j'ay peu mérité ;
Mais pour prix de mon sacrifice
Il est beau que ta Majesté
Suspende un moment ta justice
Pour faire admirer sa bonté.

Tu sçais, quoy que des Rois le destin soit si beau,
N'étoit qu'on a soin de leur gloire,
Que l'oubli quelquefois dans l'horreur du tombeau.
Ensveliroit leur mémoire :
Et comme aprés cent ans, nul ne reste icy bas
L'heur de vivre aprés sont trépas
Deût-il n'être qu'une fumée ;
La douceur d'en joüir satisfait tellement,
Que souvent par avance on a l'ame charmée
De sçavoir que sa renommée
Doit durer éternellement.

Ce n'est pas toûjours sur le cuivre
Qu'à la race future on transmet son destin ;
Ce que trace une plume, & que conserve un livre,
Trompe l'orgueïl du Bronze, & l'espoir du Burin :
Quand d'un Prince fameux, dont le mérite éclate,
Une plume bien délicate,

Ebauche un fidéle tableau,
Sa coleur n'a rien qui soit sombre ;
Ses traits sont plus hardis que les traits du pinceau ;
Et quand sur quelque endroit elle répand de l'ombre,
C'est pour rendre le reste & plus vif & plus beau.

Il n'est rien qui ne change, & le tems détruit tout.
Qu'a fait Rome de Rome ? où sont tant de Statuës ?
Si l'on n'eût pas écrit qu'elles sont abbatuës,
Croiroit-on qu'autrefois elles furent debout ?
La Grace voit naître des herbes,
Où jadis des Temples superbes
Estalloient leurs beautez aux esprits curieux,
Que de toutes sortes de lieux
Cent Objets différens attiroient à toute heure,
Moins pour rendre hommage à leurs Dieux
Que pour admirer leur demeure.

Ce Guerrier si célebre à qui tout fut facile,
Luy qui sous un seul homme asservit l'Univers,
Aprés avoir d'Homere idolatre les vers,
Envia le bonheur d'Achille :
Lors qu'il visita son tombeau :
Son destin luy parut si beau
Que touché de sa perte il pleura sur sa cendre :
Et

Et nommant cette cendre un durable trésor,
„ Tu jouïs d'une gloire ou j'aurois pû prétendre,
„ Si, dit-il, il étoit encor
„ Un Homere, pour Alexandre.

Que ne puis-je, Grand Roy, comme j'en ay l'envie.
D'un Monarque si juste achever le tableau,
Qui n'auroit jamais lû ta Vie
N'auroit jamais rien lû de beau :
La renommée & la victoire
Qui sont les témoins de ta gloire
Me prieroient de les employer :
Et pour consacrer ta mémoire
Par des faits éclatans qu'on ne peut oublier ;
L'une prendroit le soin de dicter ton histoire,
Et l'autre de la publier.

AU ROY

MONTANT A LA TRANCHE'E.

SONNET.

GRAND ROY vos Ennemis ne trouvent point d'azile ;
Vous les faites trembler sur leurs plus forts remparts :
Et le Rhin, qui borna les progrez des Cesar,
N'oppose à vos exploits qu'un murmure inutile.

Mais rendez nôtre espoir plus sûr & plus tranquile :
N'allez plus de si prés affronter les hazards.
Troyes a vû dans ses champs couler le sang de Mars ;
Et Paris sçut trouver l'endroit fatal d'Achile.

Vous avez trop suivi l'héroique valeur
Qui vous porte au péril avec trop de chaleur ;
Et c'est trop exposer le bonheur de la France.

Ménagez mieux des jours à nos vœux accordez:
Le Ciel sur vos destins fonde nôtre esperance ;
Et rien ne peut valoir ce que vous hazardez.

AU ROY.

SUR LA PAIX DE 1678.

SONNET

HEROS, dont les grands noms embellissoient l'histoire,
Alexandre, Cesar, intrepides guerriers,
Qui dans les champs de Mars parûtes les premiers,
Et parmi vos captifs enchainiez la Victoire :

LOÜIS de vos exploits fait perdre la memoire,
Et loin qu'un même sort menace ses lauriers,
Le monde dureroit mille siécles entiers,
Que le dernier de tous parlera de sa gloire.

Illustres conquerans, m'en soyez point jaloux :
Quoy que vous ayez fait, il a plus fait que Vous :
Chaque instant de sa vie offre un nouveau miracle.

Si vôtre ambition mit des peuples aux fers ;
Pour donner à la terre un plus digne spectacle,
D'une seule parole il calme l'Univers.

AU ROY,

SONNET

En bouts-rimez.

GRAND ROY, dont la valeur a guide ;
l'équité pour parts :
Tu vois tes Ennemis vaincus de toutes remparts,
Faut-il battre une Armée, ou forcer décide,
des
C'eſt toûjous pour LOUIS que la gloire

rapide
Cesars :
De tes heureux ſuccez le cours long &
Rend ton nom plus fameux que celuy
des
La mort toûjours errante au milieu hazards,
des
N'a jamais ébranlé ton courage intrépide.

emplois,
loix,
Par ton diſcernement à donner les
Par ton exactitude à maintenir les
Tu ſçais de ton empire écarter les tempêtes.

divers !
Que de hautes Vertus ! Que de talens
Et qu'il t'eſt glorieux au ſort de tes conquêtes,
D'aimer mieux appaiſer que vaincre l'Univers !

AUTRE SONNET

En bouts-rimez.

Sur les différens emplois des hommes.

LE véritable Dieu, non le faux Jupiter,
A fait l'un Médecin, l'autre Pharmacopole ;
L'un grand Chirurgien, l'autre ſimple Frater ;
L'une Dame à carreau, l'autre Dame Nicole.

L'un ſous un capuchon dit toûjours ſon Pater ;
L'autre ſur un courſier ſans ceſſe caracole :
Le Docteur met ſa gloire à ſçavoir diſputer ;
Le Nocher met la ſienne à régler ſa bouſſolle.

L'un par de grands exploits veut ſe rendre immortel ;
L'autre ſoüille ſon nom par un honteux Cartel ;
L'un eſt homme d'épée, & l'autre homme d'affaire :

L'un écrit de la proſe, & l'autre écrit des Vers.
L'Invincible LOUIS eſt ſeul dans l'Univers
Qui pour s'éterniſer faſſe ce qu'il faut faire.

A SON ALTESSE ROYALE MADEMOISELLE.

JE prens congé de Vôtre Alteſſe ;
Et je m'en vais fort ſatisfait,
Non de quitter une grande Princeſſe
Qui reçoit galamment les préſens qu'on luy fait,
Si le mien n'eſt pas digne d'Elle,
Elle a droit de s'en prendre à l'excés de mon zele ;
Contre ce zele ardent je n'ay point combattu :
Et j'ay même oſé me promettre
Qu'une faute qu'il faut commettre
Vaut une paſſable vertu.

Si j'ay quelques talés, cõme on veut faire croire,
Pour qui plus juſtement doivent-ils être ouverts?
Que me ſert de faire des Vers,
Si je n'en fais à vôtre gloire ?
Mon zele impatient s'eſt un peu trop hâté,
Son fruit n'eſt pas encore en ſa maturité,
J'ay precipité mon hommage :
Mais lors que l'on veut faire un ſacrifice aux Dieux,
De qui Vôtre Alteſſe eſt l'image,
Toûjours les premiers fruits ſont les plus précieux.

A LA MESME ALTESSE,

Sur ſon Rappel de la Ville d'Eu.

SONNET.

BOis, Fontaines, Rochers, Liſimene vous quitte,
Prés de vous trop long-tems elle a fait ſon ſéjour;
L'équitable LOUIS, que le ſang ſollicite,
Du plaiſir de la voir veut joüir à ſon tour.

Si LOUIS la convie à preſſer ſon retour,
C'eſt à tort, ô Déſerts, que ſa voix vous irrite ;
Il eſt juſte du moins qu'un ſi rare mérite,
Vous ayant embellis, embelliſſe ſa Cour,

Souffrez ſans murmurer que Paris la revoye ;
Une abſence ſi longue en a banny la joye ;
Déja de ſa lenteur LOUIS même ſe plaint.

On a vû ſa valeur, on va voir ſa juſtice :
Et puiſqu'à Liſimene il daigne être proprice,
Il va plus être aimé, qu'il ne fut jamais craint.

A MONSIEUR LE PRE'SIDENT PERRAULT.

STANCES.

SI jadis je conceus l'envie
De noircir à mon tour les esprit violens,
De qui les discours insolens
Donnoient une atteinte à ma vie ;
Aujourd'huy que l'on m'a permis
De confondre mes ennemis
Je me ris de leur médisance :
Et quoy que j'en sois outragé,
Je vais oublier ma vengeance,
Pour user de reconnoissance,
Envers ceux qui m'ont protegé.

Je haïs les écrits satyriques
Et mon ame sensible aux sensibles faveurs
Pour loüer mes approbateurs
Oublie aisément mes critiques :
Par des vers qui bravent les ans
Vaincre ces esprits mal faisans
C'est récompenser leur injure ;
Et prodigue d'un si grand bien,
Transmettre à la race future
Et tirer de la sépulture
Des noms dont on ne diroit rien.

Puisque deux Princes magnanimes.
Ont permis que ma Muse en loüant leur valeur
Sur d'aussi grands noms que le leur
Ait fait des essais de ses rimes ;
Aprés les plaisirs qu'ils ont eus,
A leurs immortelles vertus,
Elle doit consacrer ses veilles ;
Et de leurs néveux étonnez
Chatoüiller un jour les oreilles
Par les surprenantes merveilles
Des combats qu'ils auront donnez.

Si ma plume est trop peu sçavante,
Pour donner de l'éclat à des noms si fameux,
Celuy qu'elle empruntera d'eux
Rendra son audace éclatante :
Contre un crime si glorieux
Les efforts de mes envieux
Suffiront pour me faire absoudre ;
Et ces invincibles Guerriers
A quoy que l'on s'ose résoudre
Me tiendront à couvert du foudre
A l'abry de tant de Lauriers.

BOUQUET.

FLore, la larme à l'œil, & l'ame desolée
De voir si tôt venir la saison des frimats,
Depuis peu s'en est allée
Habiter d'autres climats :
Le tems froid comme la glace
A voulu qu'elle ait fait place
A quatre ou cinq méchans mois :
Et voyant à present qu'elle faute il a faite,
Le nigaut qui la regrette
Se souffle le bout des doigts.

Les arbres sont si gueux qu'ils n'ont pas une feüille :
Je sçay pourtant des fleurs qu'on a soin de garder ;
Si vous voulez que j'en cueille
Vous n'avez qu'à commander,
Sur vôtre charmant visage
J'en vois un confus ravage
Dont vos traits sont embellis ;
Ne me refusez pas celles qui sont écloses ;
Je feray naître des roses
En la place de vos lis.

A PHILIS MALADE.

MADRIGAL.

AL'aimable Philis, un grand mal fait la guerre ;
Vous le sçavez, ô Dieu, rien n'échappe à vos yeux :
Mais faites tout pour le mieux,
Laissez un ange à la terre ;
Vous en avez tant aux cieux.

STANCES.

AGreable, & riant Sejour,
Qui sous les justes loix du plus grand Roy du monde
Joüissez d'une paix profonde,
Et jamais du Printemps ne craignez le retour,
Lille, Ville fameuse, en plaisirs si féconde,
Où la belle Ernestine en naissant vit le jour,
Dans vos superbes murs, où tant de monde abonde,
Sa présence rappelle & la joye & l'amour.

Il n'est rien sous le Ciel de charmant & d'utile,
Que l'on ne rencontre chez vous;
La Flandre n'a pas une Ville
Où l'on respire un air plus doux.
Mais ne souffrez jamais qu'Ernestine vous quitte
Pour embellir d'autres climats:
Tant d'atraits & tant de mérite
Ne se rencontrent point où l'on ne la voit pas.

Profitez de l'avis que vous donne mon zéle;
Ne lui permettez point de voyage nouveau:
Lors que vous la perdez, vous perdez avec elle
Ce que vous avez de plus beau.
La quitter un moment est le sort le plus rude
Où le Ciel en courroux puisse vous exposer:
Eh! qui sçait mieux que moy quelle est l'inquiétude
Que son absence peut causer?

Plus sa présence étale de délices,
Plus son absence arrache de soupirs:
Tout ce qu'en la voyant on ressent de plaisirs,
Quand on ne la voit plus deviennent des supplices
Que je passerois d'heureux jours
Sans les cruels appas dont vous êtes pourvûë!
Pourquoy, belle Ernestine, helas! vous ay-je vûë?
Ou que ne vous vois-je toûjours?

N'étoit-ce pas assez qu'un autre eût vôtre foy?
Falloit-il qu'un destin barbare
Mit encor entre vous & moy
La distance qui nous sépare?
Je sçay que prés de vous je serois sans espoir:
Mais peut-être mes yeux rencontreroient les vôtres;
Et, malgré vôtre fier devoir,
J'aurois le plaisir de vous voir
Si je n'en pouvois avoir d'autres.

Je ne demande point qu'à vôtre heureux époux
Vous accordiez moins de tendreſſes :
Prodiguez luy vos ſoins, vos tranſports, vos careſſes ;
Mais, aimable Erneſtine, en des momens ſi doux,
Senſible à la douleur extrême
Que me cauſe un amour malheureux & conſtant,
Dites quelquefois en vous-même
Que j'en mériterois autant.

C'eſt ainſi que Daphnis ſur les bords de la Seine
Faiſant aux échos d'alentour
Confidence de ſon amour
Leur faiſoit partager ſa peine.
Ah ! que Lille eſt heureuſe, où brillent tant d'appas !
S'écrioit cet amant d'une voix douloureuſe :
Et les Echos ne manquoient pas
De rendre à l'inſtant; ah ! que Lille eſt heureuſe.

STANCES.

SOus quel aſtre, belle Erneſtine,
Ay-je le malheur d'être né ?
Le ſort, dont la rigueur contre moy ſe mutine,
Ne m'offre aucun plaiſir qu'il n'ait empoiſonné ;
Et quand il m'a fait voir vôtre beauté divine
Il m'a fait des mortels le plus infortuné.

Voir toûjours les attraits dont vous êtes pourvûë
Eſt le bien le plus grand qu'on puiſſe concevoir:
Mais lors qu'il vous faut perdre & que l'on vous a vûë,
Qu'il auroit été doux de ne vous jamais voir !
Je ne puis de mon cœur exprimer la ſouffrance
Eloigné des beaux yeux dont l'éclat m'a ſurpris:
Je brule, je languis, je meurs d'impatience
De me rendre aux fers qui m'ont pris ;
J'ignorois les maux de l'abſence
Et vous me les avez appris.

Pour flatter ma peine mortelle
Penſer à vous ſans ceſſe eſt mon plus cher employ :
Belle Erneſtine, helas ! cette abſence cruelle
Vous dure-t'elle autant qu'à moy ?
Dans l'heureux climat où vous êtes,
Au milieu des plaiſirs, des honneurs & des biens;
Trouvez-vous que je manque aux déſirs que vous faites,
Comme je m'apperçois que vous manquez aux miens ?

Pour charmer vôtre ennuy (ſi quelque ennuy vous touche ,)
Vous avez les bras d'un époux :
Mais ſoit que je me leve , ou ſoit que je me couche ,
Rien ne me conſole de vous.
Qu'un Epoux eſt heureux ! & que je me figure
De plaiſirs donnez & rendus !
Il ſçait mettre à profit la moindre conjoncture ;
Des momens amoureux aucuns ne ſont perdus :
Tant que dure le jour , & tant que la nuit dure ,
Il vous voit , il vous parle , & peut faire encor plus.

Quand je ſuis prés de vous, je reſſens mille allarmes;
Et loin qu'en vous fuyant mes deſtins ſoient meilleurs ,
Mon cœur tout rempli de vos charmes ,
Ne peut plus en trouver ailleurs.
Non , ma chere Erneſtine , il n'eſt plus que la Flandre
Qui puiſſe fixer mon ſéjour.
Avec quels ſentimens m'y daignez-vous attendre ?
Y faites-vous des vœux pour hâter mon retour ,
Que j'aurois de joye à m'y rendre
Si vôtre empreſſement égaloit mon amour !

A CLIMENE.

STANCES.

TA grace n'a point de ſeconde ,
Tu peux tout ranger ſous ta loy ,
Et quand je ſoupire pour toy ,
Je fais ce que fait tout le monde.

Mais helas ! ingrate Climéne ,
Qui m'accables de ta rigueur ,
Qu'à ménager un peu mon cœur
Le tien ne prend guéres de peine !

Tu te veux mal de ta conquête ,
Et par des murmures ſecrets
A déſavoüer tes attraits
Ton ame eſt toûjours prête.

Plus tes yeux font naître de flâme ,
Plus ton cœur paroit inhumain ;
Et quand je te baiſe la main
Il ſemble qu'on t'arrache l'ame.

Tu murmure de ce que j'oſe.
Ah ! Climéne, tu ſçais fort bien
Que mes feux n'auroient jamais rien,
S'il ne déroboient quelque choſe.

Pour bien contenter ton envie
Je me ſens le cœur aſſez fort ;
Mais cruelle, apprens que ma mort
Te fera regretter ma vie :

Tu dira un jour en toy-même
L'eſprit accablé de ſoucis :
Je devois mon ame à Tirſis,
Il m'aimoit d'un amour extrême

Il ne mêla rien d'illicite
A la pureté de ſa foy,
Et le reſpect qu'il eut pour moy
Egaloit preſque mon mérite.

Quand par moy dans un mot farouche
Il remarquoit trop de rigueur,
Il faiſoit ſa plainte à mon cœur
De l'injuſtice de ma bouche.

Cependant je lui fus cruelle.
Et par des mépris trop ingrats
En précipitant ſon trépas
J'éteignis ſa flâme fidelle.

Alors, quoy que tu te propoſes,
Le ſouvenir de mon amour
Te fera ſouffrir à ton tour
Les mêmes tourmens que tu cauſes.

Si pourtant, injuſte Climéne,
Le Ciel écoutoit mes déſirs ;
Il te combleroit de plaiſirs
Lorſque tu m'accables de peine.

Oüy, Ciel, qui connois mon envie,
Loin d'oſer me plaindre du ſort
J'aime le malheur de ma mort,
S'il fait le bonheur de ſa vie.

REPONSE
A UNE LETTRE
DE DAMON.

STANCES.

CHer DAMON, modere ton zéle,
Ne dis plus que Philis a de divins appas ;
Je sçay bien qu'elle est toûjours belle,
Mais l'ingrate ne m'aime pas.

Pour cette inhumaine adorable
J'eusse fait vanité de souffrir le trépas,
Jamais rien ne fut plus aimable,
Mais l'ingrate ne m'aime pas.

Qui la voit sans rendre les armes,
Ou doit être insensible, ou doit être un cœur bas,
Je ne vis jamais tant de charmes ;
Mais l'ingrate ne m'aime pas.

Elle a mille beautez dans l'ame,
De la vertu qu'elle aime elle suit tous les pas ;
Son mérite égale ma flâme :
Mais l'ingrate ne m'aime pas.

Pour l'aimer d'un amour extréme
Ma raison & mon cœur n'eurent point de combats :
Elle est témoin elle-même ;
Et l'ingrate ne m'aime pas.

Suspens donc l'excez de ton zéle,
Ne dis plus que Philis a de divins appas :
DAMON, je sçay bien qu'elle est belle,
Mais l'ingrate ne m'aime pas.

POUR
MADAME
LA COMTESSE DE LA SUZE.
BOUQUET.

SAns un miserable rhume
Qui me met au desespoir,
Ce que l'on fait par coûtume
Je l'eusse fait par devoir.
Levé plus matin que l'Aurore
J'eusse été dérober les richesses de Flore
Pour verser sur vôtre chemin,
Et malgré sa fierté dont je fais peu de conte,
En vous rendant hommage elle eût rougi de honte
De voir vôtre blancheur obscurcir le jasmin.
Prés d'un objet que j'estime
Quand le sort me pousse à bout,
Une excuse légitime
Me doit acquiter de tout.
S'il faut célébrer vôtre Fête,
Ma Muse obéïssante est pourtant toute prête
D'immortaliser vos attraits:
Les présens qu'elle fait valent bien ceux de Flore:
Une fleur pour mourir n'a que le tems d'éclore,
Et des Vers faits pour vous dureront à jamais.

A UNE JEUNE
ET BELLE PHILOSOPHE.
BOUQUET.

CE fut à tel jour qu'aujourd'huy,
Que la sçavante Catherine,
De qui toute l'Egypte admira la doctrine,
Fidéle à son Amant voulut mourir pour luy.
Elle étoit comme vous, aimable, jeune & belle;
Mais elle étoit sensible & vous êtes cruelle:
Vous voyez sans pitié les maux que vous causez:
En vain sous vôtre dur empire
Un cœur tendre & soûmis brûle, languit, soupire,
Vous croyez ses tourmens, des tourmens supposez.
Quel plaisir prenez-vous à vous entendre dire,
Vôtre Patrone fut Martyre,
Et c'est vous qui martyrisez?

A LA REVERENDE
ET CELEBRE MERE AGNE'S
DE BELLEFOND,
ANCIENNE PRIEURE
DES CARMELITES.

Morte depuis en odeur de Sainteté.

BOUQUET.

AUtrefois en ce jour l'incomparable Agnés
Dont vous avez le nom, les vertus & le zéle,
Le cœur tout embrasé de celestes attraits
Mérita par sa mort une vie immortelle.
Epouse de JESUS, toûjours dans l'Oraison,
Qui souffrez tout pour luy sans murmures ni plaintes,
Un jour l'Eglise aura deux Saintes
Qui porteront le même nom.

AU REVEREND
PERE CAFFARO,
SUPERIEUR DES THEATINS.

Pour le jour de Saint François.

LE grand Saint, que toute l'Eglise
Avec tant de ferveur aujourd'huy solemnise,
Est vôtre auguste Patron :
Vous avez ses vertus aussi-bien que son nom.
Tout le monde les admire,
Et le plus puissant des Rois
Ne croit pas sous son empire
Avoir un meilleur FRANCOIS.

A MONSIEUR P****

Le jour de Saint Nicolas.

LE Saint dont aujourdh'uy l'on célebre la Fête,
Ce Patron que vous imitez,
Du Royaume éternel s'assûra la conquête
Par d'immortelles charitez.
Comme luy, toûjours prêt à répandre des graces,
A tous les malheureux vous offrez vôtre appuy;
Et qui d'un si grand Saint suit les pieuses traces,
Est seur d'être Saint comme luy.

A MONSIEUR DU COUDRAY,

INTENDANT DE LA MAISON de Monsieur de LIONNE, le lendemain de Noël.

BOn jour, mon Compére Etienne,
Qu'en santé Dieu vous maintienne.
Qu'aucun galant n'entretienne
Vôtre femme ni la mienne :
Et s'il faut qu'il en provienne
Petit Chrêtien ou Chrêtienne,
Que ce bien nous appartienne.
Que toûjours il vous souvienne,
Quelque présent qui vous vienne
De Saint Calais ou de Vienne, *
Qu'il est bon qu'il men revienne
Une part quotidienne,
Grande, petite, ou moyenne.
Avant que la mort vous tienne
Que tant de foy la prévienne,
Tant de vertu vous soûtienne
Que bien sans fin vous avienne.
Et que le Seigneur convienne
Que vôtre mérite obtienne
Pour vôtre gloire & la sienne,
Qu'on vous adresse une Antienne
Comme on fait à Saint Etienne.

* *Des chapons du Mans & du vin de l'Hermitage.*

A MONSIEUR
CHARPENTIER.
LE JOUR DE SA FESTE
In promptu.

BOn jour & bonne ſanté.
Pour célebrer vôtre Fête
Je vous tiens bouteille prête
Avec un fort bon pâté.
Si vous ſouhaitez qu'on l'ouvre ;
Venez vis-à-vis le Louvre
Chez le Préſident Perrault ;
Et ſi la porte eſt fermée,
Huchez à l'accoûtumée
Vôtre Serviteur BOURSAULT.

A MADEMOISELLE DE TEINBRUNE,
Fille de Madame la Marquiſe de Mont-Loüet.

UN Enfant né d'hier, au Faux-bourg Saint Germain,
Dont mon Repetiteur s'oſe dire le Pere,
M'a fait choiſir pour être ſon Parain ;
Et m'a laiſſé le choix d'une Commere.
„ Choiſiſſez, m'a-t'on dit, une jeune beauté,
„ De mérite, de qualité,
„ Et pour qui vous ayez une eſtime profonde.
Que je puiſſe du Ciel attirer le courroux,
Si je ſçay perſonne au monde
Que j'eſtime tant que vous.

Je ſçay que c'eſt abuſer
De l'honneur que vous me faites ;
Et que ſans injuſtice on me peut oppoſer
Et le peu que je ſuis & tout ce que vous êtes.
Mais à parler ſans erreur,
Ma qualité d'Empereur
Rend mon audace excuſable ;
Et parmy le plus noble Sang
Un Compere d'un ſi haut rang
Ne doit point être mépriſable.

Le petit BOURSAULT, Empereur aux Jeſuites.

A MONSIEUR

LE COMTE DE MARSILLY

Sur le Potrait de Mademoiſelle ſa Fille.

MArſilly, peinte trait pour trait.
Surprend, ébloüit, touche, enflâme:
Mais que vous ſeriez ſatisfait,
Si de la beauté de ſon ame
Un habile pinceau vous faiſoit le portrait!
Vous y verriez une ſageſſe
Qui d'un âge avancé prévenant la lenteur,
A l'enjoûment de la jeuneſſe
Mêle une agréable pudeur.
Le ſeul défaut qu'on trouve en elle
(Et qu'il eſt bon de corriger)
C'eſt qu'à tous ſes amans elle ſera cruelle:
Et Dieu ſçait dans trois ans combien vont enrager!
Donnez luy de bonne heure un avis ſalutaire;
Et faites-luy ſçavoir puiſqu'elle a tant d'appas,
Que vous ne prétendez pas
Que ce ſoit pour n'en rien faire.

A MONSIEUR

CHARPENTIER

DE L'ACADE'MIE FRANCOISE,

ó

STANCES.

LE plus cher de tous mes amis,
Pour qui mon eſtime eſt ſi grande:
A la fin le Ciel a permis
Que je t'adreſſaſſe une offrande.
N'attends pas de moy de ces fleurs,
De qui les brillantes couleurs
N'ont pas le loiſir de paroître:
Par un irrevocable ſort
Le même jour qui les voit naître,
Les voit ſur un beau ſein ſolemniſer leur mort.

Ton eſprit eſt trop génereux
Pour ſonger à s'en mettre en peine:
Ces amuſemens amoureux
Ne ſont bons qu'à toucher Climéne.
Auſſi quand je vis ſon amour
Naître & mourir en même jour,

Loin de condamner sa foiblesse,
Sa colere me fit pitié ;
Et je vis par cette bassesse
Que tout change en ce monde hormis nôtre amitié.

Laissons donc les foibles amans
S'amuser à ce badinage ;
Nos vers ne sont pas moins charmans,
Et s'ils dureront davantage.
Aprés cinquante ans accomplis,
L'honneur d'avoir fané les Lys
N'est plus cher à ma mémoire ;
Et j'espere que dans cent ans
Les vers que je fais à ta gloire
Seront craints de l'envie, & respectez du tems.

POUR DEUX FILLES qui me firent coucher sur leur lit, tout vêtu, & qui me prièrent de faire des Vers sur ce sujet.

SONNET.

COuché la nuit passée avec deux beaux objets,
J'ay par leur ordre exprés fait plusieurs entrepriſes ;
Et j'ay tant pris de peine à diverſes repriſes,
Qu'à la fin par bonheur je les ay satisfaits.

Aussi, pour contenter ces deux beautez exquiſes,
J'ay plus fait de travail que je n'en fis jamais :
Car malgré du sommeil les frequentes surpriſes
J'ay fait Quatorze.... enfin, j'ay rempli leurs souhaits.

Je leur ait fait..... mais quoy ! je vais être indiſcret,
Elles mont défendu d'éventer ce ſecret :
Si je n'obeïs pas, j'ay mon ſac & mes quilles.

N'importe, il faut parler ; c'eſt trop être ſuſpens
Couché la nuit passée avec deux belles Filles,
J'ay fait..... Quatorze Vers en une heure de tems.

A CLIME'NE,

Qui me vouloit mener à Confeſſe.

SONNET.

VOus allez à confeſſe, hé bien, allez Climéne ;
Au ſacré tribunal courez vous proſterner
Vous en avez ſujet : mais aimable inhumaine,
Epargnez-vous le ſoin de m'y vouloir mener.

Je ſuis preſque certain, ſans avoir l'ame vaine,
Loin d'avoir des péchez à faire pardonner,
Qu'à m'acquerir le Ciel j'aurois fort peu de peine,
Si vous ne vous plaiſiez à me faire damner.

D'un œil triſte & contrit, & ce grand orgueïl bas,
Pour dire qu'on vous aime, & que vous n'aimez pas,
Aux pieds d'un Confeſſeur allez, ſi bon vous ſemble.

Je ne veux point vous ſuivre en un ſi ſacré lieu :
Pour ſe bien cõfeſſer, quel beſoin d'être enſemble,
Puiſque nous n'avons pas enſemble offenſé Dieu ?

POUR UNE FILLE

avec qui j'étois parfaitement bien, & qui ne laiſſa pas de me bannir de ſa préſence, pour un mot que je dis ſans y penſer.

SONNET.

PHilis le ſort triomphe, & ſa rage obſtinée ;
Quand j'y penſe le moins me ſepare de toy ;
Du bonheur que je pers je friſſonne d'effroy ;
Et tu vois mon malheur ſans être étonnée.

Par un ordre éternel je vivois ſous ta loy ;
A ton ame mon ame eſt encore enchaînée :
Si mon ſang répandu te rendoit fortunée,
Je ferois de ſa perte un trophée à ma foy.

S'il eſt vray qu'un ſeul mot & t'offenſe & t'aigriſſe,
Daigne au moins à mon crime égaler mon ſupplice ;
Deffens moy pour jamais d'adorer tés appas :

Mais en me puniſſant, tu me dois récompenſe ;
Je n'ay dit juſqu'icy qu'un ſeul mot qui t'offenſe,
Et je t'en ay tant dit qui ne t'ofenſoient pas.

SONNET.

JE t'adore, Philis, ou le Ciel me puniſſe ;
J'ay pour toy des tranſports qu'on ne peut exprimer ;
Et de tous les amans qu'on a vûs s'enflâmer
Nul n'a fait de ſon cœur un plus pur ſacrifice.

Pour montrer que je t'aime autant qu'on peut t'aimer,
Ta plus ſenſible joye eſt mon plus grand delice;
Un plaiſir qui te charme a de quoy me charmer;
Et ta moindre douleur m'eſt un cruel ſupplice.

Cependant l'autre jour, en plaignant nos malheurs,
D'un œil ſec & ſerain je vis couler tes pleurs
Tu mourois de triſteſſe, & je mourois de joye

Le regret de me perdre arrachoit tes ſoupirs :
Se plaint-on d'un bonheur quand l'amour en envoye ?
Et peut-on être triſte au milieu des plaiſirs :

SONNET.

En bouts-rimez.

JE vous ay déja dit de n'eſperer plus rien;
Pour vous le confirmer je me ſers de ma plume :
Que vos yeux ſoient en feu, que vôtre bouche écume,
Rien ne peut me contraindre à vous vouloir du bien

Dûſſiez-vous à ma porte aboyer comme un chien,
J'auray le cœur pour vous auſſi dur qu'une enclume:
J'ay ſouhaité cent fois vous y voir prendre un rhûme
Qui de l'ame & du corps pût rompre le lien.

Ceſſez de muguetter une imprenable place:
Si le monde manquoit faute de vôtre race,
Je le verrois perir, & j'en donne ma foy.

Il n'eſt pas avec vous mal-aiſé d'être prude.
Pour peu qu'on vous connoiſſe on ſe fait une loy
De vous faire éprouver le tourment le plus rude.

SONNET.

MOn esprit est plongé dans un trouble mortel,
Mais helas ! que ce trouble est un trouble équitable !
J'eus hier sur le soir un malheur si cruel,
Qu'il n'est point de malheur qui luy soit comparable.

pour montrer que mon sort est un sort déplorable ;
Expirer sur la rouë en fameux criminel,
Et souffrir aux enfers un supplice éternel,
Sont de moindres tourmens que celuy qui m'accable.

Je ne puis sans blasphéme endurer ce malheur ;
Ma constance étonnée en frémit de douleur :
Hier.... ah ! sans mourir cela se peut-il dire ?

Est-il pour un cœur tendre un destin plus fatal ;
Hier, enfin, hier, & c'est là mon martyre,
Je trouvay ma Maîtresse avec que mon rival.

CHANSON.

SI je ne touche Climéne
Que mon sort a de rigueur !
Ma perte est presque certaine,
Si je ne touche Climéne :
Amour, qui connois ma peine,
Amollis un peu son cœur :
Si je ne touche Climéne
Que mon sort a de rigueur !

Que luy sert d'être si belle
Si rien ne peut l'enflâmer ?
Pour être à l'amour rebelle,
Que luy sert d'être si belle ?
J'ay beau soupirer pour elle,
Je ne puis m'en faire aimer :
Que luy sert d'être si belle
Si rien ne peut l'enflâmer ?

Si vous aviez l'ame tendre
Vos appas en vaudroient mieux ;
Vous n'auriez rien à reprendre
Si vous aviez l'ame tendre :
On ne pourroit se défendre
Du pouvoir de vos beaux yeux :
Si vous aviez l'ame tendre
Vos appas en vaudroient mieux..

CHANSON.

J'Aime Fanchon,
Geneviéve & Thoinon,
Iſabelle & Nanon,
Marotte & Michelon;
J'aime Philis,
J'adore Amarilis,
J'aime Liſette,
J'aime Paquette:
Et pour parler franchement ſur ce point,
J'en aime tant que je n'en aime point.

Je ne veux pas
Pour leurs divins appas
Endurer le trepas,
Ni pouſſer des hélas:
Je veux baiſer;
Il faut s'y diſpoſer:
Si ma méthode
Eſt à leur mode,
Pour leur plaiſir & pour mon interêt,
A tous venans je ſeray toûjours prêt.

CHANSON

CHANSON.

ON n'a rien vû de plus gay
Qu'on le fut au mois de May
Autour de nôtre village:
Tous les ſoirs dans nos vergers,
Faute de vert tout frais, bergeres & bergers
Baiſoient, ou donnent un gage.
Iris ayant oublié
D'en garnir ſa panetiere,
Tirſis la pourſuivit juſques ſur la fougere.
On ne ſçait s'il fut payé:
Mais, à ce que dit l'hiſtoire,
On a depuis découvert
Qu'Iris faute de mémoire,
Fut ſouvent priſe ſans vert.

EPIGRAMME

Pour une belle Gueuse.

QUand je dis à Cloris que je la trouve belle,
Que je ne puis rien voir de si charmant ailleurs ;
Et que je coucherois volontiers avec elle
Si ses habits étoient meilleurs :
Elle même elle me dit
D'une façon ingenuë,
Prens-tu garde à mon habit ?
Quand je serois mieux vêtuë,
Pour se mettre dans le lit
Ne faut-il pas être nuë ?

AUTRE EPIGRAMME.

BLaise est de si bonne amitié,
Qu'un jour voyant sa femme encouche,
Le pauvre en eut tant de pitié,
Qu'il devint plus froid qu'une souche.
Elle, au plus fort de ses douleurs,
Le voyant ainsi fondre en pleurs,
Pour l'appaiser, (étrange chose !)
Ce ne sera, dit-elle rien ;
Taisez-vous, Blaise, je sçay bien
Que vous n'en êtes pas la cause.

EPIGRAMME.

UN jeune homme, époux d'une Agnés,
Forcé d'aller aux champs la pria d'être honnête;
Si quelque autre que moy joüit de tes attraits,
Il me viendra, dit-il, des cornes à la tête.
Des cornes ! Que dites-vous-là ?
Revenez comme vous voilà :
J'aime bien mieux être fidelle.
Il part. A son retour qu'elle trouva trop promt,
Ne luy voyant rien sur le front ;
Que vous êtes menteur ! dit-elle.

SUR UN HOMME DE FORTUNE.

MADRIGAL.

QUENTIN, l'un des ignorans hommes
Qu'ait produit le siécle où nous sommes,
Et qui vient de je ne sçais où ;
Disoit ces jours passez d'un ton de Petit-maître,
Qu'il avoit veu jadis, & Tristan & Rotrou
Aussi gueux que l'on puisse l'être.
Un jeune Gentilhomme ayant oüy cela,
De l'un d'eux, luy dit-il, j'ay l'hõneur de descẽdre:
Je sçais ce qu'ils étoient ; mais daignez-nous apprendre
Ce que vous étiez, vous, Quentin, en ce tems-là?

EPIGRAMME.

QUand l'Abbé de St. M. prêche
On báille dés le premier point :
Il eſt vray qu'il ne touche point ;
Mais je ſçay ce qui l'en empêche.
Lors qu'il parle dans un ſaint lieu,
Il toucheroit nos cœurs ſans peine,
S'il brûloit pour l'amour de Dieu
Comme il brûle pour ſa Climene.

AUTRE.

CLimene pour qui je tremble,
Avec mon piteux Rival,
Quand ils ſont tous deux enſemble
Diſent de moy bien du mal :
Mais moy, de quoy qu'ils deviſent,
N'ayant peur d'aucun affront ;
Je ne crains pas ce qu'ils diſent,
Je ne crains que ce qu'ils font.

EPITAPHE.

D'une bonne Femme que ſon Mary regrettoit fort.

CY-gît, (& chacun s'en étonne)
Une femme qui fut fort bonne ;
On fit pour la ſauver cent efforts ſuperflus :
Son époux a raiſon d'en être inconſolable ;
Cette perte eſt irreparable :
A préſent on n'en trouve plus.

EPIGRAMME.

AUx pieds d'un vieil Hermite, un jeune Adoleſcent
Le Carême paſſé dit en ſe confeſſant,
Que par un accident ſiniſtre,
Il avoit trois fois en ſecret,
Dont il avoit bien du regret,
Baiſé la femme d'un Miniſtre :
Alors le bon Hermite, homme plein de ſçavoir,
Dit, baiſer une femme eſt un peché bien noir
Quand c'eſt celle d'un Catholique ;
Lors qu'on s'en dit coupable, à l'inſtant je frémy ;
Mais pour celle d'un Hérétique,
Bon cela : c'eſt autant de pris ſur l'ennemy.

EPIGRAMME

Contre un petit Homme.

QUoy que Ragot soit petit
Et du corps & de l'esprit,
Mon ame en est peu surprise :
Dieu, qui fait tout ce qu'il veut,
Nous donne le moins qu'il peut
De méchante marchandise.

AIR.

ON m'avoit peint l'amour un enfant plein de charmes ;
Et soudain chez Iris j'allai rendre les armes
A ce Tyran des cœurs qui la suit en tous lieux:
Helas ! qui l'auroit crû, quand je pris tant de flâme,
Le sentant si doux dans mon ame,
Qu'il fût si cruel dans ses yeux ?

AIR.

PHilis, pour contenter nos vœux,
Nous nous débauchâmes tous deux ;
Vous étiez à Tirsis, & j'étois à Sylvie :
Vous avez des appas ;
Mais Sylvie est sensible au plaisir de la vie,
Et vous ne l'êtes pas :
Retournez à Tirsis, je retourne à Sylvie.

CHANSON.

VOtre mérite est extrême,
Et vous pouvez tout charmer ;
Vous voulez que l'on vous aime,
Et je veux bien vous aimer :
Pour contenter vôtre envie
Je feray le premier pas ;
Mais j'enragerois, Sylvie,
Si vous n'y répondiez pas.

Loin de paroître cruelle
Souffrez mes empressemens,
On ne vous croira pas belle
Si vous n'avez point d'amans :
Puis que l'amour m'y convie
Je feray le premier pas :
Mais j'enragerois Sylvie,
Si vous n'y répondiez pas.

CHANSON.

L'Autre jour dans un boccage
Climene & Tirsis,
Tous deux sous un arbre assis
Joüerent leur pucelage :
La Fille sçût se menager,
Et gagna le Berger,
Qui demanda sa revanche à Climene :
Mais Climene répondit,
Ah ! Tirsis tu perds ta peine
Je ne fais point de crédit.

A la seconde partie
Le Berger gagna,
Et Climene témoigna
N'en être pas trop marrie :
Elle s'en alla dans le lieu
Où l'on payoit le jeu ;
Et d'une grace à nulle autre pareille ;
Voy, dit-elle, Berger, voy,
Me fais-je tirer l'oreille,
Pour payer ce que je doy ?

AIR.

AIR.

VOtre rigueur, Sylvie, a causé mon trépas,
Et je meurs de regret de n'avoir pû vous plaire ;
Vous soupirez ! ah ne soupirez pas :
Vôtre pitié ne m'est plus necessaire :
Si vous aviez dessein de prolonger mon sort,
Helas ! inhumaine Sylvie,
Que n'accordiez vous à ma vie
Ce que vous donnez à ma mort ?

AIR.

QUe Philis est cruelle,
De condamner mes feux quand je les mets au jour !
Ah ! si c'est l'offenser que d'avoir de l'amour,
Pourquoy m'en donnoit-elle ?

AIR.

PHilis a des bontez pour moy
Qu'elle n'eut jamais pour personne ;
Si je vis sous ses loix, elle vit sous ma loy ;
Je prens de l'amour & j'en donne :
Les Bergers d'alentour sont jaloux de mon sort ;
J'idolâtre Philis, & Philis m'idolâtre :
Mais que sert d'aimer si fort,
Si l'on ne folâtre ?

LE PAISAN ET L'ANE

FABLE.

UN Baudet de bon sens (supposé qu'il en soit)
Chancelant tous les jours sous des charges trop lourdes,
S'en plaignit plusieurs fois au Manan qu'il servoit,
Qui toûjours à sa plainte eut les oreilles sourdes.
Un jour étant accablé
Et suant à grosse goute,
„ Fuyons, luy dit son Maître, inquiet & troublé,
„ J'apperçois des Voleurs sur nôtre même route :
„ Gagnons le premier hameau,
„ Il nous servira d'azile.
Qu'ay-je à craindre de pis, dit le Grison tranquille
A moins qu'on ne veüille ma peau ?
Porteray-je avec eux une charge plus forte ?
„ Non répondit le Manan.
Pourquoy donc fuir ? Que m'importe
Qui je serve, Pierre ou Jean ?
S'il faut avec l'un ou l'autre
Endurer le même mal,
Etre leur Ane, ou le vôtre
N'est-ce pas un sort égal ?

LE RENARD, ET LES RAISINS.

FABLE.

UN Renard fanfaron qui cherchoit à repaître
Apperçut une treille où pendoient des raisins :
Quand il trouve une proye, & qu'il en est le maître
Rarement un Renard la laisse à ses voisins.
La treille étant un peu haute,
Il s'élance, grimpe, saute,
Se cramponne à tous les murs ;
Mais enfin voyant sa peine
Longue, dangereuse, & vaine
Qu'en ferois-je, dit-il, *je ne les croy pas mûrs.*

LES SANGSUES ET LE LION.

FABLE.

UN Lion replet & sanguin
Etant tombé malade, un fameux Médecin
Aprés bien des peines perduës
Luy fit, vaille que vaille, appliquer des sangsuës.

De gros que le Lion étoit
En douze ou quinze jours il devint presque éthique :
„ L'admirable remede, & qu'il est spécifique !
Dit le Docteur qui le traitoit :
„ Il faut que de nouveau demain on en applique.
Tout beau luy répondit le Lion langoureux :
Laissez-moy celles qui sont pleines
Dans l'état où je suis de nouveaux ventres creux
Du reste de mon sang épuiseroient mes veines.

LE SANGLIER ET L'ANE.

FABLE.

L'Ane, né dans la crasse, & nourri dans la roüille,
Dans un chemin étroit trouvant un Sanglier,
Loin de luy faire place & de s'humilier,
S'avisa de luy chanter poüille.
Le Sanglier riant d'entendre discourir
Cette bête lâche & maligne.
Miserable, dit-il, *tu cherches à mourir*
D'une mort dont tu n'es pas digne :
Pour punir ta témérité
Je n'ay pas assez de foiblesse ;
Ton excessive bassesse
Met ta vie en sureté.

L'EXPERT SANS APPRENTISSAGE.

FABLE.

UN homme, faute d'argent,
Chargé de beaucoup de dettes,
Eut des ressources secrettes,
Et voulut être Sergent.
Un de ses bons amis luy dit en confidence
Qu'il ne pouvoit choisir un plus vilain métier :
Mais ayant de l'honneur & de la conscience
Pour le bien de son ane il voulut être Huissier.
„ Et comment, luy dit-on, ferez-vous cet office ?
„ Ce n'est point vôtre fait ; allez n'y songez plus :
„ Vous êtes en fait de justice
„ Ignare & non Lettré, plus que tous les Elûs.
Il est aisé de voir que vous ne devez guéres
Répond l'Huissier futur, qui devoit à chacun ;
Je ne suis pas Sorcier sur beaucoup de matiéres,
Mais la longue pratique acquiert bien des lumieres:
Et depuis que je vis aux dépens du commun
On m'a tant fait d'exploits de toutes les manieres,
Que je n'en ignore pas un.

LE SAGE ET LE FOU.

FABLE.

CLeon, Marchand Athenien,
Par beaucoup de travail & beaucoup d'industrie
Trouva l'heureux secret d'amasser tant de bien,
Qu'aucun n'étoit plus riche en toute sa patrie.
Pour son compte seul, bien souvent
De cinq ou six vaisseaux la mer étoit couverte:
Si quelqu'un périssoit par la fureur du vent,
Le reste avec usure en réparoit la perte.
A la fin de son cours heureusement venu
Cleon meurt; on l'enterre avec magnificence:
Les morts d'une telle importance
Aux Ministres des Dieux sont d'un grand revenu.
Son fils, seul heritier d'une richesse immense,
Non content que son pere eût acquis tant de bien,
Pour en gagner encor par le même moyen,
Poursuivit son négoce & n'eut pas sa prudence.
On luy vit sur un seul vaisseau,
(Aprés un sacrifice offert au Dieu Neptune)
Confier toute sa fortune
A l'infidelité de l'eau.
Il s'en trouva mal. Un Corsaire,
(Ou, si l'on veut, un Armateur;
La question de nom ne fait rien à l'affaire,
Chacun également signifie un voleur.)

Un Corsaire, ardent à la proye,
Qui d'un vaisseau riche épioit le retour,
De s'en rendre le maître ayant trouvé la voye,
Le travail de trente ans périt en un seul jour.

Rois, Empereurs, Républiques,
Le sens de cette Fable est utile à sçavoir:
Jamais de sçavans politiques
Dans une seule main n'ont mis tout leur pouvoir.

MINERVE ET L'OLIVIER.

FABLE.

LEs Dieux, à qui les Grecs, si prompts à s'abuser,
Elevoient des Autels de porphire & de marbre,
Un jour étant oisifs, & voulant s'amuser,
En leur protection prirent chacun un arbre.
Jupiter prit le Chêne, Hercule le Peuplier,
Venus le Myrte, Apollon le Laurier,
Et la mere des Dieux, la caduque Cybele,
En mémoire d'Atys garda le Pin pour elle.
Du fertile Olivier Minerve ayant fait choix,
Dit aux autres Dieux moins habiles,
Qu'elle s'étonnoit fort qu'ils donnassent leurs voix
A des arbres vains & steriles.

Nous le faisons exprés, dit le Maître des Dieux.
„ L'honneur de cette préference
„ Ne seroit pas si glorieux,
„ Si l'appas de leur fruit flatoit nôtre esperance.
C'est en quoy, dit Pallas, *vous vous êtes mépris.*
La gloire est d'un bien plus haut prix,
Quand l'utilité l'accompagne;
Et sans battre icy la campagne,
S'il faut m'expliquer encor mieux;
Il n'est point de gloire sterile:
Lors qu'on ne fait rien d'utile
On ne fait rien de glorieux.
Minerve étoit judicieuse
De répondre comme elle fit:
L'action la plus glorieuse
Est celle dont l'Etat reçoit plus de profit,
Dans quelque rang qu'on soit il faut que l'on s'applique
A faire avec fruit son employ;
Et qui ne sert de rien à la chose publique
Ne vaut pas un zéro qui n'a rien devant soy.

LES OEUFS ET LE PANIER.

FABLE.

UN homme ayant des œufs, & voulant s'en défaire,
Pour ne pas à la Foire arriver des derniers,
Quoi qu'il pût en remplir trois ou quatre paniers,
Il mit tout dans un seul, & ne pouvoit pis faire.
Sa Mule qui suoit sous le poids d'un fardeau
Fragille comme du verre,
Pour en décharger sa peau

A quatre pas de là donna du nez en terre.
Helas, s'écria l'homme, à qui son désespoir
Inspira de vains préambules;
Que n'ay-je mis mes œufs sur trois ou quatre Mules!
Je merite un malheur que je devois prévoir.
Si le Ciel veut me permettre
De faire encor ce métier,
Je jure de ne plus mettre
Tous mes œufs dans un panier.

LE CHARLATAN ET L'ANE.

FABLE.

A Vienne, un Charlatan, Medecin empirique,
Promit à l'Empereur, pour quinze mille francs,
Qu'il se fit avancer en beaux deniers comptans,
De faire parler Grec une jeune Bourique;
Et s'il n'en vient à bout au plus tard en dix ans,
Consent d'être pendu dans la place publique.
Ses amis l'ayant trouvé
Au sortir de cette affaire,
Promirent tous un *Salve*
A sa fin patibulaire.
Eh! Messieurs, leur dit-il, *n'ayez aucun effroy:*
Avant qu'on soit au bout d'un si long intervalle.
L'Ane, l'Empereur ou moy
Il faut que quelqu'un détale.

L'EMPEREUR ET LE COURTISAN.

FABLE.

L'Empereur Sigismond passant une riviere
Avec nombre de Courtisans,
Le Coursier qu'il montoit lâcha de l'eau dedans
D'une impetueuse maniere.
Prodige ! Un Courtisan qui n'étoit point flateur,
Dit que cet animal imitoit l'Empereur ;
Ce qui mit ce grand Prince en un courroux extrême.
Quel rapport trouvez-vous entre un cheval & moy ?
„ *En quoy luy ressemblay-je ? expliquez-vous.*
En quoy ?
„ C'est qu'il répand de l'eau comme vous dans l'eau même.
„ Ceux sur qui tous les jours vous versez vos bienfaits
„ Semblent être accablez sous ce précieux faix ;
„ Ils en sont si chargez qu'ils n'en sçavent que faire :
„ Pendant que tant de malheureux
„ A qui vôtre bonté seroit si necessaire,
„ Avec un zéle égal n'attirent rien sur eux.
J'ay tort, dit l'Empereur, *d'en user de la sorte ;*
Cet avis est utile, & je veux m'en servir :
Vers qui que ce puisse être où mon penchant m'emporte
Je veux les contenter & non les assouvir.

En suivant des conseils aussi bons que les vôtres :
Mes bienfaits partagez deviendront plus communs,
J'en veux faire un peu moins aux uns
Pour en faire un peu plus aux autres.

LE LION ET LE SANGLIER.

FABLE.

UN Lion Seigneur d'un grand bois,
Circonstances & dependances,
En visitant son bien fut surpris une fois
De voir un Sanglier aiguiser ses deffenses.
„ Pourquoy, demanda le Lion,
„ Cette vaine occupation ?
„ Tu ne vois point icy de proye.
Il est vray, dit le Sanglier :
Mais en attendant que j'en voye
Puisque j'ay du loisir je veux bien l'employer.
D'ailleurs étant necessaire
Que je me donne ce soin,
Sera-t'il temps de le faire
Lorsque j'en auray besoin.

LA FORE'T ET LE PAYSAN.

FABLE.

DAns une forêt ſpacieuſe
Où l'on goûtoit à l'ombre un plaiſir aſſez doux,
D'une voix artificieuſe,
Un Payſan malin (ils le ſont preſque tous)
La pria de ſouffrir qu'il en prît une branche
Afin qu'à ſa coignée il pût donner un manche.
Il n'eſt rien de ſi beau que de faire plaiſir ;
La forêt bien faiſante y conſentit ſans peine,
Et luy donna même à choiſir
Du Tilleul, du Hêtre ou du Chêne.
Un Cormier vieux & dur ſe trouvant là tout prêt
Il en prend un morceau, le façonne, l'ajuſte ;
Puis d'un bras nerveux & robuſte
Il ſe met en devoir d'abbattre la forêt.
Surpriſe devoir l'infidelle
Répondre à ſa bonté par un ſi grand forfait :
Ah ! malheureux, s'écria-t'elle,
Quel uſage fais-tu du bien que je t'ay fait ?
Aprés cette noirceur es-tu digne de vivre ?
Mais le Manan ſourd à ſes cris,
Avec brutalité s'obſtinant à pourſuivre :
Quoique faſſe l'ingrat je merite encor pis,
Dit la triſte forêt ſe voyant dédaignée ;
Pourquoy l'ay-je obligé contre mes interêts ?
Ne ſçais-je pas qu'une coignée
Eſt par tous les cantons la terreur des forêts !

Je l'vy miſe moy ſeule en état de me nuire :
Quand il en étoit tems il falloit le prévoir.
Qui par ſes ennemis s'eſt pû laiſſer ſeduire,
Merite tous les maux qu'il en peut recevoir.

LE RENARD PARJURE.

FABLE.

QUe les loix bien ſouvent embarraſſent un Juge !
Malgré ce qu'il préſume & malgré ce qu'il ſent,
On luy voit quelquefois condamner l'innocent
Luy qui ſeroit ravi d'en être le refuge.
L'exemple que voicy va le juſtifier.
De tous les animaux de l'un à l'autre pôle,
Sans doute c'eſt au Chien qu'on doit plus ſe fier ;
De la fidelité c'eſt toûjours le ſymbole.
Un jour, un des moins fins & des plus genereux,
Contre un Renard dangereux
Perdit une bonne cauſe :
Le Juge aperçut bien
De l'integrité du Chien,
Et ne pût cependant ordonner autre choſe.

Il s'agissoit de trente pieces d'or
Que le Renard luy redevoit encor,
Par un pacte verbal sans écrit, sans Notaire:
Mais l'honneur & la foy, tout étant oublié,
La preuve difficile & le pacte nié,
Le ferment du Renard décidoit de l'affaire.
On devine aisément quel en fut le succez:
Sur la sincerité prévalut l'imposture.
Il n'est point de Renard qui perde son procez
Quand il ne faut qu'être parjure.
Celuy-cy dont l'interêt
Etoit la plus chere Idole,
Animé par le Juge à tenir sa parole,
Jure sans hésiter qu'il ne sçait ce que c'est.
Méchant, dit le Lion, qui jugea cette cause,
Je te renvoye absous & condamne le chien:
Il merite le sort où ta fourbe l'expose,
Puisqu'il s'est pû resoudre à te faire du bien.

LE SINGE.

FABLE.

CErtain Singe assez propre, & remply de luy-même;
Fils d'une certaine guenon,
Dont le plus haut mérite, & le plus beau renom
Etoit de s'enrichir par une usure extrême;
Mépriſoit ses pareils, & faisoit le Marquis:
(Il n'est pas mal aisé d'être Marquis & Singe)
L'or brilloit sur tous ses habits;
La plus fine dentelle embellissoit son linge;
Enfin, parmy les sots, où le clinquant reluit,
On le prenoit pour quelque chose;
Mais ceux qui dès long-tems sçavoient son *génuit*
Rioient de sa métamorphose.
Au hazard du charivary,
La guenon sa mere étant veuve,
Elle voulut faire l'épreuve
Des vertus d'un second mary.
Le Singe en fut émû de colére & de honte.
Mais ce fut vainement qu'il voulut s'en fâcher:
Il falut souffrir, à bon compte,
Ce qu'il ne pouvoit empêcher.
Cet hymen, dit-il, *me désole*;
Mais je sçay un moyen bien sûr

D'en faire repentir le Beau-pere futur :
Ce qui fut dit, fut fait ; le Singe tint parole.
A cette unique affaire employant tous ſes ſoins,
Un coup de fuſil par derriere
Lors qu'on s'en deffioit le moins
Termina ſes chagrins, & les jours du beau-pere.
Grand bruit, comme l'on peut penſer,
Suivit une action qui parut ſi vilaine :
Le fils du mort ſans balancer
En accuſa le Singe, & le mit fort en peine.
Le ſang dont il eſt deſcendu
N'étant que de fange & de bouë,
S'il eût eu le bonheur d'échaper à la rouë
Son deſtin le plus doux étoit d'être pendu.
Que fit on ? Un laquais plein de zéle & d'audace,
Moyennant une ſomme, & promeſſe de grace,
Se chargea de l'iniquité :
Et ſoit que la Juſtice ou s'aveugle ou ſe trompe,
Soit que l'éclat de l'or aiſément la corrompe,
On en tira le Singe avec impunité.
Quoyque cette action, qui demandoit vengeance
De tous les chatimens meritât le plus dur,
Par des procés verbaux conſtruits d'intelligence,
On fit un cas fortuit d'un guet-à-pend tout pur.
Grace à l'heureux ſecours de force pieces jaunes.
Le Singe du péril ayant ſauvé ſa peau,
Échapé des mains du Bourreau ;
Il ſe mêla parmy les Faunes.
Le Lion de ſes Bois luy confia le ſoin :
Mais le fat en ce nouveau grade

Reprit ſon air de Singe, n'alla pas bien loin
Sans quelque nouvelle eſcapade.
Senſible à ſon devoir moins qu'à ſon interêt,
Il ne vendoit point de forêt
Sans mettre à rémotis une ſomme importante :
Et quoyque par de juſtes loix
Le Lion eût fixé ſes droits,
S'il luy faloit cinq ſols il en prenoit cinquante.
Ses malverſations, jointes à ſa fierté
Qui dans tout ſon canton le rendoit ridicule,
Par un voiſin de probité
Le firent accuſer de trop ferrer la mule.
A la Requête du Lion
On l'impliqua dans une affaire,
Pour la prévarication
Que ſans ceſſe on luy voyoit faire.
Enfin par un Arrêt rendu tout d'une voix,
Le Singe avec opprobre ayant quitté les bois
Par les ſoins vigilans de ce voiſin auſtére.
Il craint que le Lion, un jour n'ait le déſir,
Luy, qui de l'équité fait ſon plus grand plaiſir,
De remuer encor les cendres du beau-pere.
Plein d'inquiétude & de peur,
(Fruits de ſa conduite ſuſpecte)
Il ſe met à l'abry d'un Buiſſon, qu'on reſpecte
A cauſe de ſa bonne odeur.
C'eſt en uſer en Singe habile
De s'aſſurer d'un tel ſecours :
Mais lors que le Buiſſon bienfaiſant & facile,
Du Singe dangereux connoîtra mieux les tours,
Il eſt conſtant que cet azile
Ne luy durera pas toûjours.

LE COMEDIEN ET LE COCHON.

FABLE.

AUtrefois les Tribuns établirent à Rome
Deux troupes de Comédiens :
Le besoin de rimer m'oblige à dire, comme
A Paris les François & les Italiens.
L'une & l'autre avec un grand zéle
Tâchoit à renvoyer les auditeurs contens :
Mais dans l'une des deux, (n'importe dans laquelle,)
Présidoit Roscius, si célébre en son tems.
Il attiroit seul les suffrages
D'une affluence de Romains ;
Et de médiocres ouvrages
Devenoient bons entre ses mains.
Ses gestes, son air, sa parole,
Faisoient qu'en sa faveur on étoit prévenu ;
Et quiconque aprés luy joüoit un même rôlle,
S'il n'étoit fort habile, étoit fort mal venu.
Un jour que dans certaine piéce
Il grognoit, à peu prés comme un petit Cochon,
Un rolle si nouveau parut en son espece
A tous les spectateurs admirablement bon.
Rome étoit une Ville en citoyens féconde.

Et chacun allant voir cela,
„ Roscius (disoit-on) est le seul homme au monde
„ Capable de ce rolle là.
„ Il faut que devant luy l'autre troupe se taise :
„ Aucun de ses Acteurs ne luy vient aux talons.
L'autre troupe (par parenthése)
Ne gagnant rien du tout, trouvoit les jours bien longs.
Un des moins maladroits de la troupe affligée
Voulant, s'il le pouvoit, faire diversion,
S'avisa d'une invention
Dont elle luy fut obligée.
Il dit que c'étoit un abus
De croire Roscius un si merveilleux homme ;
Et fit même afficher aux carrefours de Rome
Qu'il feroit le Cochon moins mal que Roscius.
Les Romains étonnez d'une pareille affiche,
Et qu'avec Roscius il fit comparaison,
Furent tous l'écouter, plus pour luy faire niche
Que pour voir s'il avoit raison.
Dés le moment qu'ils l'entendirent,
Ce fut de toutes parts un murmure confus :
Mille gens prévenus l'un à l'autre se dirent ;
„ Eh fy ! ce n'est pas Roscius.
L'Acteur demande en grace à poursuivre son rolle ;
Mais ses efforts sont superflus,
A peine grogne-t'il que chacun le contrôle,
„ Et dit à haute voix : Ce n'est pas Roscius.
Enfin, dans un courroux extrême
Tirant un vray Cochon de dessous son manteau,
Roscius, leur dit-il, *dont l'esprit est si beau,*
Fait donc mieux le Cochon que le Cochon luy-même.

SATYRE.

JE veux fuir desormais dans une solitude
Les plaisirs dont chacun fait icy son étude ;
La douceur incommode, & les amusemens
Où Geronte a fait vœu de passer tout son tems.
Tu sçais, mon cher Tyrsis, qu'un mal insupportable
Depuis plus de trois mois me tourmente & m'accable ;
Que je meurs à toute heure & ne sens dans le cœur
Qu'un noir chagrin nourri d'une vive douleur :
Geronte, cet ami qui fait le necessaire,
D'autant plus fatigant qu'il pense toûjours plaire,
Hier pour me divertir me proposa un concert
Qui devoit faire honte à Batiste, à Lambert.
Il m'entraîne avec luy chez Tymon dont la mine
Au plus gay des humains rendroit l'ame chagrine,
Qui si-tôt qu'il nous voit vers son appartement,
Nous fait en peu de mots un fort long compliment ;

De cent contorsions, de mille reverences
Force Geronte & moy de suivre les cadences ;
Et borne enfin pour nous son sterile caquet
D'un grand remercîment de l'honneur qu'on luy fait.
Nous passons par son ordre en une grande salle,
Où des gens glapissoient comme dans une halle,
Un fracas sans relâche & plein d'emportement
Accompagnant l'espoir de ce concert charmant.
Là j'apperçus Lycas, qui malgré sa soutane
Entretenoit des yeux la stupide Oriane ;
Et par de longs soupirs au défaut de la voix
Luy disoit que pour elle il étoit aux abois.
Les trois aimables Sœurs, filles du vieux saint Côme,
A qui Monsieur Morus est plus cher que Dom Côme,
Surpassoient tout le reste & charmoient trois grands sots
Qui s'efforçoient tous trois de dire de bons mots.
Lyse qui n'eut jamais trop peu de complaisance
A son voisin Dymas donnoit toute licence,
Qui sçachant bien user de sa facilité
Pechoit fort frequemment contre l'honnêteté.
La devote Cloris dans un coin solitaire,
D'un œil bas & jaloux observoit le mystere,
Et faisoit assez voir par son air rechignant
Que le plaisir d'autruy luy causoit du tourment.
J'examinois ainsi cent choses differentes
Que Geronte admiroit & trouvoit fort plaisantes ;
Quand d'un violon faux les rudes sifflemens
Joints aux sons redoublez des autres instrumens

Contraignent le beau sexe, à qui l'on rend les armes,
De suspendre un moment le pouvoir de ses charmes.
Tymon qui sans rien faire est fort embarrassé,
Voyant que pour l'oüir le grand bruit est cessé,
De ce calme profond tirant un bon augure
Ordonne aux Concertains de se mettre en posture.
D'abord l'un d'un Theorbe ayant couvert son corps
Livre toute son ame à mille doux transpors,
Aux accens qu'il produit on voit qu'il s'abandonne,
Et semble extasié de ne ravir personne.
L'autre sur sa Viole appuyant un archet
Imite en grimassant le bon air de Boisset:
A charmer tout le monde on diroit qu'il s'apprête;
Et le bras ne fait rien que ne fasse la tête.
L'un d'un fausset perçant & propre à rendre sourd,
Essaye un air nouveau, mais grace au Ciel fort court:
L'autre qui fait l'expert ne peut trouver l'usage
D'un Claveslin plus dur qu'un Orgue de village:
En vain pour l'accorder il s'efforce vingt fois;
Il ne fait que rompre & la tête & les doigts.
Tymon déja placé pour battre la mesure,
Le papier à la main se tourmente & murmure:
Impatient d'attendre & las de nous lasser,
D'accord ou non, n'importe, il fait tout commencer.

C'est alors qu'on entend les cordes meurtrieres
Disputer de douceur aux concerts des goûtieres.
De crainte de l'Edit contre les juremens,
L'auditeur se retranche aux grincemens de dens:
Tandis que des deux bras Tymon se précipite
Comme un galerien que le bâton excite;
Et donne un peu de tréve au commun desespoir
Par le plaisir forcé que l'on prend à le voir.
Alors chacun se tourne & change de posture;
Comme de sa folie, on rit de sa figure:
Mais Tymon insensible à tout ce sifflement,
Croit ce ris qui l'insulte un applaudissement.
Tout fier mal à propos d'un succez chimerique,
Il nous regale aprés d'un air mélancolique;
Et pour comble de maux, des vers de sa façon
Font l'assaisonnement de sa triste chanson.
On la chante trois fois: à des aigreurs pareilles
C'est en vain que je veux refuser mes oreilles,
Le chantre sans pitié jaloux de mon repos,
Prend un soin trop exact d'articuler ses mots.
La rougeur de dépit, montant sur mon visage
Mes yeux de tous côtez minutoient un passage:
Mais mon dessein est tel, qu'enfin l'Abbé Macé
Pour sortir de son cloître est moins embarrassé,
Quand pour un rendez-vous dont le moment approche,
Dans un devot austere il trouve un cœur de roche.
Le jour dans un moment faisoit place à la nuit,
Lors qu'auprés de la porte il s'éleve un grand bruit:
Un jeune homme étourdy, de superbe apparence,
Mais dont l'air est garand de peu d'intelligence,

Fait écarter la presse & d'un pas grave & lent
S'avance vers Tymon, qui court vîte au devant:
A ce bruyant abord toute la simphonie
Cesse & laisse un champ libre à leur cérémonie:
Et jamais on ne vit dans aucun entretien
Se parler si long-temps, & ne se dire rien.
Tandis que cet objet occupe tout le monde,
Je sors à la faveur d'une perruque blonde,
De qui la vaste enflure & les larges côtez
M'offrent pour me sauver toutes mes sûretez.
Aprés un peu de peine ayant gagné la porte,
Réjoüi de me voir échappé de la sorte
Je descens dans la ruë, où sans dire un seul mot
Je fis un vœu secret de ne plus suivre un sot.

FIN.

TABLE

TABLE.

Des Lettres & des diverses Matiéres contenuës en ce troisiéme Volume.

A Madame la Duchesse d'Angoulême, Relation d'un voyage. *Page* 1
A Mademoiselle d'Aumale, accordée au Roy de Portugal. 12
A Monseigneur le Prince, touchant la barbe des Capucins. 16
A Son Alteſſe Royale Mademoiselle. 21
A Monsieur de S. Olon Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy. 23
A Madame Talemant. 25
A Son Alteſſe Royale Mademoiselle. 28
A Monsieur Charpentier, de l'Academie Françoise. 31
A Mademoiselle Perier. 35

A Monsieur Charpentier. 39
A Madame de la Riviere. 42
Réponse de Madame de la Riviere. 45
A son Alteſſe Royale Mademoiſelle. 47
A Son Alteſſe Sereniſſime Madame la Ducheſſe. 50
A Mademoiſelle de Beaumont. 53
A nôtre Amy l'Abbé de S. P*** 57
A Philis. 59
A Mademoiſelle Milley. 61
A une autre Babet. 64
A Monsieur Charpentier. 67
A Mademoiſelle de P. P. 70
A Son Alteſſe Royale Mademoiſelle. 73
A Mademoiſelle Nanteüil. 76
A Monsieur Berthelot. 79
A Monsieur de Quanteal, Medecin de Madame la Princeſſe. 81
A Michelon. 84
A Monsieur Milley. 87
A Mademoiſelle M*** 92
A Monsieur Charpentier de l'Académie Françoiſe. 96
Au même. 99
A Mademoiſelle M*** 101
A Michelon, ſur la mort de ſon pere. 103
Lettre de Mademoiſelle Paſcal. 106

A Monsieur le Marquis de Caſtelnau. 109
A Monsieur de Rennepont. 112
A Mademoiſelle Paſcal. 116
A Monsieur de Rennepont. 121
A Monsieur l'Abbé Macé. 126
Lettre de Babet. 129
A Babet. 131
Réponse de Babet. 134
A Babet. 136
Réponse de Babet. 139
A Babet. 141
Réponse de Babet. 143
A Babet. 145
Réponse de Babet. 148
A Babet. 150
Réponse de Babet. 154
A Babet. 156
Réponse de Babet. 160
A Babet. 162
Réponse de Babet. 165
Lettre de Babet. 167
A Babet. 169
Lettre de Babet. 171
A Babet. 174
Réponse de Babet. 177
A Babet. 179
Réponse de Babet. 183

Lettre de Babet. 185
A Babet. 187
A Babet. 191
Réponſe de Babet. 194
Lettre de Babet. 196
A Babet. 198
A Babet. 201
Réponſe de Babet. 204
Lettre de Babet. 206
A Babet. 208
Lettre de Babet. 211
Lettre de Babet. 213
A Babet. 215
A Babet. 218
Réponſe de Babet. 221
A Babet. 224
Réponſe de Babet. 227
A Babet. 229
Réponſe de Babet. 232
Lettre de Babet. 234
A Babet. 236
Lettre de Babet. 239
Lettre de Babet, à Monſieur de Launay Sieur du Mênil. 241
A Babet. 243
Lettre de Babet. 245
Lettre de Babet. 247
A Babet. 249

Lettre de Babet. 252
A Babet. 254
Lettre de Babet, à Monſieur de Launay Sieur du Mênil. 257
Lettre de Babet. 259
A Monſieur de Malebranche, Conſeiller de la Grand Chambre, Lettre & Fable. 261
Au Roy, pour Madame la Marquiſe de M.... 266
A S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orleans: Compliment ſur la mort de feu MONSIEUR. 269
A Madame de M. 271
A Monſeigneur de Pontchartrain, Miniſtre & Secretaire d'Etat. 274
A Madame l'Abbeſſe de C. 277
A S. A. S. Monſeigneur le Prince. 280
Au Reverend Pere du Buc, Supérieur des Theatins. 283
A Monſeigneur le Duc de Bourgogne, Compliment ſur ſon paſſage. 289
Au Reverend Pere Pacôme, ſur une prétenduë excommunication fulminée par des Religieux de ſon Ordre. 292
A Monſieur B*** de l'Académie Françoiſe, frere de M. D*** 298

Lettre de Monsieur l'Abbé P. à l'Auteur. 302
Réponse à Monsieur l'Abbé P. 305
Au Roy, *Ode.* 310
Au Roy montant à la tranchée, *Sonnet.* 314
Au Roi sur la Paix de 1678. *Sonnet.* 315
Au Roy, *Sonnet en bouts-rimez.* 316
Autre Sonnet en bouts-rimez, sur les differens emplois des hommes. 317
A Son Alteſſe Royale Mademoiſelle. 318
A la même Alteſſe, ſur ſon rappel de la Ville d'Eu, *Sonnet.* 319
A Monſieur le Préſident Perrault, *Stances.* 320
Bouquet. 322
A Philis malade, *Madrigal.* 323
Stances. 324
Stances. 327
A Climene, *Stances.* 329
Réponſe à une Lettre de Damon, *Stances.* 332
Pour Madame la Comteſſe de la Suze, *Bouquet.* 334
A une jeune & belle Philoſophe, *Bouquet.* 335
A la Reverende & celebre Mere Agnés de Bellefond, ancienne Prieure des Carmelites, morte depuis en odeur de ſainteté, *Bouquet.* 336
Au Révérend Pere Caffaro, Superieur des Theatins, pour le jour de S. Françoïs. 337
A Monſieur P**** le jour de S. Nicolas. 338
A Monſieur du Coudray, Intendant de la maiſon de Monſieur de Lionne le lendemain de Noël. 339
A Monſieur Charpentier, le jour de ſa Fête, *Impromptu.* 340
A Mademoiſelle de Teinbrune, Fille de Madame la Marquiſe de Montloüet. 341
A Monſieur le Comte de Marſilly, ſur le Portrait de Mademoiſelle ſa Fille. 342
A Monſieur Charpentier de l'Académie Françoiſe, *Stances.* 343
Pour deux Filles qui me firent coucher ſur leur lit, tout vêtu, & qui me prierent de faire des vers ſur ce ſujet, *Sonnet.* 345
A Climéne, qui me vouloit mener à confeſſe, *Sonnet.* 346
Pour une Fille avec qui j'étois parfaite-

ment bien, & qui ne laiſſa pas de me bannir de ſa préſence, pour un mot que je dis ſans y penſer, *Sonnet.* 347
Sonnet. 348
Sonnet, *en bouts-rimez.* 349
Sonnet. 350
Chanſon; *Si je ne touche Climéne.* 351
Chanſon; *J'aime Fanchon.* 352
Chanſon; *On n'a rien vû de plus gay.* 353
Epigramme, pour une belle Gueuſe. 354
Autre Epigramme. *là même.*
Epigramme. 355
Sur un Homme de fortune, *Madrigal.* là même
Epigramme. 356
Autre Epigramme. *là même.*
Epitaphe d'une bonne femme, que ſon mary regrettoit fort. 357
Epigramme. *là même.*
Epigramme cõtre un petit Homme. 358
Air, *On m'avoit peint l'amour.* là même.
Air, *Philis pour contenter.* 359
Chanſon, *Vôtre merite eſt extrême.* là mêm.
Chanſon, *L'autre jour dans un boccage.* 360
Air, *Vôtre rigueur, Sylvie.* 361
Air, *Que Philis eſt cruelle.* là même.
Air, *Philis a des bontez.* là même.

Le

Le Païſan & l'Ane, *Fable.* 362
Le Renard & les Raiſins, *Fable.* 363
Les Sangſuës & le Lion, *Fable.* là même
Le Sanglier & l'Ane. *Fable.* 564
L'Expert ſans apprentiſſage, *Fable.* 365
Le Sage & le Fou, *Fable.* 366
Minerve & l'Olivier, *Fable.* 367
Les Oeufs & le Pannier, *Fable.* 368
Le Charlatan & l'Ane, *Fable.* 379
L'Empereur & le Courtiſan, *Fable.* 370
Le Lion & le Sanglier, *Fable.* 371
La Forêt & le Païſan, *Fable.* 372
Le Renard parjure, *Fable.* 373
Le Singe, *Fable.* 375
Le Comedien & le Cochon, *Fable.* 378
Satyre. 380

Fin de la Table.